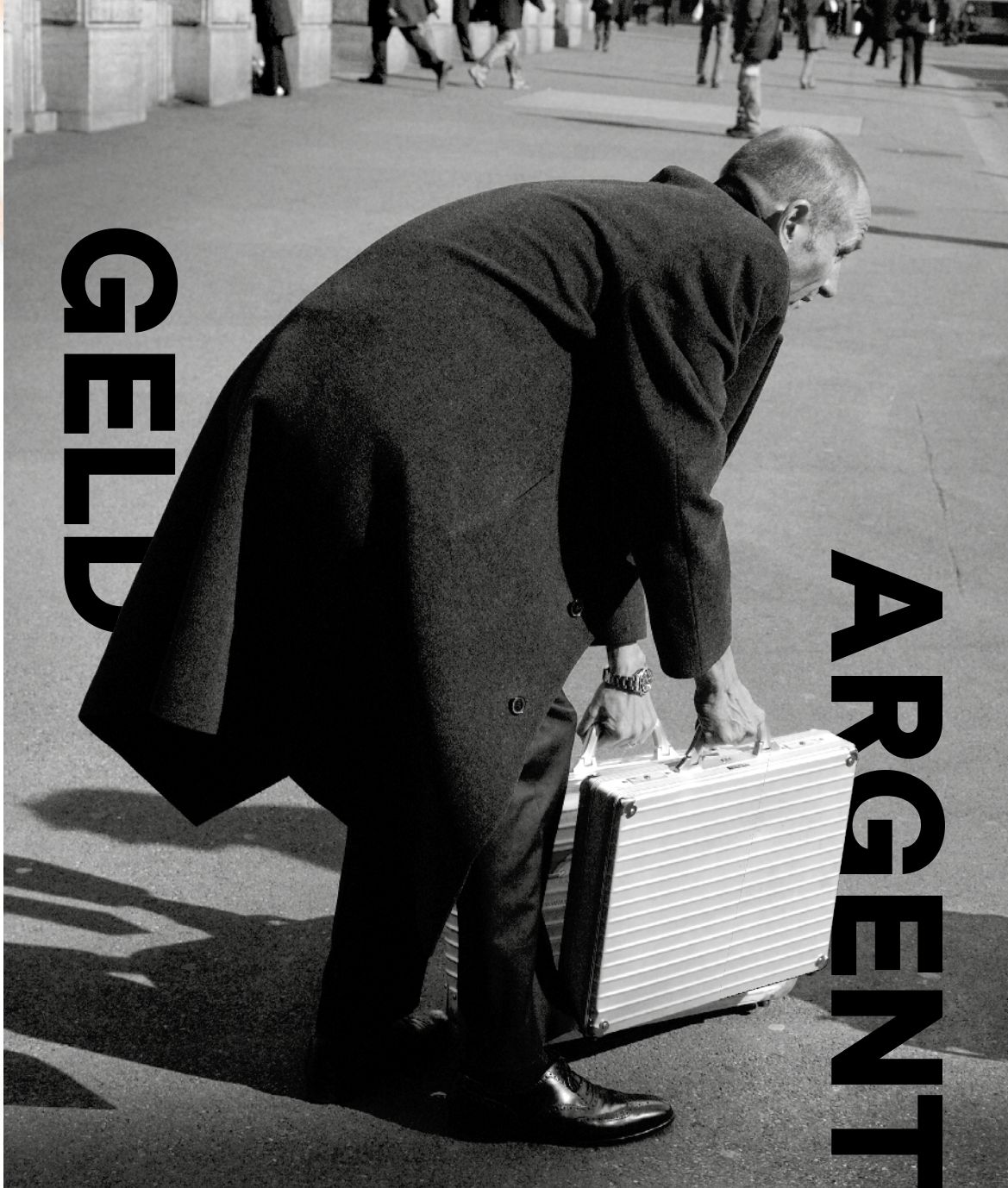


SAGW-Bulletin
3 | 2022

ASSU Accademia svizra da ciencias humanas e socialas
SAHS Swiss Academy of Humanities and Social Sciences

SAGW Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften
ASSH Académie suisse des sciences humaines et sociales
ASSU Accademia svizzera di scienze umane e sociali



Interview mit Cristina Urchuguía, **S. 8**
Digital Future\$. Ausblicke auf die Zukunft des Geldes, **S. 26**
L'effet chaud au cœur : donne-t-on pour se sentir bien ?, **p. 32**



Generalsekretariat der SAGW

Generalsekretär
Dr. Markus Zürcher

Stv. Generalsekretär
Dr. Beat Immenhauser

Leiter Personal und Finanzen
Tom Hertig

Wissenschaftliche Mitarbeiter:innen
Dr. Sara Elmer
Dr. Romaine Farquet
Fabienne Jan, lic. ès lettres
Christian Weibel, lic. phil.

Kommunikation
Arnaud Gariépy, lic. ès sciences sociales
Christina Graf, MA
Dr. Heinz Nauer

Personal und Finanzen
Eva Bühler
Christine Kohler

Administration
Alexandra Lejeune
Gilles Nikles
Marie Steck

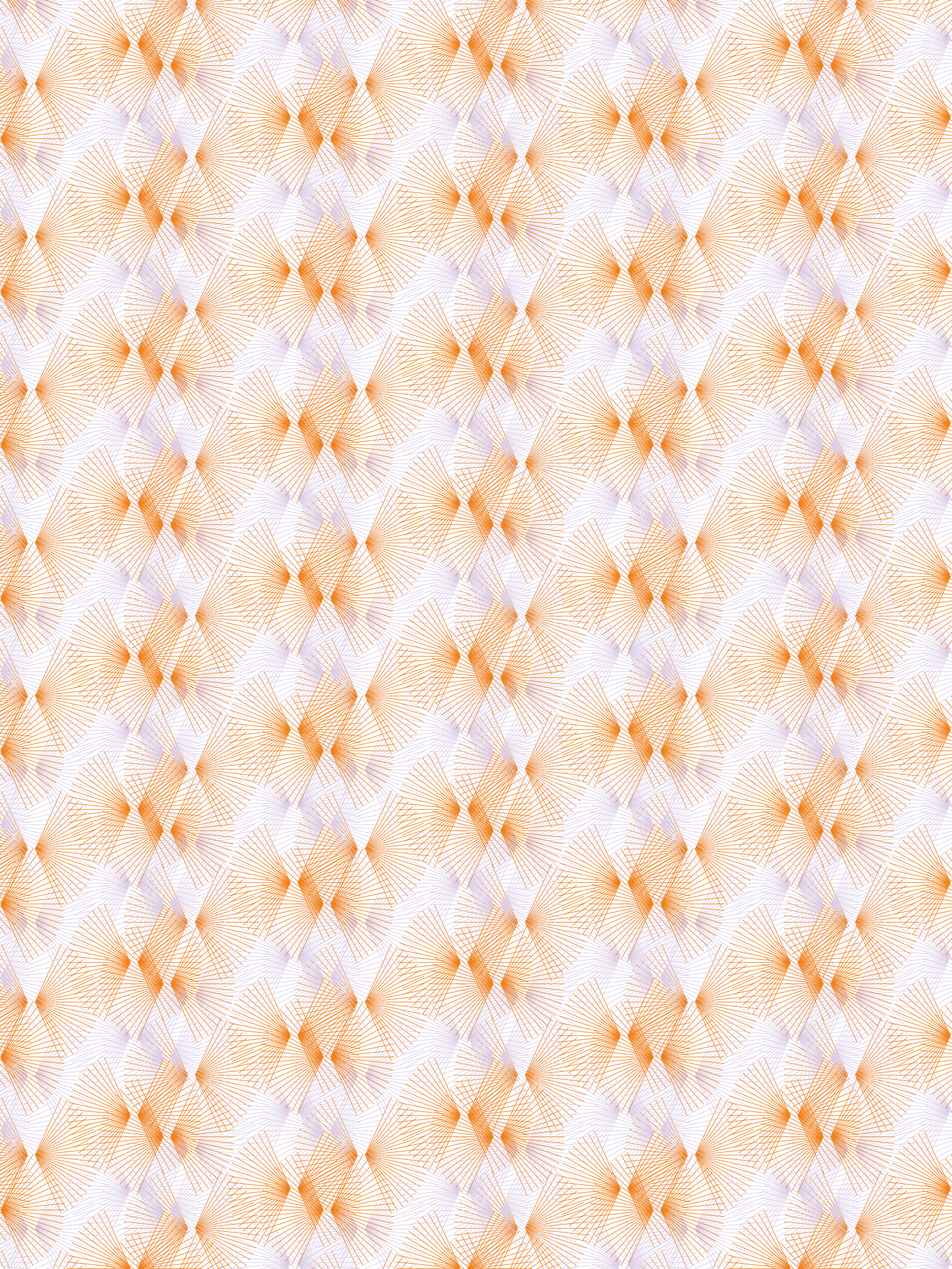
Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften

Haus der Akademien
Laupenstrasse 7
Postfach
3001 Bern

sagw@sagw.ch
E-Mail an die Mitarbeiter:innen:
vorname.nachname@sagw.ch

**Geld – seine Werte,
seine Wandlungen**

*L'argent – ses valeurs,
ses métamorphoses*



Éditorial

Avers et revers d'une funeste invention

« L'argent est la plus funeste des inventions des hommes. Il dévaste les villes, il chasse les hommes de leurs demeures, et il pervertit les esprits sages, afin de les pousser aux actions honteuses ; il enseigne les ruses aux hommes et les accoutume à toutes les impiétés », se lamentait Créon, roi de Thèbes, sous le calame de Sophocle¹. C'était il y a plus de 2450 ans. Si l'argent déchaîne les passions – l'oncle Picsou ne démentira sans doute pas –, il semble lui-même aujourd'hui particulièrement déchaîné. C'est précisément sous le titre « L'argent déchaîné : histoire d'une invention » qu'une exposition temporaire du Musée d'histoire de Berne² explore les origines de l'argent et nous invite à nous questionner sur le système monétaire actuel, dans la complexité duquel il est de plus en plus difficile de s'y retrouver.

Cette exposition ainsi que l'inflation qui sévit actuellement dans le monde ont été à l'origine de notre décision de consacrer le dossier du dernier Bulletin 2022 au thème de l'argent. Blé, foin, oseille, sous, ronds, radis, fric, flouze, magot, galette, mitraille, pécule, pépètes ou encore, bien sûr, pognon : la liste des petits noms familiers ou argotiques de l'argent en dit long sur la place centrale qu'il occupe au quotidien dans nos vies. Pourtant, qui pourrait répondre sans bafouiller à cette question apparemment simple : qu'est-ce que l'argent et pourquoi l'a-t-on inventé ? Que comprenons-nous exactement au fonctionnement des stablecoins et autres cryptomonnaies ? Si l'histoire de l'argent est celle d'un déchaînement, elle est aussi celle d'une dématérialisation. L'argent s'est fait abstrait, ce qui ne facilite pas franchement son appréhension. Tout autant abstraite, d'ailleurs, la perte abyssale de 142,4 milliards de francs essuyée par la Banque nationale suisse sur les neuf premiers mois de l'année. Qui peut encore s'imaginer ce qu'autant de zéros représentent ? Apparemment, avec 142 milliards, le récent contrat astronomique de Kylian Mbappé pourrait être renouvelé 222 fois par le PSG, ce qui donnerait à l'attaquant la chance d'évoluer sur la pelouse au même tarif pendant 666 (quel nombre !) années supplémentaires. Voilà qui est déjà un peu plus concret, encore que...

Autant dire que notre dossier ne pourra pas faire toute la lumière sur la vaste question de l'argent, mais il jettera ici et là des coups de projecteur sur l'une ou l'autre forme qu'il a prise au cours de son histoire et sur quelques valeurs qui lui sont liées. On pourra par exemple suivre le curriculum vitae, pour ainsi dire, d'une pièce de monnaie antique (pp. 48-51), découvrir comment le billet de banque a réussi à s'imposer aux côtés des espèces sonnantes et trébuchantes (pp. 44-47) ou jeter un regard critique sur le futur numérique de l'argent, qui relève bien davantage que d'une simple métamorphose supplémentaire (pp. 26-31). Nous nous intéresserons également au rapport entre dettes financières et dette morale, à l'occasion d'une brève analyse d'un roman de Charles Dickens (pp. 36-40), et à la fonction d'échange de l'argent qui nécessite un cadre social particulier (pp. 21-25). Nous proposons enfin un entretien sur le rôle et l'esthétique des pièces de monnaie, entre autres, qui vous fera sans doute porter sur vos thunes un regard désormais différent (pp. 54-58).

Déferlement, déchaînement, dématérialisation, dévalorisation... il semble que notre plus funeste invention nous ait quelque peu échappé et que nous soyons engagés dans un beau pétrin. Il n'empêche que l'argent a sa part de vertu, surtout lorsqu'il est donné. En ces temps de fêtes de fin d'année, nous vous proposons un plaidoyer pour le cadeau (pp. 41-43). À cet effet, vous trouverez au cœur de ce Bulletin de quoi mettre en valeur un présent. Et si vos intentions, en l'offrant, s'avèrent purement désintéressées, alors vous éprouverez sans doute une agréable sensation de *warm glow* (pp. 32-35). Car après tout, comme disait Pierre Corneille, « la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ».

Fabienne Jan
Corédactrice



1 Sophocle, *Antigone*, traduction par Leconte de Lisle, 1877.
2 Du 20 janvier 2022 au 8 janvier 2023. Voir l'interview de Sarujan Theivendran, p. 64.

5 **Éditorial**

Spotlight

8 «Die Naturwissenschaften lehren uns, wie man länger lebt, aber die Geistes- und Sozialwissenschaften lehren uns, wofür.» Interview mit Cristina Urchueguía

Heinz Nauer

12 **Ding hat Geist**

Tobias Brücker

14 **Le *Mittelstand* est-il sous pression ?**

Daniel Oesch

18 **Carte blanche**

Sandro Cattacin

Dossier

GELD ARGENT

20 **Vorschau**

Heinz Nauer

21 **Warum funktionieren Tauschmittel?
Der gesellschaftliche Rahmen des Geldes**

Heinzpeter Znoj

26 **Digital Future\$: Ausblicke auf die
Zukunft des Geldes**

Axel Paul

32 **L'effet chaud au cœur : donne-t-on
pour se sentir bien ?**

Robin Timothée Bianchi

36 **Schulden in der Literatur: Mit Charles
Dickens im Schuldgefängnis**

Barbara Straumann

41 **Bildessay**

44 **Papierenes Zahlungsverprechen:
Wie Banknoten zu Bargeld wurden**

Inke Nyborg

48 **Geldgeschichten in transepocharer
Perspektive**

Olivia Denk

52 **Parole dalla ricerca**

Michele Moretti

54 «Tatsächlich wissen wir nicht genau,
zu welchem Zweck die Münze erfunden
wurde.» Interview mit Rahel C.
Ackermann und Daniel Schmutz

Christina Graf, Heinz Nauer

Netzwerk Réseau

61 **Personalía**

64 **4 Fragen an ... Sarujan Theivendran**

66 **Publikationen und Projekte**

70 **4 questions à... Christophe Vuilleumier**

72 **L'ultima parola**

Ottavia Cima

SPOTLIGHT

«Die Naturwissenschaften lehren uns, wie man länger lebt, aber die Geistes- und Sozialwissenschaften lehren uns, wofür.»

Interview mit Cristina Urchueguía

Fragen: Heinz Nauer

Im Mai wurde Cristina Urchueguía zur Präsidentin der SAGW gewählt. Sechs Monate später spricht sie im Interview über die Entwicklung der Schweizer Akademien, die Rolle von Fachgesellschaften und darüber, weshalb Grundlagenforschung in den Geisteswissenschaften förderpolitisch einen schweren Stand hat.

Es ist 9 Uhr morgens und du kommst schon vom Sport ...

Ja, ich nehme mir jeden Morgen die Zeit entweder für Fitness oder für einen Spaziergang an der Aare. Heute war es ein Spaziergang. Ich bin unerreichbar und kann freischwebend denken: Es ist eine genussvolle und sehr produktive Zeit.

Hört die passionierte Musikwissenschaftlerin Musik dazu?

Nein, dazu höre ich keine Musik. Für mich ist Musikhören immer ein analytisches Hören, und das kann anstrengend sein. Damit will ich nicht sagen, dass ich es nicht geniessen kann, Musik zu hören. Aber auch Stille ist etwas Wunderbares, und beim Spazieren kann ich die Geräusche der Natur zulassen und Überraschungen im Akustischen einfach geschehen lassen.

In einem Aufsatz für das SAGW-Bulletin hast du geschrieben, Musik gebe der Zeit durch Rhythmus, Takt und Wiederholung Form und Richtung. Sind das Prinzipien, die du auch auf dein Zeitmanagement anwendest?

Man kann das so sehen. Musikalische Artefakte sind ja nicht amorph, Musik hat eine Choreografie – einen Anfang, mehrere Akte, in der Mitte vielleicht ein Adagio, ein Ende – ganz ähnlich wie zum Beispiel auch eine Sitzung oder eine Diskussion, die man führt. Ja, Formprinzipien in der Musik sind nicht nur ästhetisch, sondern auch prozessual zu lesen.

Du bist seit sechs Jahren Mitglied im Vorstand der SAGW, seit einem halben Jahr ihre Präsidentin. Anderswo ist eine Mitgliedschaft in einer Akademie mit hoher Reputation verbunden, in der Schweiz ist diesbezüglich nicht sehr viel zu holen ...

Das ist in der Schweiz sicherlich anders als in anderen europäischen Ländern. Wenn an der Königlichen Spanischen Akademie ein neues Mitglied gewählt wird, dann kommt das als Breaking News in den Nachrichten. Das ist mit viel Reputation verbunden, auch wenn man nicht genau weiss, was die Mitglieder in der Akademie eigentlich genau machen ... Solche königlichen Akademien wie in Spanien sind als Innovations- und Technologiemitoren der absolutistischen Herrscher entstanden und funktionieren top-down, von oben nach unten. Die SAGW hingegen, das lässt sich sehr schön in der neuen Jubiläumsgeschichte nachlesen, ist von unten entstanden, aus einem Bedürfnis der Forscher heraus, sich in Gesellschaften zusammenzuschliessen und zu organisieren.

Bleiben wir bei den Fachgesellschaften. Du bist seit Langem auch Präsidentin der Schweizerischen Musikforschenden Gesellschaft. Weshalb eigentlich?

Es gibt so viele Menschen, die nicht an einer Uni tätig sind, sondern beruflich etwas anderes machen, aber ihr Herz gleichwohl in der Wissenschaft haben und einen Beitrag leisten zur Forschungslandschaft. Die Fachgesellschaften bieten die Möglichkeit, sie in den Diskurs und in die Gremienarbeit zu integrieren, was ich sehr wertvoll finde. Ohne Fachgesellschaften und ohne SAGW, die wiederum die Fachgesellschaften in ein Gesamtsystem integriert, würde dieses Potenzial wegfallen.

Das ist eingängig erklärt. Gleichwohl stellen wir immer wieder fest, dass viele nationale Fachgesellschaften unter Professionalisierungsdruck stehen und Schwierigkeiten haben, im Umfeld von Megatrends wie Transdisziplinarität und Open Access ihre Rolle neu zu definieren. Ist die klassische Fachgesellschaft nicht ein Auslaufmodell?

Dieses Lamento gibt es. Die Vereins- und Milizarbeit wird im Moment häufig als krisenhaft dargestellt – nicht nur im wissenschaftlichen Bereich. Es mag sein, dass einige Fachgesellschaften nicht mehr genügend Rückhalt haben in der heutigen Realität. Besitzstandswahrung kann nicht das Ziel sein. Wenn etwas nicht mehr funktioniert, dann funktioniert es nicht mehr. Wir dürfen da nicht nostalgisch sein. Gleichwohl denke ich, dass das Vereinswesen grosse Vorteile hat. Es gibt keine flexiblere Organisationsform als einen Verein. Er kann ganz einfach gegründet und auch wieder aufgelöst werden und ist eine passende Form, um als Gruppe neue Themen und Fragen aufzugreifen und Netzwerke zu bilden. Ja, das wissenschaftliche Vereinswesen lebt – das zeigt sich auch daran, dass die SAGW laufend neue Beitritts-gesuche erhält.

«Besitzstandswahrung kann nicht das Ziel sein. Wenn etwas nicht mehr funktioniert, dann funktioniert es nicht mehr. Wir dürfen da nicht nostalgisch sein.»



Über Cristina Urchueguía

Cristina Urchueguía ist seit 2010 Professorin am Institut für Musikwissenschaft der Universität Bern. Dort forscht sie zur Geschichte der Polyphonie und der mehrstimmigen Messe, zum deutschsprachigen Musiktheater, zur Instrumentalmusik vor 1800 und zu Methodenfragen der Musikwissenschaft. Sie ist seit 2016 Vorstandsmitglied und seit Mai 2022 Präsidentin der SAGW. Überdies ist sie Mitglied des SAGW-Kuratoriums «Musiklexikon der Schweiz» und seit 2012 Präsidentin der Schweizerischen Musikforschenden Gesellschaft.

Eine andere Ebene der SAGW ist ihr Vorstand: Unser Eindruck ist, dass er etwas in den Akten versinkt und seine Rolle insgesamt wenig definiert ist. Einverstanden?

Hmm. Mir kommt hier das Bild vom Elefanten und den fünf Blinden in den Sinn: Eine hält des Elefanten Rüssel und denkt, es sei eine Schlange, ein anderer dessen rechtes Hinterbein und denkt, es sei ein Baum, und so weiter. So erfährt auch jede und jeder die eigene Institution auf andere Weise, je nachdem, wo er oder sie in der Gesamtkonstruktion steht.

Der Vorstand hat unterschiedliche Funktionen: Zunächst repräsentiert er die verschiedenen Sektionen der Fachgesellschaften, zugleich werden durch ihn aber auch Beziehungen zu akademischen Stakeholdern hergestellt. So achtet man in seiner Zusammensetzung etwa darauf, dass die verschiedenen Universitäten und Hochschulen ausgewogen repräsentiert sind. Und klar, an den regelmässigen Sitzungen türmen sich die Akten manchmal wie der Mount Everest, und man fragt sich, wann man heute wohl nach Hause kommen wird ... Da bleibt in der Tat wenig Zeit für inhaltlichen Austausch und grundsätzliche Denkarbeit. Diese finden anderswo statt, in Arbeitsgruppen und Kuratorien zum Beispiel. Es ist aber durchaus zu überlegen, wie man die Vorstandsmitglieder besser vorbereiten könnte. Ich denke hier an den Stand von Diskussionen, die zwischen zwei Vorstandstreffen in anderen Gremien oder im Generalsekretariat geführt werden, oder daran, wo die Vorstandsmitglieder sich konkret über das Genehmigen von diesem oder jenem Geschäft hinaus einbringen und etwas bewegen können.

Die SAGW gehört zu einem sechsteiligen Akademienverbund. Eine Evaluation, die das Staatssekretariat für Bildung, Forschung und Innovation 2020/21 durchführen liess, bemängelte, dass es dem Verbund an einer gemeinsamen Vision fehle. Wie siehst du das?

Im Rahmen einer gemeinsamen Organisationsentwicklung haben die Akademien in den letzten Jahren an diesem Thema gearbeitet. Es gibt die Vision, dass die Akademien einige definierte Querschnittsthemen im Sinne von Science to Policy und Science to Society gemeinsam bearbeiten. Infrastrukturen im Bereich Management, Personal oder Finanzen sollen gemeinsam genutzt werden können, ohne dabei aber gewachsene Strukturen zu zerstören. Bemühte man für den Akademienverbund früher die Metapher eines «Dachverbands», sprechen wir heute von einem «Fundament», auf dem alle sechs Einheiten zusammenarbeiten, ihre ganz unterschiedlichen Traditionen und organisationalen Eigenheiten aber bewahren.

Verlassen wir für einen Moment die Akademien und gehen zu anderen wissenschaftspolitischen Themen. Der Schweizerische Nationalfonds (SNF) will das Förderformat für Doktorierende in den Geistes- und Sozialwissenschaften Doc.CH per 2025 abschaffen. Nun regt sich Widerstand, auch von dir. Wo liegt das Problem?

Doc.CH ist das einzige Förderinstrument, für das sich Doktorandinnen und Doktoranden selber bewerben können. Es ist also ein Instrument der frühen wissenschaftlichen Emanzipation – das brauchen wir unbedingt. Dieses Instrument einfach zu streichen, finde ich falsch. Das ist für mich die Stossrichtung der Opposition gegen die Abschaffung, welche die SAGW einschlagen sollte. Wer das Instrument letztlich anbietet und finanziert, ob der SNF oder die Universitäten, scheint mir dagegen zweitrangig.

Was für oppositionelle Massnahmen sind geplant?

Wir wollen die verschiedenen Akteure – die Dekaninnen und Dekane der philosophischen Fakultäten, die betroffenen Fachgesellschaften et cetera – zu konzertierten Aktionen bewegen und ihre Stimmen lautstark bündeln. Wie genau, werden wir dann sehen.

SAGW-Präsidenten und Präsidentinnen seit 1947

1947–1953	Paul-Edmond Martin, Historiker, Genf
1953–1960	Georges Bonnard, Anglist, Lausanne
1960–1968	Olivier Reverdin, Philologe, Genf
1968–1975	Hans-Georg Bandi, Archäologe, Bern
1975–1978	Colin Martin, Numismatiker, Lausanne
1978–1984	Thomas Gelzer, Philologe, Bern
1984–1992	Ernest Giddey, Romanist, Lausanne
1992–1997	Carl Pfaff, Historiker, Freiburg
1998–2004	Roland Ris, Germanist, Zürich
2004–2010	Anne-Claude Berthoud, Linguistin, Lausanne
2010–2016	Heinz Gutscher, Sozialpsychologe, Zürich
2016–2022	Jean-Jacques Aubert, Philologe, Neuenburg
2022–	Cristina Urchueguía, Musikwissenschaftlerin, Bern

«Viele Leute haben einfach zu wenig Ahnung davon, wie Geisteswissenschaftler arbeiten.»

Wenn Geisteswissenschaftler die Förderpolitik kritisieren oder beklagen, sprechen sie gerne von einer «Vernaturwissenschaftlichung» der Forschungsförderung. Ein passender Begriff?

Als Denkfigur finde ich die Formulierung der «Vernaturwissenschaftlichung» spannend. Ich denke aber nicht, dass jemand versucht, uns quasi von aussen zu «vernaturwissenschaftlichen». Viel eher haben die Leute, die sich eine naturwissenschaftliche oder medizinische Forschungs-umgebung gewohnt sind, zu wenig Ahnung davon, wie Geisteswissenschaftler arbeiten. Eigentlich will niemand etwas mit uns «tun», es wird einfach nicht an uns gedacht. Da gilt es entgegenzuhalten und zudem zu betonen, wie unglaublich kostengünstig die Geisteswissenschaften sind im Vergleich mit anderen Wissenschaftszweigen. Wir brauchen keinen Teilchenbeschleuniger. Das Einzige, was wir wirklich brauchen, sind gute Bibliotheken und digitale Repositorien sowie Zeit, um zu lesen, uns auszutauschen, zu schreiben und zu denken.

So ganz kostengünstig sind die Jahrzehnte oder manchmal auch Jahrhunderte dauernden Editions- oder Lexikonprojekte, für die du dich als SAGW-Präsidentin stark machst, aber auch nicht.

Auch im Bereich der Editionen fehlt oft die Sensibilität dafür, was die Geisteswissenschaften brauchen. Betreffend der Naturwissenschaften gibt es einen politischen und gesellschaftlichen Konsens darüber, dass Grundlagenforschung wichtig ist. Wenn im Cern das Higgs-Boson nachgewiesen werden kann, kommt es in allen Nachrichten, wenn ein neuer Rover den Mars betritt, ebenfalls. Hinsichtlich der Geisteswissenschaften gibt es diesen Konsens nicht. Unsere Cerns, das sind die langfristigen Editions- und Katalogisierungs- und Digitalisierungsprojekte sowie die nationalen Datenmanagementprojekte wie das DaSCH, alle eben kleiner und ungleich kostengünstiger als ein Teilchenbeschleuniger. Dazu zählen für mich auch Projekte aus dem SAGW-Netzwerk wie das Inventar der Fundmünzen der Schweiz, *Année Politique Suisse* oder die traditionellen Editionen in der «Union Académique Internationale». Das sind allesamt Orte, wo in einer kompetenten, systematischen Form Artefakte, Daten oder Texte über einen langen Zeitraum hermeneutisch behandelbar gemacht werden.

Wo siehst du einen Hebel, um die Akzeptanz solcher Projekte zu stärken?

Man muss direkt bei der Politik ansetzen. Es gibt einen politischen Konsens darüber, dass Kulturerbe wichtig ist. Als Kulturerbe gelten jedoch meist nur Mauern, Steine und nationale Geschichte, nicht aber Literatur, Musik und Artefakte oder Wissen über Kultur- und Sozialgeschichte. Wir sollten also versuchen, die Politik davon zu überzeugen, dass Kultur nicht von Geschichte getrennt werden kann und dass eine wissenschaftliche, grundlegende Sicherung dieser Kultur eine wesentliche Spielart von Grundlagenforschung ist.

Letzter Themenwechsel. Ich weiss, dass dir die Verbindung von Forschung und Lehre an den Fachhochschulen ein grosses Anliegen ist.

Genau. Hier hat die Schweizer Forschungslandschaft ein Problem, das nicht genügend gesehen wird. Ich halte es für begrüssenswert, dass mit der Bologna-Reform Fachhochschulen einen Fuss in die Tür der Forschungslandschaft bekommen haben. Die Schweiz war aktiv darin, diese Integration zu ermöglichen. Nur hat man es verpasst, den Fachhochschulen gleichzeitig ein Mandat zu geben, die Lehre und die Forschung miteinander zu verbinden. An vielen Fachhochschulen sind Forschungsdepartemente entstanden, die spannende und innovative Forschung machen, aber keinerlei Beziehung haben zur Lehre. Das sehe ich als eine grosse Gefahr, die flächendeckend untersucht werden sollte.

Eine Gefahr für wen?

Vielleicht ist Gefahr das falsche Wort, aber eine Dysfunktionalität ist es auf jeden Fall. Fachhochschulen schaffen es im jetzigen System nicht, das zu tun, was sie tun sollten, nämlich Forschungsergebnisse über ihre Absolventinnen und Absolventen schnell in die Gesellschaft zu implementieren. Solange sich die Forschungsdepartemente an den Fachhochschulen ausschliesslich selbst mit Drittmitteln finanzieren müssen und kein institutioneller Verbindungskanal zur Lehre geschaffen wird, wird sich daran auch nichts ändern. Mittlerweile übernehmen die Fachhochschulen, die selbst kein Promotionsrecht haben, in inflationärer Weise Promovierte von den Unis, die sie dann mit einem minimalen Pensum einstellen, damit sie Förderanträge einreichen, für die eine Promotion eine Bedingung sind. So wird das System am Laufen gehalten. Eigentlich absurd.

«Die Naturwissenschaften lehren uns, wie man länger lebt, aber die Geistes- und Sozialwissenschaften lehren uns, wofür und wie.»

Hast du ein Schlusswort?

In der Öffentlichkeit wird mit den Technik- und Naturwissenschaften meist nur ein Teil der Wissenschaft gesehen und abgebildet. Das finde ich schade. In einem Leserbrief an die Zeitung «El País» habe ich mal geschrieben: «Die Naturwissenschaften lehren uns, wie man länger lebt, aber die Geistes- und Sozialwissenschaften lehren uns, wofür und wie.»

●

Une version française de cet entretien est disponible sur le site Internet de l'ASSH.

Ding hat Geist

Der fliegende Regenschirm

Tobias Brücker

Dies ist eine Kolumne über das Scheitern, einen zu bedeutsamen Gegenstand einzufangen und darüber, wie es mit methodisch fragwürdigen Quellen und infantilen Suggestionen trotzdem gelingen kann.

Ein Sturm zieht auf

Wer über den Regenschirm schreiben möchte, begibt sich in einen kulturhistorischen Sturm, dessen Ende nicht abzusehen ist. Kaum erfunden, als Mordwaffe verwendet und diversen Moden, Status- und Genderzuordnungen ausgesetzt, gab der Regenschirm seit seinen frühesten Tagen keine Ruhe.¹ Unerbittlich bohrt sich der spitzige Regenschirm in Museen, Filme und Literatur. Während mächtige Politiker bis heute mit ihren Schirmen vor Fernsehkameras kämpfen, wurden Regenschirme in Hongkong ebenso zu Widerstandssymbolen wie zu Schutzmitteln im Strassenkampf. Weder die sozialen Umwälzungen noch der Klimawandel und erst recht nicht die Digitalisierung können dem Regenschirm irgendetwas anhaben – ungebrochen wächst er mit seinen gefährlichen Speichenspitzen über unsere Köpfe hinaus. Vor einem solchen Gegenstand kann man sich schreibend nur in Sicherheit bringen. Doch wohin? Der kulturwissenschaftliche Weg über Etymologie, Geschichte und Praktiken ist zum Scheitern verurteilt. Der Regenschirm ist ein zu bedeutsamer Gegenstand.

1 Schon William Sangster, selber Schirmmacher, beklagte in seinem 1855 erschienenen Essay «Umbrellas and Their History» Platzprobleme, um diesen Gegenstand adäquat zu beschreiben. Und die umfangreiche Monografie von Marion Rankine berichtet, dass ihr Buch angesichts der «myriad of meanings» unvollständig bleiben muss, vgl. Rankine, Marion (2017): *Brolliology. A History of the Umbrella in Life and Literature*. Brooklyn, NY: Melville House; Sangster, William (1855): *Umbrellas and Their History*. London: E. Wilson.



Thomas Bucheli wirft am 30. Juni 2021 vor laufender Kamera seinen «blöden» Regenschirm weg und schmunzelt darüber.

Weg mit dem «blöden Schirm»

Ein solcher Gegenstand bringt Abwehrreflexe und leichte Aggressionen hervor. So ergeht es mir beim Schreiben dieser Kolumne alsbald wie dem kultigen TV-Meteorologen Thomas Bucheli, als dieser am 30. Juni 2021 bei widriger Witterung die Wetterprognosen auf dem SRF-Dach in Leutschenbach moderiert. Nachdem sein Regenschirm sich wiederholt im Wind verkrümmt, kippt die Situation. Aus dem schützenden Regenschirm wird ein lästiges Ding. Buchelis Mimik verfinstert sich. In der linken Hand das Mikrofon festhaltend, zieht er den Schirm mit der rechten Hand herunter, nennt ihn einen «blöden Schirm» – und wirft ihn kurzerhand weg. Und siehe da: Der Wetterfrosch strahlt wieder in die Kamera und moderiert bestens gelaunt weiter. Nach der Sendung prasselte ein warmer Sommerregen positiver Reaktionen auf die Schweizer Social-Media-Landschaft.

In dieser marginalen Szenerie zeigt sich exemplarisch eine dem Regenschirm zutiefst inhärente Ambivalenz von Schutz und Lästigkeit. Es ist, als ob die unzweifelbare Nützlichkeit und invasive Verbreitung dieses Gegenstands uns Menschen provoziert, ja zuweilen beleidigt. In Buchelis lachendem Gesicht flackert das Lachen eines Menschen auf, der sich eines Zwangs entledigt und seine Souveränität wiedererlangt hat. Zwar hält der Regenschirm einen trocken. Doch er fällt auch zur Last, weil er Platz beansprucht, transportiert und gehalten werden muss. Und so wundert es nicht, dass die sich dem Schirm unterordnenden Menschen zuweilen geradezu böswillig auf eine Störung warten, um an dem «blöden Regenschirm» das aufgestaute Ressentiment auszulassen. Wer nach regenreichen Festivals die Hunderten von liegengebliebenen Schirmen betrachtet, könnte just eine vorangegangene Schlacht zwischen Mensch und Regenschirm vermuten.

Rein in die Traufe

Der beleidigte Mensch beschreibt jedoch erst eine Seite der Medaille. Auf der anderen steht die unterdrückte Lust auf Regen. Die Lust, dass einem Tropfen auf den Kopf fallen. Diese Lust wird in Kinderliedern unverhüllt besungen. Den Soundtrack zu Buchelis schelmischem Grinsen bilden Lieder wie «De Plitsch und de Platsch» (1977) von Dieter Wiesmann oder noch einiges populärer das Kinderlied «Räge-, Räge- Tröpfli»: «Räge-, Räge- Tröpfli, / es rägnet uf mis Chöpfli. / Wenns rägnet wärdet d'Blüemli nass / und alli Steindli uf de Gass.» Diese infantile Freude braucht noch nicht mal den trotz Regen geschlossenen Schirm, wie Gene Kelly ihn im Filmmusical «Singing in the Rain» (1952) blossstellt.

Dies führt uns tiefer in die Materie und zur Geschichte vom «fliegenden Robert» aus dem vielgescholtenen *Struwelpeter* (1845). Denn die Lust auf Regen muss nicht in jedem Fall zur unaufhebbaren Spannung zwischen Menschen und Regenschirmen führen: «Wenn der Regen niederbraust, / wenn der Sturm das Feld durchsaust, / bleiben Mädchen oder Buben / hübsch daheim in ihren Stuben. – / Robert aber dachte: Nein! / Das muss draussen herrlich sein! – / Und im Felde patschet er / mit dem Regenschirm umher. / Hui, wie pfeift der Sturm und keucht, / dass der Baum sich niederbeugt! / Seht! den Schirm erfasst der Wind, / und der Robert fliegt geschwind / [...]» Lesen wir diese Geschichte etwas gegen den Strich und lassen die moralische Mutmassung beiseite, dass es Robert in den Lüften schlecht ergehen soll (was Kinder ohnehin oft nicht glauben): Denn diese Geschichte erzählt insgeheim von der menschlichen Regenslust und von der Sehnsucht eines Regenschirms, sich seiner trivialen Schutzfunktion zu entledigen und im Sturm davonzufliegen. Robert gelingt es, seine Freude am herrlichen Hudelwetter und die Sehnsucht des Regenschirms zu vereinen, indem er mit ihm wegfiegt. Es handelt sich um die kathartische Erlösungserzählung der unaufhebbaren Spannung zwischen Mensch und Regenschirm.

●
In dieser Rubrik machen Kulturwissenschaftler ein alltägliches Ding zum Gegenstand ihrer Überlegungen. In dieser Ausgabe: der Regenschirm.

Zum Autor

Tobias Brücker ist promovierter Kulturwissenschaftler und Leiter der internen Weiterbildung an der Zürcher Hochschule der Künste. Er interessiert sich für alle Facetten von Diäten, Autorschaft und Kreativitätstechniken in der Philosophie und in den Künsten.



Le *Mittelstand* est-il sous pression ?

Non, en Suisse, la classe moyenne est en croissance

Daniel Oesch

Traduction : Transit TXT SA,
revue par Fabienne Jan

La notion de *Mittelstand*, très présente dans les discussions publiques en Suisse alémanique, est inutile. Elle masque les vrais problèmes des travailleuses et des travailleurs en Suisse et en Europe de l'Ouest.

Aucun groupe de population ne reçoit, dans le débat politique suisse, autant d'attention que le *Mittelstand*. Le terme même est une curiosité helvétique. Nous l'utilisons comme si nous vivions encore dans une société d'ordres et donc une société préindustrielle. En Allemagne, le *Mittelstand* désigne l'ensemble des petites et moyennes entre-

prises. Lorsqu'ils parlent des strates sociales, les Allemands utilisent le terme de *Mittelklasse*, qui correspond à *classe moyenne* en France et à *middle class* en Angleterre. Une clarification conceptuelle s'impose, si nous voulons mieux comprendre l'évolution de la structure sociale de la Suisse au cours des dernières décennies.

Le terme de *Mittelstand* est sans utilité en sciences sociales

Dans le débat public, on oppose souvent la classe moyenne à la classe ouvrière, plus rarement à la classe supérieure. Le *Mittelstand*, en revanche, ne vaut que par lui-même, car en Suisse tout le monde en fait partie : le grand entrepreneur autant que l'experte comptable ou le concierge. Seuls en sont exclus quelques groupes de faible poids électoral comme les réfugié-e-s, les personnes à l'aide sociale et celles bénéficiant d'une imposition forfaitaire. Riches ou pauvres, tous les Suisses professionnellement actifs font partie du *Mittelstand*. Voilà pourquoi ce mot plaît aux partis politiques, et voilà pourquoi il n'est d'aucune utilité pour l'analyse de la structure sociale.

Si l'on veut faire la lumière sur la structure sociale, il faut recourir à la notion bien plus utile de classe moyenne. Au XIX^e siècle, la classe moyenne était constituée du petit groupe de personnes qui exerçaient un travail non manuel et dont la profession exigeait une formation supérieure. Dans la hiérarchie sociale, elle se situait au-dessous de la classe



supérieure (peu nombreuse mais puissante, qui vivait des revenus de ses capitaux sans avoir à travailler) et au-dessus de la masse des travailleuses et travailleurs du textile, du bâtiment et de l'agriculture, qui vivaient modestement de leur travail manuel. Au XX^e siècle, ce dernier groupe s'est fondu avec celui de la main-d'œuvre industrielle pour former la classe ouvrière. La distinction entre classe moyenne et classe ouvrière reste vivante dans le langage quotidien, qui ne confond pas les ouvrier·ère·s et les employé·e·s. Elle transparaît également dans la séparation qui est faite entre syndicats d'ouvrier·ère·s et sociétés d'employé·e·s.

Croissance constante de la classe moyenne

Les médias considèrent que la classe moyenne est menacée par les changements technologiques, qui polarisent la structure des professions et érodent ainsi la classe moyenne. Cependant, les études menées en Suisse réfutent l'idée selon laquelle les nouveaux emplois seraient principalement créés dans les tranches supérieures et inférieures du marché du travail, tandis qu'ils se raréfieraient dans les professions intermédiaires. Au contraire, la structure professionnelle suisse a été constamment revalorisée au cours des dernières décennies : comme d'autres pays d'Europe occidentale, la Suisse a été parmi les plus performants en ma-

tière d'automatisation et de délocalisation des professions peu qualifiées, tandis que l'emploi dans les professions plus qualifiées n'a cessé de croître.

Une analyse de l'Enquête suisse sur la population active 1991-2019 montre que la valorisation de la structure professionnelle a été alimentée par la classe moyenne salariée. Celle-ci peut être divisée en trois groupes professionnels : (a) les cadres et les responsables de projet ; (b) les spécialistes des secteurs sociaux et culturels tels que le personnel enseignant, les travailleuses et travailleurs sociaux ou les physiothérapeutes ; (c) les spécialistes techniques des domaines de l'ingénierie, de l'informatique ou de l'architecture, par exemple. Ces groupes professionnels ont bénéficié de la forte croissance de l'emploi dans les secteurs de la santé, de l'éducation, du conseil et de l'informatique. À l'inverse, deux groupes de professions situés à un niveau hiérarchique inférieur se sont réduits : la main-d'œuvre de l'industrie et du bâtiment ainsi que le personnel de bureau. Il ne s'agit cependant pas du noyau de la classe moyenne, mais de la classe ouvrière traditionnelle d'une part et de la classe moyenne inférieure d'autre part. L'emploi est resté stable chez les personnes indépendantes et n'a que légèrement augmenté chez les travailleuses et travailleurs peu qualifiés des services aux particuliers. Cette progression a été trop faible pour compenser le recul des emplois modestes dans l'agriculture, l'industrie et le *back-office*.

Valorisation dans le contexte du « miracle de l'emploi »

Cette mutation de la structure professionnelle s'est produite dans le contexte d'un *boom* du marché du travail. Après la décennie de crise des années 1990 durant laquelle l'emploi en Suisse a stagné, le tournant du millénaire a marqué le début d'une très forte croissance de l'emploi. Entre 2000 et 2019, la Suisse a connu un véritable « miracle de l'emploi » (*Jobwunder*), qui a augmenté de près de 25 %, faisant passer le nombre de travailleuses et travailleurs de 4,1 à 5,1 millions.

La forte croissance de l'emploi dans les professions de la classe moyenne (supérieure) s'est accompagnée d'une hausse constante du niveau de formation. Au cours des deux dernières décennies, l'expansion de la formation s'est accélérée au niveau des universités et des hautes écoles spécialisées. Parallèlement, la Suisse a surtout attiré des migrant-e-s hautement qualifié-e-s. Plus de la moitié des personnes qui immigrent chaque année sont désormais titulaires d'un diplôme d'une haute école. Un rapport du Conseil fédéral montre d'ailleurs que la formation de niveau tertiaire tend à devenir la nouvelle norme en Suisse et à supplanter l'apprentissage en tant que degré de formation le plus élevé de la majorité de la population active.

Par conséquent, la grande perdante des changements structurels des dernières décennies n'a pas été la classe moyenne ou le *Mittelstand*, mais bien la classe ouvrière. Les perspectives professionnelles et salariales des travailleuses et travailleurs peu qualifiés se sont détériorées en Suisse comme dans d'autres pays d'Europe de l'Ouest. Ce fait est occulté par la rengaine sur la mise sous pression de la classe moyenne.



« décodage » – blog de l'ASSH

Ce texte est paru dans sa version originale en allemand sur le blog « décodage » de l'ASSH le 6 octobre 2022. La rédaction l'a sélectionné parmi plusieurs textes pour ce numéro du Bulletin. Le blog « décodage » propose une réflexion sur des questions au cœur des débats de société, sous la perspective des sciences humaines et sociales. Il offre des regards professionnels, mais aussi des commentaires et des points de vue personnels.
www.assh.ch/blog



Références

- Oesch, Daniel (2022) : Wirtschafts- und Sozialstruktur der Schweiz, in : Papadopoulos, Yannis et al. (éds) : Handbuch der Schweizer Politik – Manuel de la politique suisse, Zurich, Éditions NZZ Libro.
- Oesch, Daniel et Emily Murphy (2017) : La classe moyenne n'est pas en déclin, mais en croissance. L'évolution de la structure des emplois en Suisse depuis 1970, in : Social Change in Switzerland, n° 12.
<https://doi.org/10.22019/SC-2017-00009>

L'auteur

Daniel Oesch est professeur de sociologie économique à l'Université de Lausanne et a publié de nombreux articles sur la stratification sociale, le comportement électoral et le marché du travail. Il est le nouveau directeur du Centre suisse de compétence en recherche sur les parcours de vie et les vulnérabilités (Centre LIVES-UNIL).



Carte blanche

En préretraite malgré soi

Sandro Cattacin

À mon âge – j’ai 59 ans –, je suis confronté à une série de questions qui concernent ma retraite, des questions liées à mon métier de professeur à l’Université de Genève. En effet, j’ai décidé de ne plus encadrer de doctorant·e·s – une thèse en sociologie peut facilement prendre six ans. Mais je ne refuserai pas de codirections, en particulier aux côtés de collègues plus jeunes. Pourquoi cette hâte ? Sans m’en être tout de suite aperçu, je vis dans un système universitaire qui planifie mon départ en étapes. D’abord, je suis prié d’arrêter de diriger des thèses, puis, à partir de 62 ans, je ne pourrai plus soumettre de projets au Fonds national suisse et, à 65 ans, je devrai quitter mon bureau et mon travail. Point barre.

En tant que sociologue empirique, je n’aurai plus le soutien d’une équipe pour mener une recherche. En revanche, un titre de professeur émérite me sera garanti : ce titre est synonyme de sagesse, mais signifie aussi qu’on ne fait plus partie du système universitaire. D’autres universités ou pays (p. ex. Fribourg en Suisse ou les États-Unis) ont des logiques différenciées selon les métiers et les professeur·e·s peuvent exercer leur travail bien au-delà de l’âge de la retraite.

Flexibiliser la retraite

Personnellement, je ne suis pas favorable à l’idée de prolonger d’office l’âge de la retraite des professeur·e·s. Il y a des jeunes qui pensent plus vite et qui, en vertu d’une insouciance que moi j’ai perdue, produisent de la recherche de qualité et créative. Je serais donc très mal à l’aise de bloquer leurs carrières par le simple fait d’être appelé à rester en place jusqu’à 75 ans, comme c’est couramment le cas en Italie.

Cependant, je suis encore davantage mal à l’aise devant le gâchis que représente souvent la retraite de collègues encore aptes à faire de la recherche et à enseigner. La retraite des « boomers » est d’ailleurs déjà un défi en cours pour les universités qui luttent pour continuer à

garantir leurs programmes et leurs excellences. Que faire pour sortir de ce dilemme entre, d’une part, la prolongation automatique de l’âge de la retraite et l’exigence d’excellence et, d’autre part, le saut des générations lié à la retraite des boomers et l’ouverture des portes à la relève ?

Compétences en jeu

Il n’y a pas de recette simple, mais on pourrait s’imaginer une rupture moins radicale à 65 ans pour qui le désire et pour qui a les compétences nécessaires. Une telle transition ne devrait pas peser sur le budget ordinaire, mais être basée sur un engagement bénévole (ou rémunéré symboliquement) pour permettre l’échange du corps professoral et le maintien des compétences. La question des compétences me semble fondamentale dans ce contexte, car il faut éviter que des collègues qui ne sont plus à la hauteur continuent à enseigner ou à faire de la recherche. Ainsi, on pourrait instaurer des évaluations annuelles de ces collègues désireux et désireuses de continuer à donner un coup de main à l’université – idéalement des évaluations anonymisées de part et d’autre et effectuées à l’aide de scientifiques externes au cercle universitaire de la savante ou du savant en question.

Je ne sais pas, aujourd’hui, si j’aurai envie de poursuivre mon travail quand j’aurai 65 ans. J’ai une peur innée de ne pas être à la hauteur et j’éviterai donc en principe de me sentir dépassé ou désavoué. Toutefois, l’âgisme du Fonds national suisse et le manque de flexibilité des universités en matière de retraite représentent à mon sens un gâchis de savoirs et une perte de qualité évitable pour la Suisse.

L’auteur

Sandro Cattacin est professeur de sociologie à l’Université de Genève. Dans cette rubrique, il aborde des questions relevant de la politique de la recherche et du système scientifique.



DOSSIER

Dossier GELD ARGENT

- 20 **Vorschau**
Heinz Nauer
- 21 **Warum funktionieren Tauschmittel?
Der gesellschaftliche Rahmen des Geldes**
Heinzpeter Znoj
- 26 **Digital Future\$: Ausblicke auf die
Zukunft des Geldes**
Axel Paul
- 32 **L'effet chaud au cœur : donne-t-on
pour se sentir bien ?**
Robin Timothée Bianchi
- 36 **Schulden in der Literatur: Mit Charles
Dickens im Schuldgefängnis**
Barbara Straumann
- 41 **Bildessay**
- 44 **Papierenes Zahlungsverprechen:
Wie Banknoten zu Bargeld wurden**
Inke Nyborg
- 48 **Geldgeschichten in transepocharer
Perspektive**
Olivia Denk
- 52 **Parole dalla ricerca**
Michele Moretti
- 54 **«Tatsächlich wissen wir nicht genau,
zu welchem Zweck die Münze erfunden
wurde.» Interview mit Rahel C.
Ackermann und Daniel Schmutz**
Christina Graf, Heinz Nauer

Vorschau

Geld – seine Werte, seine Wandlungen

Heinz Nauer

Obschon Geld einen so grossen Stellenwert in unserer Gesellschaft einnimmt, wissen die meisten von uns erstaunlich wenig darüber. Wo kommt das Geld her? Woraus bezieht es seinen Wert? Wie verhält sich das Geld zu alternativen Konzepten wie die Gabe oder die Spende? Wie sieht seine (digitale) Zukunft aus?

Geld, schrieb Fjodor Dostojewski in seinem Roman «Aufzeichnungen aus einem Totenhaus», sei «geprägte Freiheit»; für den Soziologen Georg Simmel war Geld der generelle Nenner allen sozialen und geistigen Lebens, der Gradmesser menschlicher Beziehungen und Sehnsüchte; für den Philosophen John Searle eine institutionelle Wirklichkeit, die durch Sprache geschaffen wird. Ja, wenn wir über Geld sprechen, wird es schnell kompliziert. Nicht einmal die Ökonomen sind sich einig, was Geld überhaupt ist: Für die einen ist es eine Ware, die durch Konvention zu einem Tauschmittel geworden ist, für die anderen nur ein Mass für die Schuld, in der wir gegenüber einem Gläubiger stehen, für wieder andere eine soziale Technologie, mit der wir uns in einem unüberblickbaren System wechselseitiger Zahlungsverprechen bewegen.

Das Dossier verfolgt einen multiperspektivischen Ansatz und versammelt Texte von drei Autorinnen und vier Autoren aus der Anthropologie, der Soziologie, der Philosophie und der Literaturwissenschaft, der Wirtschaftsgeschichte, der Numismatik und der Linguistik. Es wird ergänzt durch ein Interview über die Geschichte der Münze mit der Archäologin Rahel C. Ackermann und dem Historiker Daniel Schmutz. Im Zentrum stehen Geld als «Ding», sei es materiell als Münze oder Banknote, sei es immateriell als Stable- oder weitere Kryptocoins, und seine Werte, Wertzuschreibungen und Wandlungen in gesellschaftlicher Rahmung der Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft.

L'argent – ses valeurs, ses métamorphoses

Bien que l'argent occupe une place centrale dans notre société, la plupart d'entre nous en savent étonnamment peu. D'où vient-il ? D'où tire-t-il sa valeur ? Comment articuler l'argent avec les notions qui lui sont proches, tel le don ? À quoi ressemblera son avenir (numérique) ?

L'argent, écrivait Fiodor Dostoïevski dans son roman Souvenirs de la maison des morts, «c'est la liberté monnayée»; pour le sociologue Georg Simmel, l'argent était le dénominateur général de toute vie sociale et intellectuelle, la mesure des relations et des aspirations humaines ; pour le philosophe John Searle, une réalité institutionnelle créée par le langage. Et justement, quand on parle d'argent, cela devient vite compliqué. Même les économistes ne s'entendent pas sur ce qu'est l'argent : pour certain·e·s, il s'agit d'une marchandise devenue par convention un moyen d'échange ; pour d'autres, une mesure de la dette que nous avons envers un créancier ; pour d'autres encore, une technologie sociale qui nous permet de nous mouvoir dans un système inextricable de promesses de paiements réciproques.

Le dossier adopte une approche pluridisciplinaire et rassemble des textes de sept auteur·e·s issu·e·s de l'anthropologie, de la sociologie, de la philosophie, de la littérature, de l'histoire économique, de la numismatique et de la linguistique. Il est complété par un entretien sur l'histoire des pièces de monnaie avec l'archéologue Rahel C. Ackermann et l'historien Daniel Schmutz. Le dossier met l'accent sur l'argent en tant que « chose », dans sa double nature matérielle (tels les billets de banque ou les pièces de monnaie) et immatérielle (tels les stablecoins et autres cryptomonnaies), ainsi que sur ses valeurs, ses attributions de valeur et les différentes métamorphoses qu'il a connues et connaîtra au gré de son histoire dans le cadre social.

Warum funktionieren Tauschmittel?

Der gesellschaftliche Rahmen des Geldes

Heinzpeter Znoj

Geld als Tauschmittel wurde historisch erst möglich, nachdem der Austausch aus seiner ursprünglichen sozialen Eingebettetheit herausgelöst worden war. Dafür brauchte es einen staatlichen Rahmen und eine gesellschaftliche Individualisierung. Was das Geld scheinbar bewirkt, nämlich anonyme, sozial entlastete Beziehungen zwischen Transaktionspartnern, ist vielmehr die Voraussetzung, die das Funktionieren von Geld erst möglich macht. Auch die gegenwärtigen Geldexperimente wie Alternativ- und Kryptowährungen sind ein technologischer Ausdruck von Veränderungen der gesellschaftlichen Rahmung des Austausches.

Geld wird heute gerne als im Grunde recht triviale, aber folgenreiche Erfindung betrachtet. Ursprünglich sei es ein Tauschmittel gewesen, welches den Austausch von Gütern und Leistungen, der zuvor umständlich hatte organisiert werden müssen, entscheidend erleichtert habe. Dieser Auffassung nach führte die spontane Verwendung allseits begehrter Waren als Tauschmittel und Wertmassstab schliesslich zu Geld, Preisen und Märkten. Dabei geht vergessen, dass es die Art des Austausches, in der Geld als Tauschmittel fungieren kann, die längste Zeit der menschlichen Geschichte gar nicht gegeben hat und nicht geben konnte. Denn in segmentären Gesellschaften, das heisst in verwandtschaftlich organisierten Gesellschaften ohne Zentralgewalt, dient der Austausch – Hand in Hand mit dem ökonomischen Nutzen – immer zunächst dem Aufbau und dem Unterhalt von Allianzen. Einen rein ökonomischen Tausch, in dem beliebige Partner Güter nach einem Warenwert mit Hilfe eines Tauschmittels gegeneinander austauschen, kann es deshalb dort gar nicht geben. Geld als Tauschmittel wurde erst möglich, nachdem der Austausch aus seiner ursprüng-

lich sozialen Eingebettetheit herausgelöst worden war. Dies ist historisch erst in Staaten geschehen, welche politische, rechtliche und ökonomische Institutionen bereitstellten, die den Austausch von seiner primären beziehungsstiftenden Funktion entlasteten. Dieser von konkreten sozialen Beziehungen abgelöste institutionelle Rahmen musste mit grossem Aufwand errichtet und aufrechterhalten werden, damit Geld seine Rolle als Tauschmittel spielen konnte. Dies war vor 2700 Jahren der Fall, als in Lydien erstmals geprägte Münzen zirkulierten – wenn auch wohl in einem eingeschränkten Kreis «freier» Menschen und für eine beschränkte Zahl tauschbarer Güter. Und es ist erst recht in unserer heutigen Gesellschaft der Fall, in der geldvermittelte Transaktionen fast den gesamten Austausch umfassen.

Geld braucht einen gesellschaftlichen Rahmen

Wirtschaftsanthropologische Untersuchungen zu Gabentausch und der Zirkulation von Prestigeobjekten belegen die unausweichliche soziale Eingebettetheit des Tausches in segmentären Gesellschaften. Die Tauschverhältnisse werden hier durch Tradition und Statusbeziehungen zwischen den Tauschpartnern festgelegt, nicht durch einen inhärenten Wert oder Preis der getauschten Güter. In frühen Staaten,



Gabentausch als politisches Ereignis. An einem «Potlatch» in Tsaxis, Vancouver Island (British Columbia) verteilt ein Kwakiutl-Chief Decken der Hudson Bay Company an Allianzpartner. (Bild: Wilhelm Kuhnert, nach einer Fotografie von O. C. Hastings).

welche ihre Bevölkerung mit zentralen Umverteilungsinstitutionen an sich banden, war der Austausch in Herrschaftsbeziehungen eingebettet. Den Tausch aus dieser sozialen Eingebettetheit so weit herauszulösen, dass allgemeine Tauschmittel, Preise und Märkte überhaupt möglich wurden, erforderte nicht nur institutionelle Innovationen wie Eigentums- und Vertragsrecht, sondern auch neue Normen der sozialen Interaktion, wonach Transaktionspartner einander als autonome Wirtschaftssubjekte gegenüberreten können. Mit anderen Worten: Geld hat einen gesellschaftlichen Rahmen – und dieser ist historisch erst spät und ausschliesslich in Staaten mit einer Schicht wirtschaftlich und rechtlich autonomer Akteure entstanden.

Der Gabentausch steht in der Logik der Beziehungspflege, nicht der ökonomischen Opportunität

Der Kulturanthropologe David Graeber hat sich in seinem Buch «Schulden – Die ersten 5000 Jahre»¹ darüber gewundert, dass Adam Smiths naive Theorie der Geldentstehung aus dem Tauschhandel selbst in ökonomischen Lehrbüchern immer noch breit akzeptiert ist. Smith hatte angenommen, dass die Menschen immer schon Tauschhandel betrieben hätten, dessen Vorteile aber solange kaum ausschöpfen konnten, als sie über kein geeignetes Tauschmittel verfügt hätten. Überall dort, wo der direkte Tauschhandel zu schwerfällig für die Bedürfnisse der Menschen geworden sei, habe Geld schliesslich geradezu aus Bequemlichkeit erfunden werden müssen.² Georg Simmel überbot in

1 Graeber (2014).

2 Smith (1776).

seiner «Philosophie des Geldes»³ (1900) Smiths Auffassung noch. Für ihn bestätigte der ethnographische Nachweis «primitiven Geldes» in vielen Weltgegenden, dass Geld in seiner elementarsten Form beinahe ebenso universell wie der Austausch selbst sei. David Graeber argumentiert dagegen, dass ein Blick in die ethnographische Literatur genüge, um diese Theorie der beiläufigen Entstehung des Geldes aus dem Tauschhandel zu widerlegen und zu erkennen, dass «primitive Gelder» in der vorkolonialen Praxis statusbegründende Zahlungsmittel beispielsweise bei Heiraten oder Rangfesten, nicht aber Tauschmittel waren.

In seinem Werk «Die Gabe – Form und Funktion des Austauschs in archaischen Gesellschaften»⁴ (1925) zeigte Marcel Mauss erstmals in einer vergleichenden Untersuchung auf breiter ethnographischer Basis, dass der Austausch in segmentären Gesellschaften ganz anderen Prinzipien folgt als in den zeitgenössischen staatlichen Gesellschaften. Er erkannte also, dass der Austausch je nach Gesellschaft unterschiedliche Formen und Funktionen annimmt. Die ethnographisch dokumentierten Formen des Gabentausches – wie das Kula-Tauschsystem der Trobriander vor der Ostküste Papua-Neuguineas⁵, der Potlatch an der kanadischen Nordwestküste⁶ und der matrimoniale Tausch in allen segmentären Gesellschaften⁷ – stiften Allianzen zwischen Individuen und zwischen Gruppen, die anschliessend durch periodische Reziprozität aufrechterhalten werden. Das bedeutet, dass der soziale Rahmen, in dem der Austausch in diesen Gesellschaften stattfindet, im Akt des Austausches selbst hergestellt und reproduziert wird. Weil der Austausch primär der Stiftung von Allianzen zwischen konkreten Personen und Gruppen dient, sind diese Menschen nicht frei in der Wahl, wem sie ihre Güter geben. Das Geben, Annehmen und Erwidern von Gaben folgt den politischen Erfordernissen des Beziehungsaufbaus und der Beziehungspflege, nicht der ökonomischen Opportunität, von wem die wertvollste Gegengabe zu erwarten ist.

In komplexen Staaten befreit ein institutioneller Rahmen in Form von Eigentumsgarantie, Vertragsrecht, Handelsgesellschaften und Marktplätzen den Austausch von seinen ursprünglichen beziehungsstiftenden Funktionen und ermöglicht so überhaupt erst die Tauschmittelfunktion von Geld und damit eine dynamische Marktwirtschaft. In sozialer Hinsicht ist der marktwirtschaftliche Tausch liquidierend.⁸ Das heisst, die an der Transaktion Beteiligten sind nach ihrem Abschluss quitt – sie schulden sich (idealiter) nichts mehr und stehen auch unter keiner Verpflichtung zu erneuten Transaktionen. Im Gegensatz dazu ist der Gabentausch – und tendenziell jeglicher Tausch in segmentären Gesellschaften – in sozialer Hinsicht nichtliquidierend,

Résumé

Aujourd'hui, l'argent est souvent considéré comme une invention somme toute triviale mais lourde de conséquences. À l'origine, il s'agissait d'un moyen facilitant considérablement l'échange de biens et de services, celui-ci ayant dû être auparavant organisé de manière fort laborieuse. Mais l'argent en tant que moyen d'échange n'est devenu historiquement possible qu'une fois que l'échange a été extrait de son encastrement social d'origine. Cela nécessitait un encadrement étatique et une individualisation sociale. Ce que l'argent semble donc entraîner, c'est-à-dire des relations anonymes et socialement allégées entre les partenaires de transaction, est bien plutôt la condition préalable qui rend possible son fonctionnement.

Nous ferions bien de prendre davantage conscience de l'encadrement social de l'argent, en nous demandant de quelle organisation sociétale notre argent est symptomatique. La vaste popularité des cryptomonnaies, par exemple, dont les utilisateurs et utilisatrices considèrent les transactions sans intermédiaires comme souhaitables, révèle non seulement une perte de confiance dans les institutions de l'État et de la société civile, mais aussi une baisse de la conscience que la confiance est un bien social précieux. Alors que les monnaies locales alternatives comme « Talente Vorarlberg » en Autriche ou les « Ithaca Hours » à New York misent sur la solidarité et représentent ainsi une utopie monétaire positive, les cryptomonnaies constituent leur pendant dystopique.

das heisst, er produziert Beziehungen in Form dauerhafter gegenseitiger Verpflichtungen, sodass selbst nach der Erwidern einer Gabe die Erwartung besteht, dass der Gabentausch fortgesetzt wird.

Es wäre aber falsch zu folgern, dass der liquidierende Transaktionsmodus, in dem unsere ökonomischen Transaktionen stattfinden, deswegen sozial neutral wäre. Tatsächlich verlangt er von uns eine spezifische, am Austausch interessierte, aber persönlich distanzierte Haltung unseren Transaktionspartnern gegenüber, die charakteristisch für die moderne Gesellschaft ist. Im liquidierenden Transaktionsmodus behandeln wir unsere Transaktionspartner als autonome ökonomische Subjekte – als Individuen, die aus irgendwelchen, uns grundsätzlich gleichgültigen Gründen an unseren Waren, Dienstleistungen oder unserem Geld interessiert sind.

Was das Geld also scheinbar bewirkt, nämlich anonyme, sozial entlastete Beziehungen zwischen Transaktionspartnern, ist vielmehr umgekehrt die Voraussetzung für das Funktionieren von Geld. Nur weil wir mithilfe unserer staatlichen und

3 Simmel (1900).

4 Mauss (1925).

5 Vgl. Malinowski (1922).

6 Vgl. Boas (1921) und Wolf (1999).

7 Vgl. Lévi-Strauss (1947).

8 Znoj (1995).

wirtschaftlichen Institutionen darauf verzichten können, mit unseren Transaktionen Allianzen zu stiften, in denen wir uns gegenseitig dauerhaft verpflichtet bleiben, wie das typisch für Gabenökonomien ist, können wir im Austausch systematisch den eigenen wirtschaftlichen Nutzen maximieren und kann das Geld als Tauschmittel in liquidierenden Transaktionen funktionieren. Der institutionelle Rahmen, die anonymisierte und technisierte Abwicklung von Transaktionen selbst, und unsere sozialen Kompetenzen als Kaufende und Verkaufende, greifen ineinander, um das Geld zu ermöglichen.

Selbst Kryptowährungen brauchen eine soziale Rahmung

Noch deutlicher als bei der Tauschmittelfunktion wird die soziale Rahmung des Geldes bei seiner Zahlungsmittelfunktion. Dies zeigt ein Vergleich unserer staatlichen Währungen wie Franken oder Euro mit arbeitszeitbasierten Lokalwährungen einerseits – zum Beispiel den «Talenten» in Vorarlberg oder den «Ithaca Hours» in Ithaca, New York – und mit Kryptowährungen andererseits. Alle drei Geldarten funktionieren als Tauschmittel insofern identisch, als sie liquidierende Transaktionen abzuwickeln helfen. Alle drei Währungen dienen zudem als Rechnungseinheit und sind Wertaufbewahrungsmittel. Grosse Unterschiede treten aber zutage, wenn sie als Zahlungsmittel betrachtet werden.

Staatliche Währungen sind innerhalb der staatlichen Territorien gesetzliche Zahlungsmittel. Sie stiften per gesetzlichen Zwang, was der Nationalökonom Georg Friedrich Knapp 1918 «Zahlungsgemeinschaften»⁹ genannt hat. Die Zahlungsgemeinschaften von alternativen Lokalwährungen oder von Kryptowährungen sind dagegen freiwillig. Entsprechend unterschiedlich verfasst sind die durch die drei Währungsarten gestifteten Kollektive. Bei staatlichen Währungen kann man sie als Gesellschaft oder als Öffentlichkeit bezeichnen, in welcher alle Menschen innerhalb eines Territoriums potenzielle Interaktionspartner sind. Demgegenüber konstituieren die genannten Komplementärwährungen exklusive Kollektive, die sich aufgrund spezifischer gemeinsamer Interessen zusammenschliessen.

Bei der Lokalwährung «Talente Vorarlberg» entspricht ein «Talent» jeweils einer Stunde Arbeit. Das bedeutet, dass sich die Mitglieder dieser Zahlungsgemeinschaft als Kollektiv verhalten, in dem gemäss der Marx'schen Devise: «Jeder nach seinen Fähigkeiten, jedem nach seinen Bedürfnissen!» Güter und Leistungen ausgetauscht werden. Diese egalitäre Norm verhindert, dass ein preisbildender Markt entstehen kann. Es ist offensichtlich, dass ein solches Geldsystem eine ausserordentliche Solidarität unter allen Teilnehmenden voraussetzt und insofern Ausdruck ebendieses solidarischen sozialen Rahmens ist, den eine exklusive Gruppe dafür Engagierter aufrechterhält.

Die erste Kryptowährung wurde 2009 geschaffen, damit sich Transaktionspartner unabhängig vom Vertrauen in Drittparteien machen konnten, welche bis dahin notwendig waren, um den elektronischen Zahlungsverkehr mit staatlichem Geld sicherzustellen.¹⁰ Seither teilen die Mitglieder der Zahlungsgemeinschaften von Kryptowährungen die Überzeugung, dass elektronische Transaktionen ohne Vertrauen in vermittelnde Akteure möglich und erstrebenswert sind. Anstelle des Vertrauens in Online-Verkaufsplattformen, Kreditkartenbetreiber und Banken sichert ein kompetitives Buchhaltungssystem mit teilweise sehr hohem Rechenaufwand und Energieverbrauch die Transaktionen ab. Während so die Kryptowährungen vordergründig als «reines» Tauschmittel ohne Einbettung in staatliche und vertrauenswürdige privatwirtschaftliche Institutionen funktionieren, bleiben die getauschten Güter und Leistungen selbst auf Eigentumssicherung und Konfliktmediation durch diese Institutionen angewiesen. Indirekt haben also selbst die anonymsten Kryptowährungen den üblichen sozialen Rahmen von Geld.

Wir täten gut daran, uns der gesellschaftlichen Rahmung des Geldes stärker bewusst zu werden, indem wir uns fragen, für welche gesellschaftliche Verfassung unser Geld symptomatisch ist. Die breite Popularität von Kryptowährungen, deren Benutzer vertrauenslose Transaktionen als erstrebenswert betrachten, spiegelt einen Verlust nicht nur des Vertrauens in staatliche und zivilgesellschaftliche Institutionen wider, sondern auch des Bewusstseins, dass Vertrauen ein kostbares gesellschaftliches Gut ist. Während zeitbasierte alternative Währungen eine positive Geldutopie darstellen, bilden Kryptowährungen ihr dystopisches Gegenstück.

●

9 Knapp (1918).

10 Nakamoto (2009).

Literatur

- Boas, Franz (1921): Ethnology of the Kwakiutl, based on data collected by George Hunt. Washington.
- Graeber, David (2014): Schulden – Die ersten 5000 Jahre. München.
- Knapp, Georg Friedrich (1918): Staatliche Theorie des Geldes. München und Leipzig.
- Lévi-Strauss, Claude (1947). Les structures élémentaires de la parenté. Paris.
- Mauss, Marcel (1989, erstmals 1925): Die Gabe. Form und Funktion des Austauschs in archaischen Gesellschaften. Frankfurt a/M.
- Malinowski, Bronislaw (1922): Argonauts of the Western Pacific. London.
- Nakamoto, Satoshi (2009): Bitcoin: A Peer-to-Peer Electronic Cash System. www.bitcoin.org.
- Simmel, Georg (1900): Philosophie des Geldes. Leipzig.
- Smith, Adam (1776): An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations. London.
- Wolf, Eric (1999): Envisioning Power. Ideologies of Dominance and Crisis. Berkeley.
- Znoj, Heinzpeter (1995): Tausch und Geld in Zentralsumatra. Zur Kritik des Schuldbegriffs in der Wirtschafts-ethnologie. Berlin.
- Znoj, Heinzpeter (2015): Anders Wirtschaften. Gespräche mit Leuten, die es versuchen. Zürich.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.7372293>

Zum Autor

Heinzpeter Znoj ist Professor am Institut für Sozialanthropologie der Universität Bern. Seine Forschungsschwerpunkte sind unter anderem Gesellschaften und Geschichte Südostasiens, ökonomische Anthropologie (Tauschtheorien, Anthropologie der Arbeit) und Verwandtschafts- und Gender-Anthropologie.



Digital Future\$

Ausblicke auf die Zukunft des Geldes

Axel T. Paul

Geld hat sich seit seiner Entstehung vor Jahrtausenden schrittweise entmaterialisiert – von abgewogenen Edelmetallen über papierene Kontobücher bis zu Kryptowährungen. Das «Wesen» des Geldes lag aber nie in seiner besonderen Materialität. Hinter der Digitalisierung des Geldes, wie wir sie heute beobachten, steckt weit mehr als ein neuerlicher Formwandel des Geldes.

«Prognosen sind schwierig, besonders wenn sie die Zukunft betreffen.» Sicher sein dürfte indes, dass die Zukunft des Geldes digital ist. Doch ist diese Vorhersage nicht ebenso banal und selbstverständlich wie das Bonmot selbst? Ist Geld denn nicht längst digital, *auch* digital zumindest? Ist Bargeld, sind Scheine und Münzen denn nicht selbst in einem in Gelddingen eher traditionalistischen Land wie der Schweiz ein blosses zum Verschwinden verdammtes Relikt? Ist diese Prognose mithin gar keine Prognose, sondern eine schlichte Feststellung?

Ja natürlich, insofern wir alle oder wenigstens die allermeisten von uns ein Bankkonto besitzen, das nicht etwa ein Schliessfach ist, in dem materielles Geld liegt, sondern ein mittlerweile nur noch digitaler, mit unserem Namen verknüpfter Eintrag in einer elektronischen Datenbank. Zudem besitzen wir fast alle eine Geld- und eine Kreditkarte, zahlen viele von uns mittlerweile kontaktlos mit ihrem Handy. Wir kaufen im Internet ein, indem wir ein paar Zahlen eintippen, per Mausklick eine Überweisung tätigen oder einen QR-Code scannen. All das ist bequem, verführerisch, und wird immer bequemer. Und selbst wer bislang lieber bar bezahlt hat, war in der Corona-Pandemie gehalten, es nun doch digital zu tun.

Geld ist eine Denkform

Versteht man unter der Digitalität des Geldes seine elektronische Existenz, dann ist sie wahrlich nicht neu. Näher besehen liegt seine Digitalität auf einer langen historischen Linie einer schrittweisen Entmaterialisierung: von abgewogenen Edelmetallen über geprägte Münzen und bedruckte Scheine hin zu in papierenen Kontobüchern und schliesslich auf elektronischen Datenträgern vermerkten Mengenangaben von Währungseinheiten. Eine solche Geldgeschichte darf freilich nicht darüber hinwegtäuschen, dass schon die Anfänge des Geldes in einer gewissermassen immer schon immateriellen Buchhaltung zu suchen sind und das «Wesen» des Geldes überhaupt noch nie in seiner besonderen Materialität gelegen hat. Zwar haben materielle Objekte immer wieder Geldfunktionen übernommen und insbesondere als Tauschmittel oder Wertspeicher fungiert; die grundlegende oder «eigentliche» Funktion des Geldes, verschiedenste (schon von Beginn an auch immaterielle) «Dinge» als in lediglich gedachten Werteinheiten vergleichbar zu machen, ist jedoch ein kognitiver, anfänglich rituell, später administrativ oder schriftlich gestützter, an sich jedoch immaterieller und gegenstandsindifferenter Akt. Geld ist zunächst und vor allem eine Denkform. Daran, wie auch an den anderen Funktionen, die Geld übernehmen kann, ändert sein materieller Formwandel gar nichts.

Ändert das Geld seine Form, bleibt das nicht ohne Folgen

Das heisst allerdings nicht, dass «ein Geld» oder besser eine bestimmte Währung stets alle Geldfunktionen übernehmen muss. Aktuelle Entwicklungen deuten vielmehr in die entgegengesetzte Richtung. Ebenso wenig bedeutet die Unterscheidung von «akzidentiellem Geldkörper» und «essentieller Geldfunktion» – der, Werte zu messen –, dass der Formwandel des Geldes in jedem Fall folgenlos wäre. Aus der Geschichte lassen sich vielmehr etliche Beispiele dafür anführen, dass ein Gestaltwandel des Geldes weitreichende Effekte zeitigt. So hat die antike Erfindung der Münze den Handel stimuliert oder haben Geldscheine die Geldmenge von der Verfügung über reale (Edelmetall-)Ressourcen befreit. Seitdem so gut wie jede Person über ein Bankkonto verfügt, haben private Geschäftsbanken die staatlichen Zentralbanken als eigentliche Geldschöpfungsinstanz abgelöst. Die Bargeldlosigkeit, die inzwischen auch den alltäglichen Einkauf erfasst hat, macht den «Tausch» unsichtbar und lässt die Käufer allzu leicht vergessen, dass sie für den Erwerb einer Ware etwas aufgeben müssen, einen Teil ihres Geldes nämlich; eine gesteigerte Ausgabebereitschaft, auch steigende Schuldensaldi sind die Folge.

Vier Typen digitaler Währungen

Was also ist neu? Was kann, was soll es bedeuten, die Zukunft des Geldes als digital zu bezeichnen? Vielleicht könnte man sagen, neu sei die enorme Geschwindigkeit, mit der heute monetäre Transaktionen abgewickelt werden. Damit ist wohlgerne nicht allein der von einer zu einer anderen Stelle gesandte elektronische Impuls gemeint. Auch die Bonitätsprüfung eines Käufers oder die Saldierung von Zahlungseingängen laufen heute in der Regel automatisiert ab. Wir sollten uns also nicht darüber wundern, dass seit einigen Jahren eine Bankfiliale nach den anderen schliesst, sondern darüber, dass es so lange noch so viele gab. Allerdings gilt diese Beschleunigung nicht erst, vermutlich nicht einmal in erster Linie, für zukünftiges Geld, sondern auch für herkömmliche Formen der Zahlung. Auch die Geschwindigkeit scheidet damit als Novum aus. Neu ist hingegen, die Vermehrung digitaler Währungen. Dabei lassen sich vier Typen unterscheiden.



In Kenia funktioniert der tägliche Zahlungsverkehr weitgehend über die Mobile-App «M-Pesa». Die Aufnahme zeigt einen M-Pesa-Kiosk in Nairobi (2016).



Speicheranlagen der Firma Alpine Mining in Gondo, Kanton Wallis. Die Rechenleistung der «Kryptowährungs-Mine» dient der Absicherung von Blockchain und Blockchain-Transaktionen (Aufnahme von 2018).

1. Komplementäre Bezahlssysteme: «WIR-Geld», «M-Pesa», «PayPal»

Erstens bereits mehr oder weniger etablierte bereichsspezifische, komplementäre oder auch «parasitäre» Bezahlssysteme, die entweder eine Ergänzung zu dominanten Währungen darstellen oder herkömmlichen Zahlungskreisläufen aufsitzen. Ein Beispiel für eine digitale Komplementärwährung wäre das schweizerische genossenschaftliche «WIR-Geld». Lediglich parasitär und im strengen Sinne mithin gar keine eigene Währung ist etwa das zunächst in Kenia eingeführte und dort extrem erfolgreiche, mittlerweile jedoch auch in anderen Teilen der Welt gebräuchliche «M-Pesa». Es handelte sich dabei zunächst nur um ein mobilfunkbasiertes (M = mobil) System zur Überweisung von kleineren Geldbeträgen («pesa» bedeutet Bargeld auf Swahili). Die im System gespeicherten und bewegten Geldbeträge wurden von den Nutzern allerdings zunehmend anstelle der offiziellen Währung gebraucht, weshalb der kenianische Staat sich gezwungen sah, M-Pesa zu regulieren und fest an den kenianischen Schilling zu binden.

Auch ein global genutzter Online-Zahlungsdienstleister wie «PayPal» hätte das Potenzial, auf Basis der von ihm umgeschlagenen Geldbeträge eine eigene Währung zu emittieren; das Geschäftsmodell bestand und besteht jedoch darin, Kunden und Verkäufern lediglich den unter Umständen nur noch virtuellen Gang zur Bank zu ersparen und deren Zahlungen im Vorgriff auf eine spätere, selbstredend gebührenpflichtige Verrechnung mit ihren dortigen Guthaben abzuwickeln. PayPal und M-Pesa fungieren also nur als zum Bankensystem zusätzliche Kanäle, durch welches staatliche Währungen geleitet werden können. Auch das WIR-Geld ist zwar im Verhältnis 1:1 an den Schweizer Franken gebunden, dennoch stellt es ein alternatives oder vielmehr komplementäres Tausch- oder Zahlungsmittel dar.

2. Nicht staatliche Kryptowährungen: Bitcoin & Co.

Einen zweiten, tatsächlich neuen Typ bilden die in der jüngeren Vergangenheit entwickelten Kryptowährungen, unter denen Bitcoin die bekannteste ist. Andere wären Ethereum oder Ripple. Man spricht von Kryptowährungen, weil es sich um aufwendig verschlüsselte und deswegen weitgehend fälschungssichere Gelder handelt. Nicht weniger wichtig ist indes ihre «Nicht-Staatlichkeit». Denn es handelt sich bei Kryptowährungen um Gelder, die der Kontrolle durch Zentralbanken oder allgemeiner noch der unter Umständen politisch motivierten Manipulation durch staatliche Instanzen entzogen sind. Aber auch Banken werden dadurch umgangen, dass Nutzer dieser Währung direkt, wenn auch unter Gebrauch einer komplexen technischen Infrastruktur, miteinander «handeln».

Von anarcho-libertären IT-Tüftlern als prinzipielle Alternative zu staatlichen Währungen erdacht, haben Kryptowährungen sich freilich schnell und beinahe unvermeidlich zu Spekulationsobjekten von kapitalkräftigen Investoren, aber auch zockenden Kleinanlegern gemauert. Beinahe unvermeidlich deshalb, weil ihre Fälschungssicherheit in der Praxis mit einem selbst unter Zuhilfenahme von Hochleistungsrechnern erheblichen Aufwand (nicht zuletzt von Energie) einhergeht und einige von ihnen, wie der Bitcoin, zudem in ihrer absoluten Menge begrenzt sind. Sie sind deshalb umständlich zu handhaben und, wenn nicht strukturell deflationär, also einem langfristigen Aufwertungsdruck ausgesetzt, so doch allein schon durch grössere Transaktionen erheblichen Wertschwankungen unterworfen und damit vor allem für Spekulanten attraktiv. Sie taugen weder als Tauschmittel noch als Wertstandard.

3. Währungen im geschlossenen Netzwerk: Stablecoins

Die Typen drei und vier spielen praktisch bislang zwar kaum eine Rolle, ja, es gibt sie im Wesentlichen nur erst konzeptionell, sie sind aber alles andere als blosse Zukunftsmusik. Bei Typ drei handelt es sich wiederum um private digitale Gelder, die im Idealfall ähnlich fälschungssicher sind wie Kryptowährungen, jedoch bequem zu gebrauchen und ausserdem äussert wertstabil, weshalb sie «Stablecoins» genannt werden. Ihre Wertstabilität soll durch eine feste Koppelung an einen Währungskorb oder sonstige handelbare Vermögenswerte erreicht werden; bequem im Gebrauch sind diese Coins, weil ihre Echtheitsprüfung nicht an die einzelnen Transaktionen geknüpft, sondern innerhalb eines geschlossenen Netzwerks zentral vorgenommen wird. Der Stablecoin, welchem in den letzten Jahren die meiste Aufmerksamkeit geschenkt wurde, hat allerdings nie das Licht der Welt erblickt: Die von Facebook beziehungsweise Meta geplante Emission einer zunächst «Libra» und dann «Diem» genannten Digitalwährung wurde Anfang 2022 abgeblasen, nachdem das Projekt auf viel Widerstand seitens der USA und der Europäischen Union gestossen war.

Résumé

Depuis sa création il y a des millénaires, l'argent et ses différentes formes se sont progressivement dématérialisés : d'abord métaux précieux pesés, puis pièces de monnaie frappées et billets imprimés, ensuite quantités d'unités monétaires inscrites dans des livres de comptes en papier et, finalement, unités monétaires inscrites sur des supports de données électroniques. L'avenir de l'argent est numérique. Mais son « essence » n'a jamais résidé dans une matérialité particulière. Derrière la numérisation de l'argent telle que nous l'observons aujourd'hui, il y a bien plus qu'un simple changement de forme : ce que la numérisation de l'argent apporte, c'est premièrement une « désintermédiation » (disintermediation), c'est-à-dire un contournement ou même une suppression des acteurs traditionnels, privés et étatiques des marchés financiers, en particulier des banques ; deuxièmement, une concurrence déterritorialisée, nouvelle sous cette forme, entre les monnaies privées et étatiques, mais aussi entre les monnaies privées et étatiques entre elles ; et troisièmement, la « datafication » de l'argent et des flux de paiement dans le sens d'une création algorithmique, d'une exploitation et d'une instrumentalisation de profils d'utilisateurs monétarisés.

4. Digitalwährungen der Zentralbanken: digitaler Dollar, Euro oder Schweizer Franken

Gleichwohl war es eben dieser Plan einer von einem privaten Weltkonzern und damit der staatlichen Kontrolle entzogenen Emission einer möglicherweise attraktiven Währung, der die grossen geldpolitischen Akteure, an erster Stelle die US-amerikanische und die Europäische Zentralbank, dazu bewogen hat, die baldige Ergänzung des Dollar und des Euro-Bargelds durch eine digitale Variante in Angriff zu nehmen. Ein digitaler Dollar oder Euro, aber auch ein digitaler Schweizer Franken, sind der hypothetische vierte Typ neuartiger digitaler Währungen. Diese «central bank digital currencies» (CBDCs) gibt es noch nicht, wohl aber den digitalen «Sand Dollar» der Bahamas oder den bislang zwar nur innerhalb Chinas nutzbaren, dort aber längst gebräuchlichen digitalen Yuan.

Worin bestand die Gefahr, die staatliche Stellen am Horizont aufziehen sahen? Was veranlasste sie zum sofortigen Handeln? Wer auf privaten Plattformen wie Facebook unterwegs ist und sich dort von «Freunden» Kaufempfehlungen geben oder durch personalisierte Werbung zum Kauf eines bestimmten Produkts anregen lässt, für den wäre es bequem, entsprechende Transaktionen gleich in der Währung und über die Zahlungskanäle der Plattform selbst abwickeln zu können. Der entscheidende Unterscheid zu bisherigen Online-Zahlungsdienstleistern bestünde darin, dass nicht mehr etwa via PayPal mit Franken, Euro oder Dollar, sondern via Facebook mit Libra oder Diem bezahlt würde. Diese wären vor oder im Zuge eines Einkaufs mit gewöhnlichen Währungen zu erstehen. Das Ziel von Stablecoin-Emittenten besteht indes darin, die Nutzer innerhalb des eigenen Netzwerks so umfassend zu versorgen, dass sie es möglichst selten, idealerweise gar nicht mehr verlassen. Wäre ein Stablecoin nun auch noch wertstabil, würde die Kaufkraft eines Diem weniger schwanken als die eines Franken, dann, so die Befürchtung staatlicher Autoritäten, könnten die Geldnutzer beginnen, immer mehr Transaktionen über das private Netzwerk und vor allem in der neuen Währung abzuwickeln und eines Tages vielleicht sogar in Diem statt in Franken zu rechnen. Den Staaten entgingen damit nicht nur bisher direkt beim Kauf erhobene Steuern, sondern sie verlören auch konventionelle geldpolitische Einflussmöglichkeiten.

Vollgeldreform durch die Hintertür?

Die CBDCs ihrerseits wären nicht bloss eine formale, belanglose Ergänzung der herkömmlichen Mittel und Wege unseres ohnehin schon weitgehend bargeldlosen Zahlungsverkehrs. Sollte die Schweizerische Nationalbank einen digitalen Franken zum offiziellen Geld erklären und liesse sich dieses etwa mittels Karten und Apps von den Geldnutzern ebenso einfach halten und gebrauchen wie ein Konto bei einer privaten Geschäftsbank, wäre dies so etwas wie eine Vollgeldreform durch die Hintertür.

Die Idee des Vollgelds besteht darin, das durch das Banken- und Finanzsystem mindestens durchlöchernte, wenn nicht ausgehöhlte Geldschöpfungsmonopol der Zentralbanken wiederherzustellen. Wäre unser Geld digitales Zentralbankgeld und kein blosses Versprechen unserer Banken, die bei ihnen vermerkten Wertschriften auf Verlangen in von der Zentralbank emittiertes Bar- oder «eigentliches» Geld umzutauschen, würde staatliche Geldmengensteuerung von einem derzeit bestenfalls kommunikativen Effekt zu einem effektiven technischen Instrument. Auch eine Negativzinspolitik, die wirtschaftliche Aktivitäten stimuliert, liesse sich nicht mehr durch eine Flucht ins Bargeld umgehen, zumindest nicht solange die Geldhalter den Währungsraum nicht verlassen. Weiterhin wären Zentralbanken in der Lage, in Krisenzeiten von einer giesskannenartigen Ausweitung der Geldmenge auf gezielte Liquiditätsinjektionen in besonders betroffene, kritische Sektoren der Wirtschaft umzustellen. Denn sofern die Akteure ihre Geschäfte in CBDC abwickeln, weiss die Zentralbank, wo «ihr» Geld liegt und vor allem, wo es fehlt.

Data is money, and money is data

Digitales Geld ist nicht anonym; es hinterlässt Spuren, egal in welcher Form. Dies gilt streng genommen selbst für einen Bitcoin, dessen Gebrauch innerhalb des Netzwerks zwar keinen fixen «Adressen» zugerechnet werden kann, der aber selbst im Grunde aus nichts anderem besteht als der Aufzeichnung der mit seiner Hilfe abgewickelten Transaktionen; gleichwohl bleibt richtig, dass für die Bitcoin-Nutzer die Anonymität erst dort endet, wo sie das Netzwerk verlassen. Nur ist eben die Umständlichkeit der Anonymisierung ein wesentlicher Grund für die Untauglichkeit des Bitcoins als Tausch- und Zahlungsmittel. Vielmehr liegt der Reiz digitaler Gelder für Emittenten beziehungsweise für die Betreiber von Plattformen gerade darin, dass sie erfahren, wer wann und wo was mit seinem Geld macht. Für die Nutzer von Stablecoins gilt im Prinzip weiterhin, dass sie, zumindest innerhalb «ihres» Netzwerks, wann immer sie wollen, von wem auch immer, was immer sie wollen, kaufen können; für die Eigner oder Betreiber einer Plattform aber zählt, dass sie, wie schon durch die blosser Beobachtung des Verhaltens und damit der Interessen ihrer Nutzern, durch die Beobachtung qua Digitalität repersonalisierbarer Zahlungen noch besser einschätzen können, was ihren Nutzern wie viel genau wert ist. Nicht nur lassen sich persönliche Daten erfolgreich monetarisieren, auch und gerade umgekehrt gilt, dass Wissen um individuelle Zahlungen selbst ein besonders wertvolles Wissen ist. Kurz: *data is money, and money is data*.

Wer das Zahlungsverhalten kontrolliert, kann auch das Sozialverhalten steuern

Dass «soziale» Netzwerke ihren Nutzern eigene Währungen anbieten, mit denen diese untereinander auch ökonomisch in Kontakt treten können, wäre allerdings nicht nur ein weiteres «feature», das ihre Attraktivität erhöht und zugleich als originäre Datenquelle fungiert. Da derartige «soziomonetäre» Netzwerke Zahlungen einerseits nicht nur erleichtern und zu überwachen (gegebenenfalls allerdings auch zu unterbinden) erlauben, über Geld überhaupt zu verfügen, andererseits jedoch eine sehr allgemeine Voraussetzung dafür ist, am alltäglichen Leben teilnehmen zu können, bergen sie das Potenzial, über die Kontrolle des Zahlungsverhaltens der Nutzern deren Verhalten in vielerlei Hinsicht zu konditionieren. Wer zu viele ungesunde Nahrungsmittel in seinen virtuellen Einkaufswagen legt, dem könnte der Gang zur Kasse verwehrt werden; wer «falsche» oder «gefährliche» Ansichten äussert, dem liesse sich der Überziehungskredit streichen; wer seine Verkehrsbussen nicht zahlt, bekäme keinen Termin beim Bevölkerungsamt. Plattformen, über die eine Vielzahl, vielleicht sogar die Mehrzahl aller persönlichen Interaktionen und monetären Transaktionen abgewickelt würde, bildeten gar die technische Infrastruktur eines generalisierten «social scoring», einer neuen, digitalen Form der sozialen Steuerung.

Hinter der Digitalisierung des Geldes steckt also mehr als ein weiterer blosser Formwandel des Geldes; auch mit der digitalen Beschleunigung des Zahlungsverkehrs ist bestenfalls ein Nebenaspekt benannt; und selbst die Vervielfältigung von Zahlungsformen und Währungen ist noch nicht das eigentlich Neue. Was die Digitalisierung des Geldes mit sich bringt, sind vielmehr erstens eine «Disintermediation», eine Umgehung oder gar Ausschaltung von traditionellen, privaten und staatlichen Finanzmarktakteuren, insbesondere der Banken; zweitens eine zwar nicht grundsätzlich, wohl aber in dieser Form neue, tendenziell globale, zumindest entterritorialisierte Konkurrenz zwischen privaten und staatlichen Geldern, aber auch von privaten und staatlichen Währungen untereinander; und drittens die «Datafizierung» des Geldes und der Zahlungsströme im Sinne einer algorithmischen Erstellung, Auswertung und Instrumentalisierung von monetarisierten Nutzerprofilen.

Literatur

- Brunnermeier, Markus K., Harold James und Jean-Pierre Landau (2019): The Digitalization of Money (NBER Working Paper 26300), <https://doi.org/10.3386/w26300>.
- Paul, Axel T. (2017): Theorie des Geldes zur Einführung, Hamburg.
- Swartz, Lana (2020): New Money: How Payment Became Social Media, Yale University Press, <https://doi.org/10.2307/j.ctv10sm94k>.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.7357794>

Zum Autor

Axel T. Paul ist Ordinarius für Allgemeine Soziologie an der Universität Basel. Er forscht und schreibt über die Themen Gesellschaftsgeschichte, Geld und Gewalt.



L'effet chaud au cœur : donne-t-on pour se sentir bien ?

Robin Timothée Bianchi¹

Pourquoi faisons-nous des dons ? Le fait que nous en retirions du plaisir, sous la forme d'une sensation de chaud au cœur, à laquelle on donne le nom de *warm glow feeling* en anglais, a récemment reçu une attention particulière de la part de certains économistes² en tant que potentielle réponse à cette question. Toutefois, si dépenser son argent pour le bien d'autrui rend indéniablement heureux et heureuse, doit-on en conclure que c'est dans le but de faire l'expérience du *warm glow* que les gens font le choix de donner ? La réponse est loin d'être évidente, comme le montre un bref examen des aspects éthiques, psychologiques et motivationnels de notre rapport au don.

L'intérêt des chercheurs et chercheuses pour ce qui est présenté comme un plaisir typiquement philanthropique n'est guère surprenant. En effet, le don, soit le transfert unilatéral et volontaire d'une partie de ses ressources financières, reste une énigme d'un point de vue motivationnel³ : pourquoi une personne rationnelle s'engagerait-elle dans un comportement qui ne lui rapporte rien et ne génère chez elle qu'une perte d'argent ? Une option plausible consiste à dire que les donateurs et donatrices retirent un bénéfice personnel de leur action caritative, sous la forme d'un épisode affectif plaisant. Mais avant d'examiner cette hypothèse, demandons-nous ce qu'est exactement le *warm glow*.

De quel épisode affectif s'agit-il ? Notons que nous en savons peu sur la nature même de ce plaisir. Les termes de « plaisir » ou de « sensations agréables », dans ce contexte, nous indiquent uniquement le « caractère » positif de l'expérience. Cela ne nous dit rien sur la nature des émotions que les donateurs et donatrices ressentent. S'agit-il de la

1 Je souhaiterais remercier Emma Tieffenbach pour ses précieux commentaires sur une version précédente de cet article.

2 Par exemple Andreoni (2006).

3 Voir Tieffenbach (2021).

fiereté d'accomplir une action morale ? du soulagement de la culpabilité d'être bien loti·e·s ? de compassion ? De même, nous en savons peu sur les raisons qui sous-tendent les expériences affectives réunies sous la notion *warm glow*. Les personnes qui font un don se sentent-elles bien en vertu de leur bonne décision ? Ou se sentent-elles bien en vertu de la mise en œuvre de leur décision ? Le plaisir ressenti est-il fonction de la « quantité de bien » créée par l'action de donner ? Ce sont autant de questions sans réponse définitive.

À première vue, l'hypothèse selon laquelle les donatrices et donateurs sont motivés par un *warm glow* semble appuyée par la recherche sur la psychologie des comportements « prosociaux », c'est-à-dire les comportements qui promeuvent le bien d'autrui. Toutefois, si le lien causal entre les actions généreuses et le plaisir ne fait aucun doute – dépenser son argent pour le bien d'autrui rend heureux et heureuse –, doit-on en conclure que c'est dans le but de faire l'expérience du *warm glow* que les gens font le choix de donner ? Et, si c'est le cas, suffit-il de faire des dons pour se sentir mieux ? Comme nous allons le voir, la réponse à ces questions est loin d'être évidente.

Don et plaisir : un moyen pour une fin ?

Il n'est guère étonnant que, dans grand nombre de cas, dépenser son argent à des fins personnelles, telles qu'une semaine de vacances à l'étranger ou un repas gastronomique, procure du plaisir ou du bien-être. Ce qui semble plus surprenant, en revanche, c'est le fait que dépenser son argent à des fins altruistes serait également un moyen de se procurer bonheur et plaisir. En réalité, d'après les recherches en psychologie sur la question, dépenser son argent pour le bien d'autrui pourrait même constituer une source plus importante de bien-être et de satisfaction que les dépenses à des fins personnelles⁴.

Ce fait n'est pas anodin, car il suggère que donner une somme d'argent à une organisation philanthropique rapporte au donateur ou à la donatrice un bénéfice de nature psychologique et qui, potentiellement, l'emporterait sur le coût financier encouru. En d'autres termes, cela signifie que dépenser son argent à des fins altruistes compenserait la frustration générée par le fait d'avoir moins d'argent à dépenser pour soi-même. Ainsi, de la perspective de notre intérêt personnel, il semble que le *warm glow* nous fournisse une raison « égoïste » de dépenser notre argent à des fins altruistes.

Dans cette optique, certain·e·s partisan·e·s du mouvement *Altruisme efficace* encouragent même à donner afin de goûter aux sensations agréables que le don procure⁵. Loin d'être les seuls à prôner la poursuite du *warm glow* par le biais du don, les slogans de collectes de fonds qui invoquent les bienfaits psychologiques du don pour inciter les donateurs et donatrices sont somme toute communs, comme le remarquent la psychologue Lalin Anik et ses collègues⁶.

Cary Ennis, *Glow from a Growing Heart*
(*Le souffle d'un cœur en fleurs*), peinture à l'huile, 2020.



4 Dunn et al. (2011).

5 Voir : <https://www.givingwhatwecan.org/post/2020/11/how-to-buy-happiness/> et <https://www.givingwhatwecan.org/get-involved/giving-and-happiness>.

6 Anik et al. (2009).

Cependant, ce constat soulève des questions éthiques importantes. Même s'il s'avère que dépenser son argent de façon altruiste constitue une plus grande source de bien-être et de satisfaction que de le dépenser à des fins personnelles, et que nous sommes généralement enclin·e·s à poursuivre notre satisfaction par le biais de nos actions, il n'est pas évident que ce soit pour cette raison que nous *devrions* donner notre argent. Du moins, c'est ce que suggère l'idée selon laquelle les motifs, et non seulement les conséquences de nos actions, sont pertinents pour évaluer leur qualité morale. Après tout, donner dans le but de ressentir le plaisir de donner ne semble pas être une *bonne* raison de donner, ce que confirme l'intuition selon laquelle la personne qui donne dans un tel but nous apparaîtra moins digne d'éloges que celle qui est animée par la perspective de faire le bien de son bénéficiaire.

Par ailleurs, si les gens donnent dans le but de faire l'expérience du *warm glow*, la question se pose de savoir s'il est éthiquement admissible de promettre cette expérience plaisante aux individus dont on sollicite les dons. En effet, on ne peut pas écarter la possibilité que, s'il est régulièrement sollicité, notre désir de *warm glow* ne se substitue, plutôt qu'il ne s'ajoute, à nos motivations altruistes et qu'en conséquence le volume de nos donations diminue.

Le *warm glow* est-il le motif du don ?

Sur le plan motivationnel, on peut noter que l'hypothèse selon laquelle les dons sont motivés par un *warm glow* ne peut pas être soutenue seulement par l'observation d'un lien entre donner et éprouver du plaisir. En effet, il faut se garder de commettre l'erreur de débutante qui consiste à inférer les motifs des donatrices et donateurs à partir de l'observation qu'ils ressentent effectivement une sensation agréable. Par analogie, on ne peut pas conclure du fait qu'un paquebot consomme du charbon pendant son voyage transatlantique que le but de sa traversée est de consommer du charbon. Ainsi, c'est une chose que d'observer que les personnes qui donnent font souvent l'expérience d'un *warm glow*. C'en est une autre que de montrer qu'elles donnent *dans le but* d'obtenir une telle expérience. C'est aux sciences empiriques qu'il incombe d'infirmier ou de confirmer cette hypothèse.

Néanmoins, certains philosophes s'attaquent à l'hypothèse même. Le problème, selon eux, n'est pas le manque de plausibilité de cette hypothèse, mais son caractère insensé. L'un de ces philosophes, Jon Elster, affirme que si le *warm glow* était en effet ce qui motive le don, les donatrices et donateurs qui feraient l'expérience de ce plaisir devraient ignorer qu'ils sont motivés par l'obtention d'un tel plaisir⁷. Regardons de plus près l'argument qu'il avance à ce sujet.

Zusammenfassung

Warum spenden wir? Die Wirtschaftswissenschaften suchen mögliche Antworten in der Tatsache, dass wir dabei Freude empfinden, es uns beim Spenden warm ums Herz wird. Das Englische kennt dafür den Begriff «warm glow feeling». Wer spendet, könnte also durch dieses Gefühl «warmen Glühens» dazu motiviert worden sein. Die psychologische Forschung zu «prosozialem Verhalten» zum Wohle von anderen scheint diese Annahme auf den ersten Blick zu stützen. Wenn es aber eine kausale Verbindung gibt zwischen grosszügigem Handeln und individueller Freude («Geld für das Wohl anderer auszugeben macht glücklich»), kann man dann daraus schliessen, dass sich Menschen nur deshalb für das Spenden entscheiden, um dieses «warm glow feeling» zu erleben? Und wenn das der Fall ist, ist das Spenden zum Beispiel eines Geldbetrags ausreichend, um sich glücklicher zu fühlen?

Wir sollten uns davor hüten, voreilige Schlüsse zu ziehen, denn die Antworten auf diese Fragen sind alles andere als eindeutig. Das Spenden kann zwar in der Tat Anlass zu Glück und Freude sein, ist aber kein Instrument, das sich bewusst einsetzen lässt, kein Automatismus auf dem Weg zum Glück.

Un paradoxe hédoniste ?

Selon J. Elster, une façon plausible de cerner la nature du *warm glow* est de le comprendre comme le plaisir d'avoir une bonne image de soi. En particulier, le *warm glow* serait la satisfaction égocentrique que l'on trouve dans la croyance d'être une personne généreuse, altruiste ou concernée par le sort des autres. Le choix de faire un don semble, à première vue, être le bon moyen pour générer une telle croyance et la satisfaction morale qui l'accompagne. En effet, choisir de donner ne nous fournit-il pas une bonne raison de croire que l'on est bien cette bonne personne ?

Cependant, J. Elster répond que le choix de donner ne suffit pas à générer une telle croyance si la seule raison de donner est précisément de croire que l'on est une bonne personne. Il semble alors qu'un individu qui serait parfaitement conscient d'être motivé uniquement par l'obtention de la croyance plaisante d'être une bonne personne ne pourrait pas l'obtenir. La raison est que cet individu, sachant qu'il a agi pour des raisons purement égoïstes (la recherche du plaisir qui découle de la croyance d'être quelqu'un de bien), ne pourrait pas croire en même temps, sous peine d'irrationalité, qu'il a agi pour le bien d'autrui et donc qu'il est effectivement la bonne personne qu'il aimerait croire qu'il est. En

⁷ Elster (2011).

d'autres termes, en agissant dans ce but, cet individu saurait qu'il n'agit pas comme agirait une bonne personne. Ainsi, la meilleure façon d'obtenir la croyance plaisante d'être une bonne personne en donnant est de ne pas chercher à l'obtenir. Le *warm glow* est alors réservé à celles et ceux qui ne sont pas consciemment motivés par son obtention.

L'argument que nous venons de reconstruire n'est rien d'autre qu'une nouvelle version du fameux « paradoxe de l'hédonisme »⁸. Si J. Elster a raison, l'obtention du plaisir de donner ne peut pas être un motif conscient du don. Or, il reste possible que les personnes faisant un don soient non consciemment motivées par un tel motif. Toutefois, même si les donatrices et donateurs étaient motivés à leur insu par l'obtention de plaisir, cela n'en ferait pas pour autant un motif rationnel, et cela ne serait pas davantage la raison pour laquelle ils agissent lorsqu'ils considèrent l'option de dépenser une somme d'argent pour la charité. Ce qui veut dire que c'est une erreur que de considérer que le désir du *warm glow* est le motif rationnel des dons.

Si le don a une composante affective importante aujourd'hui bien documentée, l'examen de ses aspects éthiques, psychologiques et motivationnels est une affaire en cours. Ce que nous pouvons retenir de ce bref panorama des questions touchant à « l'effet chaud au cœur », c'est qu'il faut se garder de tirer des conclusions trop hâtives en ce qui concerne notre relation au don. Si celui-ci constitue bel et bien une voie vers le bonheur et le plaisir, cela n'en fait pas automatiquement un instrument dans la quête de ces derniers.

●

Références

- Andreoni, James (2006) : Philanthropy, in : Kolm, Serge-Christophe et Jean Mercier Ythier (éds) : Handbook on the Economics of Giving, Altruism and Reciprocity, Elsevier/North-Holland, pp. 1201-1269.
- Anik, Lalin et al. (2009) : Feeling Good About Giving : The Benefits (and Costs) of Self-Interested Charitable Behavior, in : Harvard Business School Marketing Unit Working Paper, n° 10-012. <http://dx.doi.org/10.2139/ssrn.1444831>
- Dunn, Elizabeth et al. (2011) : If money doesn't make you happy, then you aren't spending it right, in : Journal of Consumer Psychology, 21 (2), pp. 115-125.
- Elster, Jon (2011) : The Valmont Effect : The Warm-glow theory of philanthropy, in : Illingworth, Patricia et al. (éds) : Giving Well : The Ethics of Philanthropy, Oxford, Oxford University Press, pp. 67-83.
- Tieffenbach, Emma (2021) : The Gifting Puzzle, in : Huber, Giedre Lideikyte et Henry Peter (éds.) : The Routledge Handbook of Taxation and Philanthropy, Londres, Routledge, pp. 70-84.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.7323907>

L'auteur

Robin Timothée Bianchi est assistant doctorant en philosophie pratique à l'Université de Neuchâtel. Il a consacré son travail de master à la question du *warm glow feeling*. Ses recherches actuelles portent sur la compréhension des distinctions fondamentales entre l'activité et la passivité, l'agent et le patient, l'action et la passion.



8 Le paradoxe de l'hédonisme peut se résumer à l'idée suivante : poursuivre le plaisir (ou le bonheur) est la meilleure façon de ne pas y parvenir.

Schulden in der Literatur

Mit Charles Dickens im Schuldgefängnis

Barbara Straumann

Schulden sind eine produktive Denkfigur in der Literatur. Die literarische Sprache macht deutlich, dass finanzielle Schulden nicht die einzige Form von Schulden sind und lädt dazu ein, das Verhältnis von Schuld und Schulden auf immer wieder andere Weise durchzuspielen.

Schulden stellen ein komplexes Phänomen dar, das ökonomische, religiöse, psychische und moralische Aspekte auf brisante Weise verdichtet. Als ein kulturelles Konstrukt, das sehr reale Auswirkungen hat, sagen Schulden viel über das Verständnis von Individuum und Gesellschaft aus. Auch in der Literatur erweisen sich Schulden als eine produktive Denkfigur. Insbesondere in der britischen Erzählliteratur des 19. Jahrhunderts ist die Schuldthematik allgegenwärtig, beispielsweise bei William Makepeace Thackeray, Elizabeth Gaskell, Charles Dickens, George Eliot und Anthony Trollope. Doch weshalb eignet sich die Sprache der Literatur ganz besonders, um über die Komplexität von Schulden nachzudenken? Wie verhandeln literarische Texte die in unserem kulturellen Imaginären wirksame Verquickung von Schulden und Schuld?

Finanzielle Schulden sind nicht die einzige Form von Schulden. Schulden können materiell oder immateriell sein. Neben Geld und Gütern kann man anderen Personen ebenso einen Dienst, Gefallen, aber auch Anerkennung oder Dank schulden. Das englische Adjektiv *indebted* kann sowohl «finanziell verschuldet» als auch «zu Dank verpflichtet» bedeuten. In beiden Fällen befindet sich ein Individuum in einer Verpflichtung gegenüber einem anderen. Eine entscheidende Frage betrifft das Verhältnis zwischen finanziellen Schulden und der moralischen Schuld.

Schulden im 19. Jahrhundert: Ökonomisch notwendig, mora- lisch verwerflich

Großbritannien galt im 19. Jahrhundert als das Zentrum des globalen Kapitalismus. Obwohl die ersten Banken mit Filialen im ganzen Land aufkamen, bestanden viele Kreditverhältnisse noch immer zwischen Einzelpersonen. In diesen persönlichen Beziehungen ging es nie allein um Geld; auch das Vertrauen zwischen den betreffenden Individuen sowie der moralische Charakter vor allem der kreditnehmenden Person standen auf dem Spiel.

Im 19. Jahrhundert waren Schulden stark moralisch aufgeladen, für ein funktionierendes Wirtschaftsleben zugleich aber schlicht notwendig. Betriebe und Fabriken waren auf Kapital angewiesen, Händler mussten ihre Vorräte oft auf Kredit bezahlen, während Arbeitnehmende oft unregelmäßig bezahlt wurden, so dass sie lebensnotwendige Güter auf Kredit erwerben mussten. Trotz dieser ökonomischen Bedingungen haftete Schulden in der viktorianischen Vorstellung oftmals etwas moralisch Verwerfliches an.



Der Innenhof des ehemals berüchtigten Londoner Marshalsea Prison. Da viele seiner Insassen säumige Schuldner waren, auch als «Schuldgefängnis» bekannt. Fotografie, ca. 1897.

Wenn sich Schuld aus Schulden ableitet

Einer der wichtigsten Texte zu Schulden und Moral ist Friedrich Nietzsches *Zur Genealogie der Moral*¹ (1887). Die Streitschrift des deutschen Philosophen ist auch für den britischen Kontext relevant, weil sie die Haltung einer Epoche auf zugespitzte Weise zusammenfasst. Nietzsche vertritt darin die These, dass die moralische Schuld aus finanziellen Schulden entstanden sei und dass das Schuldgefühl auf das Verhältnis zwischen Gläubiger und Schuldner zurückgehe. In diesem Verhältnis stehe dem Gläubiger ein Recht auf Grausamkeit zu, denn als Vergeltung für unbezahlte Schulden können sie als «Rückzahlung und Ausgleich»

ihre Macht gegenüber dem Schuldner ausleben. In dieser vom Ökonomischen bestimmten Moral steht das Recht auf der Seite des Gläubigers und die Schuld buchstäblich auf der Seite des Schuldners.

Weil sich literarische Schuldenerzählungen meistens um individuelle Kreditbeziehungen drehen, kann man von einer Überlagerung einer modernen Finanzökonomie mit einer traditionellen Gabenökonomie sprechen. Die beteiligten Figuren gehen einen Vertrag ein und stehen zugleich in einer wechselseitigen Tauschbeziehung, wie sie Marcel Mauss in seinem Essay zur Gabe² theoretisiert hat. Im Gabentausch werden sozialer Status, Ehre und Grosszügigkeit verhandelt. Eine Gabe stellt eine Aufforderung zur Erwidmung dar und impliziert somit auch ein Schuldverhältnis. Im Unterschied zum finanziellen Schuldenverhältnis, das mit der Rückzahlung beendet wird, bringt der Gabentausch jedoch eine wechselseitige Verpflichtung mit sich.

Doch wie werden ökonomische Schulden und moralische Schuld in der Erzählliteratur des 19. Jahrhunderts betrachtet? Inwiefern werden Schulden eingesetzt, um über individuelle Subjektivität und zwischenmenschliche Beziehungen zu reflektieren? Wie gehen literarische Figuren mit ihren Schulden um? Anerkennen sie ihre Verpflichtungen gegenüber anderen? Oder werden sie erst durch ihre Schulden zu einer moralischen Erkenntnis gebracht?

Schulden erzählen: Charles Dickens *Little Dorrit*

Charles Dickens' Roman *Little Dorrit*³ (1857) zeigt die Allgegenwart von Schulden im literarischen Imaginären der Zeit auf beispielhafte Weise. Der Text entwickelt eine Vielzahl von Schuldenerzählungen, denn fast alle der zahlreichen Romanfiguren – insbesondere die Familienmitglieder der Dorrits und der Clennams – sind in Schulden verwickelt, und der Text wird geradezu dominiert vom *Marshalsea Prison*, einem der vielen Londoner Schuldgefängnisse. Amy Dorrit, die aufgrund ihrer Zierlichkeit *Little Dorrit* genannt wird, wurde bereits im Schuldgefängnis geboren, und ihr Vater sitzt wegen seinen unbeglichenen Schulden auch zwanzig Jahre nach ihrer Geburt noch immer im Marshalsea ein.

1 Nietzsche, Friedrich (1999): *Zur Genealogie der Moral*. Eine Streitschrift, München.

2 Mauss, Marcel (1990): *The Gift: The Form and Reason for Exchange in Archaic Societies*, New York, London.
3 Dickens, Charles (2012): *Little Dorrit*, Oxford.

Mr. Dorrit sieht sich nicht als Schuldner

Obwohl er der grösste Schuldner ist, betrachtet Mr. Dorrit allerdings nicht sich selbst, sondern andere als Schuldner:innen. Von den anderen Insassen erwartet er als «the father of the Marshalsea» Ehrerweisungen in Form von Geldgeschenken. Paradoxe Weise sieht er sich selbst in keinerlei Schuld, beharrt aber auf einer einseitigen Verpflichtung der anderen ihm gegenüber. Diese Einseitigkeit wird auch in Mr. Dorrits Beziehung zu seiner Tochter Amy deutlich, die fleissig arbeitet und ihren Vater ernährt, indem sie sich das Essen für ihn vom eigenen Mund abspart. Während sich Amy in ihrer bedingungslosen Liebe aufopfert, wird ihre grenzenlose Grosszügigkeit vom Vater schlicht nicht gesehen und schon gar nicht erwidert. So überträgt sich Mr. Dorrits fehlende Handhabung seiner Schulden analogisch auf seine Beziehung zu seiner Tochter Amy.

Mrs. Clennam will Vergeltung

Auch in der Unternehmerfamilie der Clennams lassen sich unterschiedliche Haltungen beobachten. Arthur Clennam wird nach dem Tod seines Vaters von einem diffusen Schuldgefühl heimgesucht und entwickelt allmählich den Verdacht, dass seine Familie den Dorrits ein Unrecht ange-tan haben könnte und das Vermögen der Clennams zumindest teilweise auf einer moralischen Familienschuld beruht. Weil er mit dem Geld seiner Familie auch deren Schuld erben würde, will er es stattdessen für eine Wiedergutmachung verwenden. In diesem Fall soll also eine moralische Schuld in finanzielle Schulden übersetzt und als solche abbezahlt werden.

Arthurs Mutter, die diesen Vorschlag vehement ablehnt, hat tatsächlich eine Schuld auf sich geladen. Mrs. Clennam hält, um sich für die aussereheliche Affäre ihres Gatten zu rächen, einen Geldbetrag zurück, den Mr. Clennam für den Wohltäter seiner ehemaligen Geliebten beziehungsweise für dessen nächste weibliche Verwandte Amy Dorrit vorsah. In der Überzeugung der religiösen Eiferin stehen andere in *ihrer* Schuld, und statt ihren «Schuldnern» zu vergeben, verlangt sie deren Bestrafung. Während ihr Sohn die Familienschuld in Form von Schulden zurückzahlen will, beharrt sie auf Heimzahlung in Form von Rache und Vergeltung. Auch hier zeigt sich eine Verflechtung von moralischer und finanzieller Schuld.

Résumé

Les dettes condensent de manière complexe des aspects économiques, religieux, psychologiques et moraux. Elles peuvent être matérielles ou immatérielles. Outre de l'argent ou des biens, nous pouvons également devoir à d'autres personnes un service, une faveur, une reconnaissance ou des remerciements. La relation entre dettes financières et dette morale est souvent explorée dans la littérature, en particulier dans le roman victorien.

Ainsi, le roman Little Dorrit (1857) de Charles Dickens fait grand usage du motif de la dette dans la construction des personnages et des intrigues narratives et montre que toutes les obligations ne sauraient être réduites à l'aspect pécuniaire. La multitude de récits de dettes du texte ouvre un espace de réflexion esthétique dans lequel les scénarios de dettes financières et de dette morale (culpabilité) sont envisagés de manière toujours différente, explorant et rendant visibles les recoupements et les divergences entre les deux concepts.

Arthur Clennam lernt aus Schuld(en)

Arthur und seine Mutter sind dem von Nietzsche angesprochenen Denken verhaftet – nämlich der Vorstellung, Schuld messen, zählen und schliesslich abzahlen beziehungsweise rächend zurückzahlen zu können. Im Unterschied zur Mutter, deren rachsüchtige Haltung im Text als eine pervertierte Moralvorstellung kenntlich gemacht wird, legt Arthur im Laufe der Geschichte seine naive Vorstellung ab und nimmt eine moralisch reifere Haltung an.

Nachdem er das Geld seines Geschäftspartners ohne dessen Wissen verspekuliert hat, landet Arthur in Mr. Dorrits einstiger Zelle im Marshalsea Prison. Doch im Unterschied zu seinem Vorgänger erlebt Arthur seine Verschuldung als eine zweite Chance. Nicht nur realisiert er, dass er Amy, die ihn heimlich schon lange liebt, ebenfalls liebt. Auch verzeiht ihm sein Geschäftspartner, der glaubt, dass Arthur aus seinem Fehler lernen werde. Tatsächlich führt seine grosszügige Geste Arthur zur Erkenntnis, dass Schuld und Schulden nicht identisch sind und dass zwischenmenschliche Beziehungen nicht auf einen ökonomischen Austausch reduziert werden können. Die Einsicht in seine Schuld(en) unterstreicht Arthurs moralische Entwicklung.

Amy Dorrit vollzieht eine Schuldentilgung

Indem Arthurs Schuld nicht in Schulden zurückverwandelt, sondern vergeben wird, bewegt sich der Text weg von einer Moral des Messens und Zählens. Dies wird von einer weiteren Schuldenerzählung unterstrichen. Von äusseren Umständen gezwungen, beichtet Mrs. Clennam Amy Dorrit ihre Schuld – die Tatsache, dass sie den von ihrem Gatten für Amy bestimmten Geldbetrag zurückbehalten hat. Amy verzeiht ihr und verspricht ihr zudem, dass sie Arthur nichts davon erzählen wird. Die Geschichte bewegt sich also von Mrs. Clennams Vergeltung hin zu Amys Vergebung.

Darüber hinaus wirft der Roman die Frage auf, ob es möglich ist zu geben, ohne gleich wieder in eine Tauschlogik zu geraten, in der die Gabe eine Verpflichtung zur Erwidderung schafft. Der ansonsten düstere Roman scheint eine hoffnungsvolle Antwort auf diese Frage zu haben. Unmittelbar vor ihrer Heirat gibt Amy Arthur ein gefaltetes Papierstück und bittet ihn, dieses im Kaminfeuer zu verbrennen. Obwohl der Roman keine explizite Erklärung abgibt, ahnen wir, dass es sich um das zurückgehaltene Testament von Mr. Clennam und somit gewissermassen um Mrs. Clennams Schuldschein handelt. Die Szene impliziert so eine radikale Schuldentilgung.

Da Amys heimliche Gabe für Arthur als solche gar nicht erkennbar ist, kann sie keine neuen Schuld(en)verpflichtungen produzieren. Amy, Arthur und sein Geschäftspartner gewinnen als einzige Figuren im Roman eine psychische Schuld(en)freiheit. Im Unterschied zu Mrs. Clennam und Mr. Dorrit, die zeitlebens in einseitigen, rigiden Schuld(en)vorstellungen gefangen bleiben, können sie das Schuldgefängnis auch geistig verlassen.



Little Dorrit verlässt das Marshalsea Prison. Titellillustration von Hablot Knight Browne zur Roman-Originalausgabe (1857).

Moralische Imagination im ästhetischen Denkraum der Literatur

Der Kulturanthropologe David Graeber spricht in seinem Buch «Debt: The First 5,000 Years»⁴ im Hinblick auf gängige, oft auch heute noch wirksame Schuld(en)vorstellungen von einer «moral confusion»: einer vorschnellen Gleichsetzung von finanziellen Schulden und moralischen Verpflichtungen. Die Aussage, dass Schulden bezahlt werden müssen, ist im Grunde kein ökonomisches, sondern ein moralisches Statement. Wenn alle Schulden stets beglichen würden, gäbe es kein ökonomisches Risiko. Auch können nicht alle Verpflichtungen auf das Finanzielle reduziert werden.

Gerade hier ist die literarische Sprache von grosser Relevanz. Sie lädt uns ein, sowohl über Parallelen als auch Differenzen nachzudenken. Texte wie *Little Dorrit* setzen Schulden in der Konstruktion ihrer Figuren und Erzählstränge prominent ein. Die dabei entwickelten Schuldenerzählungen eröffnen einen ästhetischen Denkraum, in dem Ähnlichkeiten und Unterschiede zwischen Schulden und Schuld auf immer wieder andere Weise durchgespielt werden.

Dabei zeigt Dickens unter anderem, dass es Schulden gibt, die man nicht abzahlen kann – und auch nicht soll. Die Tatsache, dass der Roman die Überschneidungen, aber auch die Divergenzen zwischen Schulden und Schuld erzählerisch auslotet, macht seine spezifisch literarische «moral imagination» aus.

Literatur

- Atwood, Margaret (2008): *Payback: Debt and the Shadow Side of Wealth*, London.
- Cuonz, Daniel (2018): *Die Sprache des verschuldeten Menschen: Literarische Umgangsformen mit Schulden, Schuld und Schuldigkeit*, Paderborn.
- Dienst, Richard (2011): *The Bonds of Debt: Borrowing Against the Common Good*, London, New York.
- Finn, Margot (2003): *The Character of Credit: Personal Debt in English Culture, 1740–1914*, Cambridge.
- Paik, Peter Y. und Merry Wiesner-Hanks, Hg. (2013): *Debt: Ethics, the Environment, and the Economy*, Bloomington, Indianapolis.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.7267899>

Zur Autorin

Barbara Straumann ist Professorin für Englische Literatur mit einem Schwerpunkt im langen 19. Jahrhundert an der Universität Zürich. In ihrer Forschung befasst sie sich unter anderem mit ökonomischen Themen in der Literatur, insbesondere mit Schulden sowie mit Geld und Geschlecht.



4 Graeber, David (2011): *Debt: The First 5,000 Years*, Brooklyn, New York.

Bildessay

Wrap it up!

Ein Plädoyer fürs Schenken

Texte: Heinz Nauer, Fabienne Jan

Gestaltung: Howald Biberstein

Das Kaufen mit Geld hat kulturhistorisch viele Verwandte: das Teilen und Geben, das Tauschen und Handeln, das Bestechen und Stehlen, das Spenden und Opfern. Der vielleicht unbescholtene Verwandte des Geldes ist das Geschenk. Doch der Schein trügt. Geschenke sind brandgefährlich und hochexplosiv. Der Geldgutschein gefällt zwar fast immer, das wahre Geschenk aber ist mit Risiko behaftet. Es hat das Potenzial, schlecht gewählt, eine alte Freundschaft zu beenden oder, gut gewählt, eine neue Liebe zu entfachen.

Ökonomisch gedacht sind gegenseitige Festtagsgeschenke eine einzige «Orgie der Wertvernichtung» (nach dem Ökonomen Joel Waldfogel). Jedenfalls wäre es effizienter, sich seine Wünsche selbst zu erfüllen. Wir selber kennen unseren Geschmack schliesslich am besten. Auch gibt es Leute, die sagen, sie brauchen kein Geschenk, weil sie schon alles haben. Wir glauben, dass all diese Leute einfach fantasielos sind. Gehen Sie das Risiko ein, bedenken Sie Ihrem fernsten Freund, Ihrer nächsten Feindin – und sei es auch nur des warm-glühenden Gefühls willen, das sich dabei einstellen mag. *Wrap it up!*

L'achat avec de l'argent entretient de nombreux liens de parenté, notamment avec le partage et le don, l'échange et le commerce, la corruption et le vol, l'offrande et le sacrifice. Dans cette histoire, le cadeau est peut-être le parent le plus intègre de l'argent. Mais les apparences peuvent être trompeuses. Les cadeaux sont dangereux et hautement explosifs. Si le bon d'achat plaît (presque) toujours, le vrai cadeau est une réelle prise de risque. Mal choisi, il pourra mettre fin à une vieille amitié ou, particulièrement bien choisi, il aura peut-être le pouvoir de faire naître un nouvel amour.

D'un point de vue économique, les cadeaux de fête réciproques sont une véritable « orgie de destruction de valeur » (selon l'économiste Joel Waldfogel). Quoi qu'il en soit, il serait plus efficace de satisfaire soi-même ses propres désirs. Après tout, personne ne connaît mieux nos goûts que nous-mêmes. Il y a aussi des gens qui disent qu'ils n'ont pas besoin de cadeau parce qu'ils ont déjà tout. Nous pensons que ces personnes manquent tout simplement d'imagination. Alors, prenez le risque d'offrir un cadeau à votre ami le plus éloigné, ou à votre ennemie la plus proche, ne serait-ce que pour la sensation de chaud au cœur que cela peut procurer. Et emballez-le !

2021 kauften Schweizer·innen im Durchschnitt Weihnachtsgeschenke im Wert von **334 Franken** kostet eine Ausgabe mit Photo- gravuren von Werken Arnold Böcklins **im Antiquariat** verbringt heute kaum jemand mehr **Zeit** ist **Geldgeschenke** sind in der Schweiz besonders **beliebt** sind auch Elektronik- und Sportgeräte und **Kosmetika** machen schön sind Sie hier und nicht in einem der vielen **Onlineshops** machten 2021 in der Schweiz einen Umsatz von rund **14 Milliarden** Köder- haken landen nach einer Schätzung aust- ralischer Forscher jährlich im **Meerkatzen** sind baumbewohnende Primaten und **Allesfres- ser** sind die **Menschen** schießen, sagte Tho- mas Hobbes, nicht fertiggestellt aus dem Boden wie ein Pilz nach dem **Regen** gibt es nicht im Metaverse, aber vielleicht **bald** ist Weihnachten.

En 2021, les Suisses ont dépensé en moyenne pour leurs cadeaux de Noël une valeur totale de **334 francs**, c'est le prix de départ d'une édition latine de 1572 des *Peripateticorum Principis* d'Aristote **sur Ricardo** quantité de gens tâchent de revendre leurs cadeaux après **les fêtes** occasionnent une prise de poids moyenne d'**un kilo** équivaut à **2,2 livres**, chocolats et bouteilles de vin se retrouvent souvent sous **le sapin** appartient au groupe des arbres conifères, ce qui n'est bien sûr pas le cas du **hêtre** ou ne pas être, telle est **la question** de l'œuf ou de la poule nous taraude depuis **longtemps** le petit Marcel s'est couché de **bonne heure** est homophone de **bonheur** et malheur se succèdent sans que nous puissions toujours en déterminer **la cause** naturelle de la religion, écrit Thomas Hobbes, est l'angoisse **du futur** nous ne savons pas grand-chose, si ce n'est que ça commence **bientôt** ce sera Noël.

Papierenes Zahlungsversprechen

Wie Banknoten zu Bargeld wurden

Inke Nyborg

Die Banknote hatte gegenüber Metallgeld lange einen schweren Stand. Zum gesetzlich verankerten Zahlungsmittel wurde sie in der Schweiz erst 1954. Seither hält sie sich hartnäckig. Mengenmässig war noch nie so viel Bargeld im Umlauf wie heute. Unter der Schweizer Bevölkerung ist sie nach wie vor das am häufigsten eingesetzte Zahlungsinstrument.

«Mit dem Bezahlen wird man das meiste Geld los», soll der Autor Wilhelm Busch (1832–1908) geschrieben haben. Dem Vorgang der Zahlungsabwicklung wird heute in der Regel wenig Beachtung geschenkt. Nur bei Problemen rückt dieser Vorgang in den Vordergrund. Wenn das elektronische oder mobile Bezahlungssystem aufgrund technischer Probleme ausfällt, wird dem Kunden meist geraten, auf Bargeld auszuweichen. Der Vorteil von dieser Form von Geld im alltäglichen Zahlungsverkehr ist und bleibt ihre relativ einfache Gebrauchsweise und leichte Handhabung. Doch was ist Bargeld eigentlich, und wie ist es zu dem geworden, was wir heute darunter verstehen?

Bargeld liegt offen da und lacht

Eine offensichtliche Charakteristik von Bargeld ist seine physische Form. Durch den Transfer wechselt diese Art von Geld die Hände: ein Vorgang, der keine Datenspuren hinterlässt. Mit Bargeld sind heute in der Regel Banknoten und Münzen gemeint, in den meisten Ländern wird es durch die Zentralbank ausgegeben. Vereinfacht ausgedrückt sind Münzen nichts anderes als dünne, runde Metallscheiben; Banknoten sind ein schriftliches, papierenes Zahlungsversprechen. Verglichen mit Münzen sind Noten ein wesentlich jüngeres Objekt, und durch ihr Material auch ein leichter verderbliches. Diese Verderblichkeit sowie der Mangel an Materialwert kann teilweise ihre spärliche Überlieferung erklären, im Gegensatz zur grossen Bedeutung von Münzen für die heutigen Sammler und Museen. Das Interesse an Banknoten ist trotzdem vorhanden.

Das ursprüngliche Geld war Münzgeld, schlicht und einfach. Bereits in früherer Zeit wurde das Wort «bar» in Zusammenhang mit Münzen gebracht. «Bar» bedeutet ursprünglich «offen daliegend, vor den Augen nachzählend». Es ist damit das aus dem Beutel gezogene, auf dem Tisch (oder in der Hand) gezählte Geld gemeint. Man sagte in der Umgangssprache, dass Bargeld lacht; dass es weder geborgt noch gestundet wird. Diese Wendungen lassen sich bis ins frühe Mittelalter zurückverfolgen.

Münzwirrwarr

In der Schweiz geprägte Münzen hat es schon zur Zeit der Merowinger im Übergang der Spätantike ins frühe Mittelalter gegeben. Zur Zeit der Karolinger ab der Mitte des 8. Jahrhunderts unterhielten die deutschen und burgundischen Könige mehrere Münzstätten in der Schweiz. Die folgenden Jahrhunderte brachten dann eine völlige Zersplitterung des Münzwesens, indem das Münzrecht freigiebig an geistliche Herren und dann allmählich an weltliche Fürsten übergeben wurde. Im 19. Jahrhundert lag die Münzhoheit bei den Kantonen, welche die Aufträge an ihre Münzmeister gaben.

Vor der Bundesverfassung von 1848 hatte jeder Kanton sein eigenes Rechnungssystem, oder mehrere Systeme nebeneinander mit zusammen oft über zwei Dutzend Rechnungsmünzen. Der Mangel an Einheitlichkeit wurde durch die Anwesenheit von Fremdwährungen und Geldmitteln mit niedrigem Nennwert noch verschlimmert. Denn bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts besaßen Geldstücke des benachbarten Auslandes in der Schweiz einen rechtlichen oder tatsächlichen Verkehrswert, indem für diese ausländischen Stücke eine bestimmte Anzahl einheimischer Münzen galt. Je nach der geographischen Lage der einzelnen Orte überwog im Verkehr deutsches, französisches oder niederländisches Geld. Zur Lösung der Problematik gründeten Frankreich, Belgien, Italien und die Schweiz 1865 die Lateinische Münzunion (LMU).

Wie hat die damalige Bevölkerung über Geld gedacht? Ausgangspunkt war die noch langanhaltende Edelmetalllogik des 15. Jahrhunderts. Dieses Verständnis erklärt, was die Leute vor Augen hatten, wenn sie von Geld sprachen. Geld war im Bewusstsein der meisten Leute durch seinen Edelmetallgehalt definiert. Je grösser und schwerer eine Münze an Feinsilber war, desto mehr taugte sie in den Augen der Leute als Wertaufbewahrungsmittel, je kleiner und kupferhaltiger, desto sinnvoller war es, sie sofort auszugeben. Man unterschied also zwischen Konsumgeld (zum baldigen Gebrauch bestimmt) und dem Wertaufbewahrungsgeld (Gulden, grosse Silbersorten, Goldgeld).



«Die Deposito-Cassa der Stadt Bern bezahlt dem Ueberbringer gegen Auslieferung dieses Gut-Scheins Ein Hundert Französische Fünf Franken Thaler oder deren gesetzlichen Werth in baarem Silbergelde.» Die Deposito-Cassa Bern gab seit 1825 eigene Noten heraus. Sie gilt als erste Notenbank der Schweiz.

Misstrauen gegenüber Papiergeld war über Generationen tief verwurzelt. Diese Art von Geld war den meisten Menschen (ob in der Stadt oder auf dem Land) fremd; wenn überhaupt bekannt, dann nur vom Hörensagen und verrufen durch die Ereignisse in Frankreich, die während der Französischen Revolution ausgegebenen Staatspapiere (Assignaten, 1789–1796) und das Papiergeldexperiment von John Law im 18. Jahrhundert. Österreich und seine durch die Kriegsfinanzierung initiierte «Papierwirtschaft» im frühen 19. Jahrhundert waren ebenfalls verrufen.

Die ersten Notenbanken entstehen

Bis zum Aufstieg der Aktien- und Kantonalkassen waren Privatbankiers in der Schweiz einer der wichtigsten Träger des Kreditwesens. Ihre «Verpflichtungsscheine», die Vorläufer von Banknoten, von gut einem halben Dutzend Privatbankiers im Raum Genf und Lausanne um 1820/30 ausgegeben, waren in unterschiedlichen Währungen ausgedrückt. Sie hatten weitgehend den Charakter von (Reise-)Schecks oder von Kreditbriefen mit feststehendem Zahlungsdomizil. Diese frühesten Noten sollten nämlich der internationalen Kundschaft den Bargeldtransport erleichtern. Das geht auch daraus hervor, dass die Noten oftmals an Orten wie Paris; London, Hamburg und Amsterdam einlösbar waren.

Ab 1825 entstanden die ersten Notenbanken, und damit begann die bankenfreiheitliche Periode in der Schweiz. Was die genaue Motivation für die Gründungen der ersten Notenbanken in der Schweiz war, lässt sich nicht abschliessend klären. Unter den Banken wurden sicherlich Ideen aus dem England und den USA ausgetauscht und es bestand ein Wunsch nach Erweiterung des Geschäftsumfelds und nach neuen Profitmöglichkeiten. Für die Banken hatten Banknoten (auch Kassenschein oder Zettel genannt) offensichtlich Vorteile gegenüber dem Scheck und dem Wechsel – und sie waren überzeugt, dass die Kundschaft sich von diesen Vorteilen überzeugen lassen würde. Banknoten waren bequemer und diskreter als Münzen, die Diebstahlgefahr war durch das geringe Gewicht einerseits zwar höher als beim schweren Metallgeld; andererseits kann das leichte und lautlose Papiergeld aber auch einfach versteckt werden. Als erste «richtigen» Schweizer Banknote gilt heute die 1825 von der im selben Jahr von der Berner Stadtverwaltung gegründeten Deposito-Cassa herausgegebene Note (Abb. 1).

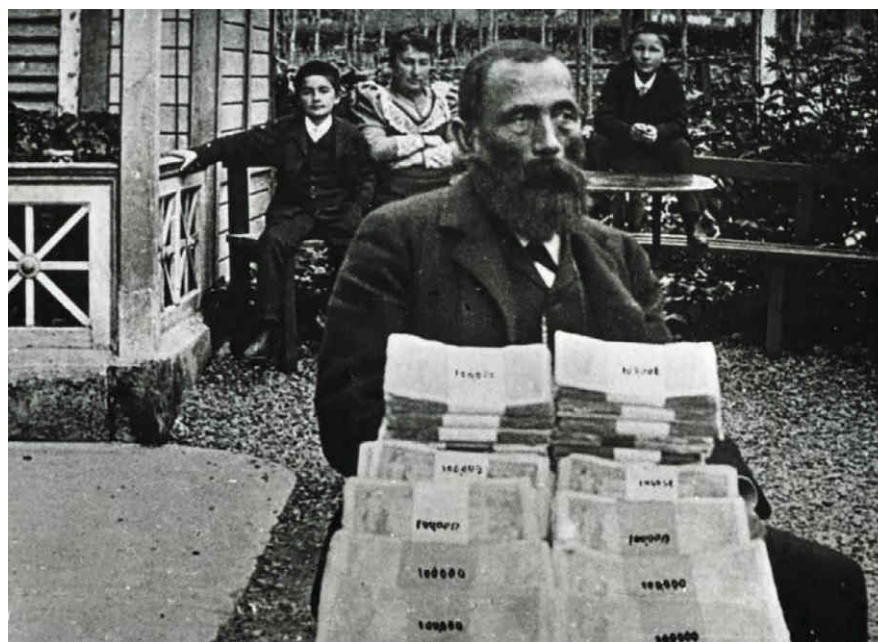
Die Scheine lauteten auf den wenig beliebten und kaufkraftmässig unsicheren alten Schweizer Franken, eine Währung, die 1819 zwar in 19 der 24 Kantone eingeführt war, aber stets eine reine Recheneinheit blieb. Zum Zweck der Kontrolle hatten die Scheine in den ersten Jahren ausserdem eine auf dem Schein vermerkte (relativ kurze) Gültigkeitsdauer. Ein weiterer Nachteil dieser Note war ihr relativ hoher Nennwert: 500 alte Schweizer Franken entsprachen ungefähr 3,3 Kilogramm Silber. 500-Franken-Scheine waren bei einem durchschnittlichen Arbeiterlohn von 400 Franken pro Jahr zudem unpraktisch. So gelangten diese Noten nicht in grösserer Masse unter das Volk, sondern wurden hauptsächlich von anderen Banken und Geschäftshäusern benutzt.

Die Banknote entwächst ihren Kinderschuhen – aber nur langsam

Im Laufe des 19. Jahrhunderts wuchs die Banknote langsam aus ihren Kinderschuhen heraus. Am wichtigsten dabei war für die Notenbanken, Vertrauen in die neue Art von Geld zu schaffen und zu schützen. Die Banken unternahmen deswegen eine Reihe von Massnahmen, um die Zirkulation ihrer eigenen Noten zu erhöhen und sich von den anderen Banken abzusetzen. Es wurde mit grossen und kleinen Notenabschnitten, mit Zinsen, mit Variationen in der Gestaltung, Druck und Qualität experimentiert. Auch in die Gebäude und die Räumlichkeiten wurde investiert, die Öffnungszeiten verlängert und das Filialnetz ausgebaut.

Résumé

Le billet de banque a longtemps eu du mal à s'imposer face aux pièces de monnaie. Au XIX^e siècle encore, l'argent était défini dans la conscience de la majeure partie des gens par sa teneur en métal précieux. Plus une pièce en argent fin était grande et lourde, plus elle servait de valeur refuge aux yeux des gens, et plus elle était petite et riche en cuivre, plus il leur semblait judicieux de la dépenser immédiatement. En Suisse, le billet de banque n'est devenu un moyen de paiement légal qu'en 1954. Depuis, il se maintient avec ténacité. Quantitativement, il n'y a jamais eu autant d'argent liquide en circulation qu'aujourd'hui. C'est justement pendant les crises financières que beaucoup de personnes accumulent les pièces et les billets. Même si la pandémie de Covid-19 a entraîné un déplacement de l'argent liquide vers les moyens de paiement sans espèces, une menace de pénurie d'électricité pourrait à nouveau occasionner une augmentation des réserves d'argent liquide à la maison. Les espèces sonnantes et trébuchantes, qu'il s'agisse de pièces ou de billets, sont intemporelles.



Franz Josef Bucher posiert im Garten vor seinem Haus in Kerns, Obwalden, mit seiner ersten Million. Im Hintergrund seine Frau Josefina Durrer und seine Söhne Ernst und Werner (Aufnahme von 1894).

Die Zahl der Notenbanken stieg in der Schweiz bis auf einen Höchststand von 52 Instituten im Jahr 1900. Die Geltung der Banknoten beruhte auf Proklamation, nicht auf ihrem stofflichen Wert. Gedeckt waren sie die ganze Zeit durch Metallgeld, das gesetzliche Zahlungsmittel. Die Noten selbst waren im 19. Jahrhundert nirgends gesetzliche Zahlungsmittel und kantonalen Kassenkurs besaßen in der Regel höchstens die Noten der eigenen Kantonalbank. Ihre Reputation im Alltag variierte, wie folgende Anekdoten zeigen: Als um 1870 in eine Brauerei im baselländischen Gelterkinden eingebrochen wurde, stahl der Dieb nur die Münzen und liess die Banknoten liegen. Offenbar war ihm das Papiergeld nicht so geläufig oder er fürchtete, bei der Einlösung der Noten entdeckt zu werden. Andere wie der Obwaldner Hotelier Franz Josef Bucher (1834–1906), der sich mit seiner ersten Million in seinem Garten mit einem Stapel von Banknoten fotografieren liess, genossen den Eindruck, den Noten als Zeichen von Reichtum hinterliessen, in vollen Zügen (Abb. 2).

Erst Ende des 19. Jahrhunderts begannen sich die Gewohnheiten und das allgemeine Zahlungsverhalten zu verändern. Verstärkend wirkte das Bundesgesetz von 1881 über die Ausgabe und Einlösung von Banknoten; zudem stärkte die Dekretierung einer Einheitsnote das Vertrauen. Das Gesetz verpflichtete zudem jede Notenbank die Noten der anderen Banken pari einzulösen. Da ihre geringste Stückelung auf 50 Franken festgesetzt worden war, zählten sie jedoch nicht zum Kleingeld. Das war weiterhin das Münzgold. Die Noten waren auch kein Bargeld, da kein Annahmewang galt. Jedoch war der Bedarf nach ihnen nun grösser und ihre Nützlichkeit etablierter.

Notengeld etabliert sich – und hält sich hartnäckig

Der Gründung der Schweizerischen Nationalbank (SNB) im Jahr 1905 (aktiv seit 1907) ging ein langwieriger und konfliktreicher Gesetzgebungsprozess voran. Ihre Gründung beendete die Periode der Bankenfreiheit in der Schweiz und die bisherigen Schweizer Notenbanken gaben nach und nach keine eigenen Banknoten mehr heraus. Die Noten der SNB wurden allerdings erst im Zuge der Zahlungsmittelengpässe des Ersten Weltkriegs zum gesetzlichen Zahlungsmittel. Bis 1914 und von 1930 bis 1936 musste die SNB die von ihr ausgegebenen Banknoten auf Wunsch gegen Gold einlösen. Faktisch zum Bargeld im juristischen Sinn reifte die Note 1954, als der Bundesrat die Einlösepflicht für Noten auf Gold auf unbestimmte Dauer verschob (erst 2000 erfolgte die endgültige Aufhebung).

Und heute? Obwohl prozentual immer weniger Menschen mit Bargeld bezahlen und die Bargeldquote in allen fortgeschrittenen Volkswirtschaften gesunken ist, war mengenmässig noch nie so viel Bargeld im Umlauf wie heute. Die Zahlungsmittelumfrage der SNB in 2020 zeigt, dass gemessen an der Anzahl getätigter Zahlungen Bargeld weiterhin das von der Schweizer Bevölkerung am häufigsten eingesetzte Zahlungsinstrument ist. Die Gründe dafür liegen zum einen im Wirtschaftswachstum und zum anderen darin, dass

viele Menschen weiterhin einen Teil ihres Vermögens in bar aufbewahren. Gerade in Finanzkrisen horten viele Menschen Münzen und Scheine; dies ist auch für die Zeit während und nach der Finanzkrise 2007/08 und für die Tiefzinsperiode nach 2015 nachgewiesen. Wenn auch die Corona-Pandemie zu einer Verschiebung vom Bargeld zu bargeldlosen Zahlungsmitteln geführt hat, so könnte eine drohende Strommangellage wieder zu höheren Bargeldvorräten zu Hause führen. Bargeld, seien es Münzen oder Scheine, ist zeitlos.

Literatur

- Baltensperger, Ernst (2012): Der Schweizer Franken: eine Erfolgsgeschichte. Die Währung der Schweiz im 19. und 20. Jahrhundert, Zürich.
- Fox, David und Wolfgang Ernst (2015): The History of Money in the Western Legal Tradition: Middle Ages to Bretton Woods, Oxford.
- Jöhr, Adolf (1915): Die schweizerischen Notenbanken: 1826–1913. Zürich.
- Richter, Jürg und Ruedi Kunzmann (2003): Die Banknoten der Schweiz, Regenstauf.
- Ritzmann, Franz (1973): Die Schweizer Banken: Geschichte – Theorie – Statistik, Bern.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.7377280>

Zur Autorin

Inke Nyborg ist wissenschaftliche Mitarbeiterin am Institut für Banking und Finance und Managing Director des Center of Competence for Sustainable Finance an der Universität Zürich (UZH). Zusätzlich administriert sie den Universitären Forschungsschwerpunkt Finanzmarktregulierung UZH. Sie promovierte mit einer wirtschaftshistorischen Arbeit mit dem Titel «Wie Banknoten Bargeld wurden. Geld und Notenbanken in der Schweiz im langen 19. Jahrhundert» (2018).





Die Münze hat viele Funktionen – richtig eingesetzt wird sie zur Glückbringerin. Das Fotomodell Margot Nünke und der Schauspieler Ric Badaglia werfen Münzen in den Trevi-Brunnen in Rom (Aufnahme von 1956).

Geldgeschichten in transepochaler Perspektive

Olivia Denk

Münzen haben viel zu erzählen. Den Lebenslauf einer antiken Münze genau zu verfolgen, von der Herstellung über ihre mannigfache Verwendung bis zu ihrem Nachleben im digitalen Sammlungskatalog, erlaubt uns, die Entwicklung von Wirtschaftsweisen und politischen Interaktionen über Jahrhunderte hinweg besser zu verstehen.

Money in fact is the most successful story ever invented and told by humans, because it is the only story everybody believes.

Yuval Noah Harari,
21 Lessons for the 21st Century, 2018

Menschen glauben schon seit langer Zeit an die «Geschichte des Geldes». Die ersten Münzen der Menschheitsgeschichte entstanden bereits im 7. Jahrhundert vor Christus in Lydien in Kleinasien – ein Prozess, der als Revolution bezeichnet werden kann.

Über Jahrhunderte hinweg war das Geld in seiner Münzform direkt an Edelmetall gebunden. 1971 läutete US-Präsident Nixon eine neue Ära in der Geschichte des Geldes ein, indem er Geld von Edelmetall entkoppelte. Heute sprechen wir von «Fiatgeld» («Es werde Geld!»). Der Wert des Geldes wird dabei durch die Macht einer Regierung gesichert, aber erst mit der Akzeptanz und dem Vertrauen der Nutzer wird Geld ein Zahlungsmittel. Tag ein Tag aus zahlen und rechnen wir mit Geld. Wir kaufen im Geschäft ein, bezahlen Rechnungen, überweisen die Miete oder kalkulieren das Monatsbudget. Die modernen Formen des Geldes sind dabei heute sehr divers und reichen von Münz- und Papiergeld bis zu digitalem Geld in Form von Kreditkarten oder Kryptoassets wie Bitcoin. Kryptoassets wiederum, die ursprünglich als alternatives Währungssystem gedacht waren, entwickelten sich in eine andere Richtung. Derzeit existieren rund 6 000 bis 10 000 verschiedene Assets dieses «neuen Geldes». Dieser Wandel von einem physischen Geldstück zu elektronischen Zahlungsmitteln ist eine geldgeschichtliche Innovation innerhalb unserer modernen Gesellschaft.

Die Vielfältigkeit der Münze

Mehr als andere Geldformen werden Münzen auch in nicht monetärer Form verwendet. Beispielsweise wird nach griechischer Tradition im Neujahrskuchen (Vasilopita) eine Münze versteckt und soll dem Finder im neuen Jahr Glück bringen. Im Zürcher Osterbrauchtum «Zwänzgerle» muss ein Erwachsener ein 20-Rappen-Stück so auf das von einem Kind gehaltene Ei werfen, dass die Münze darin stecken bleibt. Ebenso übernehmen Münzen die Rolle als Sammlungsobjekt in einer privaten Kollektion, fungieren als Glücksbringer im Trevi-Brunnen in Rom, dienen als Schmuckstück für den persönlichen Gebrauch oder werden als modisches Accessoire inszeniert. Das Juwelierunternehmen «Tiffany & Co.» lancierte im April 2022 mit dem «TiffCoin» (eine 18-karätige Goldmünze) eine limitierte Neuauflage des berühmten «Tiffany-Geldes» aus den 1970er-Jahren – Gold- und Silbermünzen, die gegen Tiffany-Schmuck eingetauscht werden konnten und sich grosser Beliebtheit als Hochzeitsgeschenk erfreuten.

Die bewegten Biografien antiker Münzen

Die Numismatik ist eine eigenständige Disziplin, die durch das Studium von Münzen, die Vergangenheit dieser metallischen Artefakte erschliesst und untersucht. Die Analyse von kleinen Metallstücken mit sogenannten «Typen» auf Vorder- und Rückseite, Symbolen, Zeichen und Inschriften ermöglicht den Numismatikern, die Mechanismen des Wirtschaftswesens sowie religiöse und politische Interaktionen zu entschlüsseln. Die Disziplin der Numismatik hat eine lange Geschichte, die mit dem Interesse am Sammeln von Münzen begann und ab Ende des 18. Jahrhunderts ein erstes «goldenes Zeitalter» erlebte. Aus Schweizer Sicht ist Friedrich Imhoof-Blumer hervorzuheben, der als Gründerfigur des Münzkabinetts Winterthur gilt.

Um ein Optimum an Informationen über antike Münzen, ihren Herstellungsprozess und vor allem über ihre Verwendung zu erzielen, werden in der heutigen Numismatik traditionelle Ansätze und moderne Methoden miteinander verwoben. Stefan Krmnicek, Juniorprofessor für Numismatik in Tübingen, entwickelte für Fundmünzen das Konzept der Objektbiografie. Um die hypothetische Lebensspanne einer Münze zu skizzieren, beginnt man in diesem Modell bei der Herstellungsphase (A). Nach der erfolgten Prägung ist anzunehmen, dass die Münze in den Geldumlauf gerät und somit ihre erste monetäre Funktion als Zahlungsmittel (B1) erfüllt. Es folgt eine aktive Weiterbenutzung (B2), die möglicherweise eine monetäre Funktionserweiterung beinhaltet, indem die Münze einen Gegenstempel bekommt und damit als Zahlungsmittel in einem anderen Währungsraum akzeptiert wird. Die Münze läuft so durch verschiedene Hände, bis ihr aktiver Gebrauch nach einiger Zeit endet (C), etwa indem ein Besitzer sie einbehält. Die Beweggründe für eine solche «Thesaurierung» können vielseitig sein. Gerade in kriegerischen Zeiten ist das Bedürfnis stets gross, gewisse Wertgegenstände sicherzustellen; so können auch Münzen in einen passiven Gebrauch geraten und beispielsweise als Hort vergesellschaftet werden. Nach einiger Zeit kann die Münze erneut in die aktive Benutzung übertreten (B3) und wieder den Besitzer wechseln. Durch neue Eigentümer oder die Entwertung der Münze kann das Stück einen alternativen Gebrauch (D) erfahren: Denkbar ist eine Lochung der Münze, um sie als Schmuckstück zu verwenden oder eine Verwendung als Talisman gegen Dämonen oder als Amulett zum Schutz des Hauses. Andere Nutzungskontexte wie zur Kommunikation mit den Göttern sind ebenfalls vorstellbar. Bekannte Beispiele für einen alternativen Münzgebrauch sind für die griechische Welt der Tempelschatz, der zwar unter göttlicher Schirmherrschaft aufbewahrt wird, aber auch für militärische Zwecke aufgewendet werden kann, sowie der Charonspfenning, der Verstorbenen ins Grab beigegeben wird, um den Fährmann Charon bei der Überquerung des Flusses Styx in das Totenreich des Hades zu bezahlen.

Irgendwann kommt die antike Nutzung der Münze dann an einen Endpunkt (E). Die Münze kann verloren gehen, wird als Opfergabe in einem Votivdepot niedergelegt oder in Krisenzeiten mit weiteren Münzen als Münzschatz gehortet.

Résumé

En ces temps marqués par l'inflation, le thème de l'argent est d'une grande pertinence. Dans le panorama monétaire des différentes formes d'argent, les pièces ont beaucoup à nous raconter. Suivre de près la vie d'une pièce de monnaie antique, de sa fabrication à ses multiples usages, jusqu'à sa postérité dans le catalogue numérique de la collection, nous permet de mieux comprendre l'évolution des modes économiques et des interactions politiques au fil des siècles. Cet article se concentre sur les différentes utilisations des pièces de monnaie, en mettant également en lumière leurs aspects non monétaires.



Das Nachleben der antiken Münze

Wird die Münze in moderner Zeit wiederentdeckt, sei es in einer archäologischen Ausgrabung oder durch einen Zufallsfund, kommen neue biografische Stationen und Nutzungsrealitäten hinzu (F1–F3). Die Münzen werden international gehandelt, landen in privaten Sammlungen oder in staatlichen Einrichtungen wie Museen oder Münzkabinetten. Ein interessanter Aspekt dabei: In Auktionen wird (antikes) Geld mit (modernem) Geld bezahlt, bei besonders seltenen Stücken mit extrem viel modernem Geld sogar.¹

In Münzkabinetten oder Museen transformiert sich die antike Münze zum Ausstellungs- und Forschungsobjekt. Bei all diesen neuzeitlichen Anwendungsszenarien entsteht ein transepochaler Dialog zwischen den Besitzern der Münze in der Antike und den verschiedenen Nachutzern in der Moderne. Obwohl die detaillierte Reise eines Münzstücks in der Regel nicht rekonstruiert werden kann, lässt sich über den Erhaltungszustand ein Echo der verschiedenen Zeitstufen ablesen. Durch physikalische und chemische Prozesse treten über die Jahrhunderte hinweg bestimmte Abnutzungs- und Korrosionserscheinungen auf. Zudem wird durch die Zirkulation der Münze das Relief im Laufe der Zeit abgerieben und einzelne Konturen können unscharf erscheinen.

Die Tetradrachmen Alexanders des Grossen (356–323 v. Chr.), aus Silber hergestellt, gelten als erste Weltwährung in der Geschichte. Vorderseite (oben): Kopf des Herakles mit Löwenfellouxivie, Rückseite: Zeus sitzt auf einem Hocker und trägt auf der rechten Hand einen Adler und mit der linken ein Zepter.

1 2020 wurde für einen EID MAR Aureus des Brutus der höchste Preis erzielt, der je für eine antike Münze bei einer Auktion bezahlt wurde (fast 4,2 Millionen USD). Die Goldmünze wird mit der Ermordung Caesars an den Iden des März im Jahr 44 v. Chr. assoziiert und ist eines von insgesamt nur drei erhaltenen Exemplaren.

Digitale Erweiterung

Die geschilderte numismatische Objektbiografie lässt sich durch die digitale Sphäre erweitern. Die Numismatik stellt einen Idealfall für die Verwendung von digitalen Methoden dar, wodurch digitalisierte Münzsammlungen pionierhaften Charakter aufweisen. Das digitale Nachleben von Münzen kann beispielsweise im interaktiven Online-Katalog des Münzkabinetts Berlin besichtigt werden. Dort sind die Münzen fotografisch mit Vorder- und Rückseite erfasst und mit allen relevanten Normdaten wie Gewicht, Durchmesser, Material sowie Beschreibung dokumentiert. Im Sinne der Prinzipien von Linked-Open-Data werden bestimmte Informationen miteinander verknüpft und zueinander in Beziehung gesetzt,² die Münzen werden so zu «Digital Objects», zu «programmierten Dingen mit neuen Handhabungsmöglichkeiten».³

Die Münze erhält zudem eine einmalige Objekt-ID, wodurch stets genau dieses Stück identifiziert wird und die Münzdokumentation als Kulturgüterschutz bezeichnet werden kann. Der interaktive Münzkatalog von Berlin gehört zum gemeinsamen Portal «ikmk.net» (Interaktiver Katalog der Münzkabinette), welches seit Mai 2021 existiert und bei dem Berlin mit seinem Dokumentationsstandard federführend ist. Insgesamt sind 29 Münzsammlungen beteiligt und weitere wie das Münzkabinett Winterthur sowie die KIPKE Collection des Benaki Museums in Athen folgen mit ihren numismatischen Sammlungen. Besonders im Verlauf der Corona-Pandemie wurde deutlich, wie relevant digitalisierte Bestände sind. Wie Matthias Jung bemerkt, können die verschiedenen Bedeutungsebenen eines numismatischen Objektes «nicht nur in einer diachronen Abfolge sich ablösend, sondern synchron und damit sich überlagernd sein».⁴ Dies gilt auch für die Münze, da sie beispielsweise aktuell als Ausstellungsobjekt im Rahmen einer Sonderausstellung fungieren kann, aber gleichzeitig online als Digitalisat zu Forschungszwecken für das wissenschaftliche Netzwerk zugänglich ist. Die Funktion changiert zwischen moderner und digitaler Welt. Als Digital Object muss die Münze in ihrer nachhaltigen und fairen Datenlandschaft digital gepflegt werden, um sie für die Zukunft als Kulturgut zu bewahren.

Literatur

- Hofmann, Kerstin P. et al. (2019): Ding-Editionen. Vom archäologischen (Be-)Fund übers Corpus ins Netz (e-Forschungsberichte des Deutschen Archäologischen Instituts Fasz. 2), S. 1–12.
<https://doi.org/10.34780/s7a5-71aj>
- Jung, Matthias (2015): Das Konzept der Objektbiographie im Lichte einer Hermeneutik materieller Kultur, in: Boschung, Dietrich, Kreuz, Patric-Alexander und Kienlin, Tobias (Hg.), *Biography of Objects: Aspekte eines kulturhistorischen Konzepts*, Paderborn, S. 35–65.
- Krmnicek, Stefan (2009): Das Konzept der Objektbiographie in der antiken Numismatik, in: Von Kaenel, Hans-Markus und Kemmers, Fleur (Hg.), *Coins in Context I. New perspectives for the interpretation of coin finds*, Mainz, S. 47–59.
- Schär, Fabian und Aleksander Berentsen (2020): *Bitcoin, Blockchain, and Cryptoassets: a Comprehensive Introduction*, Cambridge.
- Wigg-Wolf, David und Frédérique Duyrat (2017): *The Linked Open Data Revolution in Numismatics. The examples of nomisma.org and Online Greek Coinage (Digital Archaeology 1)*.
<https://doi.org/10.21494/ISTE.OP.2017.0171>

Links

Projekt Nomisma.org: <http://nomisma.org>
 Interaktive Kataloge der Münzkabinette: <https://ikmk.net>
 Inventar der Fundmünzen der Schweiz: www.fundmuenzen.ch

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.7328543>

Zur Autorin

Olivia Denk ist Archäologin und Numismatikerin und schliesst derzeit ihre Promotion an der Universität Basel ab. Sie arbeitet als wissenschaftliche Mitarbeiterin und Spezialistin für Open Science bei den Akademien der Wissenschaften Schweiz.



Numismatisches Kunstprojekt im digitalen Raum von Olivia Denk

2 Wigg-Wolf und Duyrant 2017.

3 Hofmann 2019, 4.

4 Jung 2015, 52.

Parole dalla ricerca

I danèn i fa danán, i soldi fanno dannare

Il denaro nei modi di dire dei dialetti della Svizzera italiana

Michele Moretti

Fin dagli antichi tempi della sua adozione come mezzo di scambio e di concretizzazione della ricchezza, l'umanità intrattiene con il denaro un rapporto estremamente variato, che colloca agli estremi di un ampio spettro di situazioni ora il suo ruolo provvidenziale di veicolo di benessere e promozione sociale, ora quello disastroso di strumento di rovina e perdizione. Di tale plurivalenza si trovano cospicue tracce anche nelle nostre comunità tradizionali, dove l'attrazione-repulsione esercitata dal denaro anima una nutrita serie di modi di dire proverbiali affidata all'oralità dialettale.

Pòch danée, scars amis: potere, bellezza, libertà

Nelle parlate della Svizzera italiana, dove contrariamente all'italiano, che predilige la forma singolare *denaro* con valore collettivo, è di impiego generale il plurale *danée*, una prima serie di espressioni avverte dell'importanza e del potere del denaro: *pan, pagn, bòn cumpágn e dané begnaròv sémpri ga n'avé*, pane, vestiti, buoni amici e denari occorrerebbe averne sempre (Poschiavo), *un óm senza danée u n'a nianch léngua in bóca*, un uomo senza soldi non ha neanche la lingua in bocca: non può nemmeno parlare (Brione Verz.). Perfino le migliori intenzioni necessitano dei mezzi per realizzarle: *metá parée, metá danée*, per metà pareri, per metà denari: i buoni consigli vanno accompagnati da aiuti concreti (Locarno). Una solida base finanziaria è soprattutto auspicabile quando si devono affrontare passi impegnativi come la scelta del consorte: *chiura l'óm, chiural tutt, senza danéi cuma l'è brütt*, guarda il pretendente, guardalo tutto, senza denari come è brutto (Russo), *a maridass e gh gua véss in trii, mí e lé e la bórsa di danée*, per sposarsi occorre essere in tre, io, lei e la borsa dei denari (Roveredo Grig.). Alla disponibilità di denaro è riconosciuta una decisiva influenza sui rapporti sociali: *quand da danée nu n ga n'è, sa taca lit e sa sa mia parchè*, quando scarseggia il denaro, si litiga e non si sa perché (Vacallo), *pòch danée, scars amis*, pochi soldi, pochi amici (Gandria); *cui danée e l'amicizzia a sa cumpra anca la giüstizzia*, coi soldi e l'amicizia si corrompe anche la giustizia (Mendrisio).

Vi sono però cose che non si possono comperare: *la libertá da fá e desfá, gh'è mia danée che a pòda pagá*, la libertà di poter disporre a piacimento è impagabile (Mendrisio); d'altra parte, altri mezzi possono dimostrarsi più efficaci: *a val püssée la tòla che i danèe*, vale più la latta che i soldi: si ottiene di più con la sfacciataggine che con i mezzi economici (Crana).

Danée fa danée e piöcc fa piöcc: risparmiare e incrementare

All'interno dei modelli economici vigenti in passato, in buona parte fondati sull'autarchia, risultava difficile procurarsi dei guadagni pecuniari: *i danée i sa müsüra min'a cul stée*, i soldi non si misurano con lo stajo: si guadagnano a poco a poco (Rovio), *i danée i gh'a sü sett cróst*, i denari hanno sette croste: costano molte fatiche (Lugano); era di conseguenza assai sentita l'importanza di saper gestire oculatamente il denaro, in particolare attraverso il risparmio e l'accortezza nella spesa: *i danée sparmii inn i prim guadagna*, i denari risparmiati sono i primi a esser guadagnati (Vacallo), *i dané inn fai da spénd, ma inn piatt par méta in pigna*, i soldi sono fatti per spendere, ma sono

piatti per poterli accumulare uno sopra l'altro (Morbio Sup.). La disponibilità di denaro ne favorisce d'altra parte l'incremento: *danée fa danée e piöcc fa piöcc*, il denaro fa denaro e i pidocchi fanno pidocchi: ricchezze e miserie si autoalimentano (Locarno), *chi gh'a danée da tütt i témp crumpa la ròba par niént*, chi ha sempre soldi a disposizione compra la roba per niente: può approfittare delle occasioni (Rovio). Per fare buoni affari si raccomanda comunque *léngua in bóca, dané in bórza*, lingua in bocca, denari in borsa: chi sa tacere sa fare buoni affari (Soazza), giacché *el balée el fa miga danée*, il fanfarone non arricchisce (Roveredo Grig.).

***I danér i ann lan gamba cürta:* volatilità e dannazione**

La ricchezza si rivela spesso effimera, i soldi possono cambiare di mano o esaurirsi rapidamente: *i danér i ann lan gamba cürta*, i soldi hanno le gambe corte (Soglio), *i danée i cur*, corrono (Viganello), *i dinár i gh'a i ar*, hanno le ali (Mergoscia), *i dané i vann che i gólan*, se ne vanno volando (Soazza): durano poco; *i dané i énn rotónd*, *i énn gnanch sciá e i énn giá nacc*, i soldi sono rotondi, non sono nemmeno arrivati che se ne sono già andati (Soazza); *danée e piásée i dūra da nu vdée*, soldi e favori durano da nemmeno vederli: pochissimo (Cavergno). Destinati a mantenersi poco sono soprattutto quelli di illecito o troppo facile acquisto: *danée robaa i è prést sfümaa*, i soldi rubati spariscono velocemente (Viganello), *danée da furtüna dūran mén d'una lūna*, i soldi di fortuna durano meno di un ciclo lunare (Vacallo), *danée migna südaa sa spéndan sénza pensá*, il denaro ottenuto senza fatica viene speso sconsideratamente (Mendrisio).

Come per i vizi e le virtù, la curiosità e l'invidia sociali portano ad azzardare congetture sulle fortune altrui, generalmente sopravvalutandole, invitando nel contempo a diffidare di chi ne vanta di straordinarie: *denè e pecá l'è catív giüdicá*, soldi e colpe sono difficili da stimare (Cimadera), *danéi e furasté, catív da savé*, i soldi e gli stranieri rimangono imponderabili (Auressio); *danée, cò e féd, a ga n'è mén da quèll che sa créd*, di denaro, giudizio e fede ce n'è meno di quello che si crede (Mendrisio), *danée e santità, mitá dala mitá*, denaro e santità, metà della metà (Linescio).

Viene riconosciuta la possibile influenza nefasta del denaro: *i danée inn cumè i cá, quan ga n'è tròpp ai fann tribülá*, i soldi sono come le case, quando ce ne sono troppi sono fonte di problemi e preoccupazioni (Mendrisio). Ma i maggiori pericoli sono di ordine morale, e l'avversione per il denaro si è tradizionalmente manifestata soprattutto nell'ambito religioso: *i danèn i fa danán*, i soldi portano alla dannazione (Intragna), tanto che san Francesco proibiva ai suoi seguaci di toccare le monete, che dovevano semmai essere raccolte con la bocca. Al denaro veniva addirittura riconosciuta un'appartenenza demoniaca; si racconta tuttavia che a chi lo qualificava come sterco del diavolo, una vecchietta così amaramente rispose: *al diavol u podréss bé gnii a cagaa süla mè pèia*, il diavolo potrebbe ben venire a cacare sul mio mucchio di letame (Minusio).



In questa sezione i collaboratori dei quattro vocabolari nazionali della Svizzera sono stimolati a intervenire su un argomento prestabilito. In questo numero: "il denaro".

Bibliografia

- *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana*, vol. 8 (2015-2019), pp. 30-35 s.v. *danée*

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.7243873>

L'autore

Michele Moretti è collaboratore scientifico presso il Centro di dialettologia e di etnografia di Bellinzona.



«Tatsächlich wissen wir nicht genau, zu welchem Zweck die Münze erfunden wurde.»

*Interview mit Rahel C. Ackermann und Daniel Schmutz
Fragen: Christina Graf und Heinz Nauer*

Kupferrohling, Trite, Bitcoin: Sie alle erfüllen die Definition von Geld, bestätigen die Numismatikerin Rahel C. Ackermann und der Historiker Daniel Schmutz im Interview. Wir haben sie zur Funktion und Ästhetik von Münzen, zu früheren Phasen der Inflation und zum Verhältnis von Frauen und Geld befragt.

Versetzen wir uns ins Jahr 100 nach Christus. Ein Helvetier geht in der Stadt Aventicum (heute Avenches, Kanton Waadt) auf den Markt. Was für Münzen hat er im Beutel?

A Er bezahlte vermutlich mit römischen Kupfermünzen. Die Schweiz war damals gut ins römische Reich integriert, das über eine funktionierende Geldwirtschaft verfügte. Die Menschen bestritten ihre Alltagsgeschäfte grundsätzlich mit Kupfergeld. Silber- und Goldmünzen wurden zwar geprägt, aber waren zu viel wert, um im Wirtshaus ein Bier zu bezahlen. Sie wurden eher in der Hochfinanz verwendet oder um Steuern zu begleichen.

Es gibt Schätzungen, die besagen, dass das Niveau der Monetarisierung der Römerzeit erst im 19. Jahrhundert wieder erreicht wurde.

S Die Römer waren von den kleinsten bis zu den grössten Nominalen hervorragend mit Münzen ausgestattet. Es gibt Schätzungen, die besagen, dass das Niveau der Monetarisierung der Römerzeit erst im 19. Jahrhundert wieder erreicht wurde.

Und auf den Münzen abgebildet war der Kopf des Kaisers?

A Ja, in der Regel schon. Nach den Wirren um Nero gab es den Versuch, die Republik wieder zu etablieren und auf den Münzen den Senat hervorzuheben anstelle des Kaisers. Das hielt sich aber nicht lange. Das zeigt schön, wie unglaublich politisch Münzen sind. Wenn ein neuer Kaiser an die Macht kam, liess er auch sofort Münzen mit seinem Abbild prägen, damit das ganze Reich davon erfuhr. Die alten Münzen blieben allerdings im Umlauf und wurden höchstens umgemünzt, wenn sie nach Rom kamen.



Mit einer solchen Münze könnte der Helvetier auf dem Markt in Aventicum bezahlt haben: Vorderseite und Rückseite einer Münze des römischen Kaisers Traianus (98–117 n. Chr.), gefunden in Vindonissa (Windisch AG).

Wann die ersten Münzen geschlagen wurden, lässt sich relativ gut datieren: Im 7. Jahrhundert vor Christus an der türkischen Ägäisküste. Aber was führte eigentlich zur Erfindung der Münze?

S Das ist eine spannende Frage. Münzen haben sich als Zahlungsmittel im Alltag als enorm nützlich erwiesen. Deshalb scheint der Schluss naheliegend, dass sie aus diesem Bedürfnis heraus entstanden sind. Aus historischer Sicht gibt es hier aber grosse Unstimmigkeiten. Die ältesten gefundenen Münzen sind aus einer Gold-Silber-Legierung (sogenanntes Elektron) und waren entsprechend viel wert. Die Trite zum Beispiel, eine der am weitesten verbreiteten Münzen in dieser frühen Phase, hatte den Gegenwert von 16 Schafen. Damit geht man nicht auf den Markt, um Brot oder Fisch zu kaufen. Dazu kommt, dass der früheste bedeutende Schatz dieser Elektronmünzen, den wir ziemlich genau auf 560 v. Chr. datieren können, unter dem Tempel der Artemis in Ephesos gefunden wurde. Hier waren die Münzen also nicht in einen wirtschaftlichen, sondern in einen religiösen Kontext eingebettet. Es ist auch möglich, dass Münzen als Soldzahlungen, Tributzahlungen oder Mitgift gedacht waren. Tatsächlich wissen wir nicht genau, zu welchem Zweck die Münze erfunden wurde.

A Dem stimme ich zu. Allerdings möchte ich ergänzen, dass der Wunsch nach normiertem «Geld» in irgendeiner Form vermutlich älter als die ersten Münzen ist. In unserer Gegend fand man Depots aus der Bronzezeit mit Hunderten von Rohgüssen von Beilen, Sicheln oder Lanzenspitzen. Als Werkzeug konnte man diese nicht nutzen. Was also war ihr Zweck? Es ist durchaus denkbar, dass die Rohgüsse im Sinne von normiertem «Geld» gehandelt wurden – als wiederverwertbares Rohmaterial, das zudem mit Prestige versehen war.

Warum hat sich die Münze in der Folge so rasant und erfolgreich durchgesetzt?

A Münzen mit Edelmetallgehalt hatten den grossen Vorteil, dass sie handlich, transportabel und ortsunabhängig waren. Eine zentrale Instanz, zum Beispiel der Kaiser von Rom, garantierte, dass in den Münzen tatsächlich so viel Gold oder Silber enthalten war wie angegeben. Jeder im Mittelmeerraum wusste also, wie viel eine Silbermünze von einer bestimmten Grösse aus Athen wert war, und akzeptierte sie dementsprechend. Das bot eine gewisse wirtschaftliche Unabhängigkeit für den Einzelnen. Als es die Münzen einmal gab, waren sie darum als Zahlungsmittel rasch konkurrenzlos.

Wer bestimmte denn, ob eine Fremdwährung akzeptiert wird – und zu welchem Kurs?

A Der Edelmetallgehalt war ausschlaggebend. Wenn Söldner beispielsweise mit neuen Münzen in die Eidgenossenschaft zurückkamen, wurden diese analysiert, und an der Tagsatzung wurde ein Kurs festgelegt. Aufgrund von Angebot und Nachfrage konnte der Wert von Edelmetall aber durchaus stark schwanken. Das war bereits in der Antike so. Im alten Ägypten gab es zum Beispiel viel Gold und verhältnismässig wenig Silber, während es in Anatolien mit seinen Silberminen genau umgekehrt war. Findige Leute haben das schon damals verstanden und auf dem Weg von Anatolien nach Ägypten oder zurück den Mehrwert abgeschöpft.

S Interessant ist ja, dass in der Antike der gleiche Gegenstand in Athen eine Münze mit Kurswert und in Arabien Warengeld sein konnte. In Arabien entsprach der Wert der Münze dem Wert des Edelmetalls, das darin erhalten war – sie musste also gewogen werden. In Athen hingegen war ihr Wert durch einen festen Wechselkurs definiert.

Es gab also einerseits den messbaren Materialwert der Münze. Andererseits musste man aber auch darauf vertrauen, daran «glauben», dass man wirklich einen Gegenwert erhält ...

S Geld ist überspitzt gesagt Psychologie. Schlussendlich ist es reiner Glaube, ob etwas wertvoll ist. Als die Münzen noch Edelmetall enthielten, war es relativ einfach, daran zu glauben. Der Glaube an den Wert von Edelmetall hat eine lange Tradition. Heute hingegen existiert der Grossteil des Geldes nur noch in digitaler Form. Dass wir dennoch fest an seinen Wert glauben, hat mich schon immer fasziniert. Eigentlich leben wir in einer revolutionären Zeit: Jahrtausende war Geld ohne ein hinterlegtes Edelmetall unvorstellbar. Noch bis 1967 enthielten die Schweizer Franken Silber. Heute glauben bereits viele an den Wert einer rein elektronischen Zahlenkette. Das hat sich innert weniger Generationen komplett verändert!

Sie haben die Kryptowährungen bereits angetönt. Im Bernischen Historischen Museum läuft derzeit die Ausstellung «Das entfesselte Geld». Sie erzählt von der Münze bis zum Bitcoin die lineare Geschichte einer quasi natürlichen Evolution des Geldes bis zur «entfesselten Finanzwelt» von heute. Aber lässt sich ein Bitcoin überhaupt in eine Linie setzen mit einer antiken Silbermünze?

S Der Kryptocoin erfüllt genau wie die Banknote und die antike Münze die ökonomische Definition von Geld: Sie alle haben einen Wert, der transportiert werden kann, und sie alle sind in einzelne Portionen «abpackbar»: ein, zwei, drei Bitcoins, ein, zwei, drei 20er-Noten, ein, zwei, drei Tritten. Dazu kommt eine gewisse Rarität: Geld kann nicht beliebig vermehrt werden.

Die Entwicklung von der antiken Münze zur Kryptowährung entspricht einer zunehmenden Entmaterialisierung und Entfesselung. Sie fand in mehreren Stufen statt, bei denen wir uns von alten Vorstellungen verabschieden mussten: die Erfindung der Münze. Die Verbreitung der Banknote. Der Wegfall der Golddeckung mit dem Nixon-Schock 1971. Dann das Aufkommen der elektronischen Zahlungsmittel und heute der Kryptowährungen. Ähnliche Entwicklungen gab es übrigens auch in China und im Indusgebiet, wo etwa gleichzeitig Münzen entstanden wie in Europa, jedoch teilweise in einem anderen Tempo. So waren Banknoten in China bereits zur Zeit des europäischen Hochmittelalters verbreitet, während wir sie erst seit der Frühen Neuzeit kennen.

Machen wir einen Sprung ins späte Mittelalter: Was für Münzen trug ein Handelsmann mit sich, der im Jahr 1500 den Markt in Wolhusen bei Luzern besuchte?

A Ab 1422 gibt Luzern selbst Münzen heraus. Deshalb hat er wohl einige Luzerner Münzen dabei, auf denen der Stadtheilige Leodegar abgebildet ist. Vermutlich zusammen mit einigen Basler oder Zürcher Münzen, weil die kleine Luzerner Münzstätte nicht genug produzieren konnte.

S Es ist eine historische Konstante in der Schweiz, dass immer zu wenig Edelmetall da war, um den Bedarf zu decken. Kleine Münzen zirkulierten daher eher regional, grosse international. Falls der Handelsmann in Wolhusen eine Goldmünze dabei hatte, war sie vermutlich französisch oder italienisch. Erst ab 1907, mit der Gründung der Nationalbank und als diese Banknoten herausgab, konnte die Schweiz ihren Geldbedarf komplett mit Schweizer Franken decken.

Die Frauen hatten Zugriff auf Geld. Sie waren sogar in den Wechsel und in die Produktion involviert.

Wir haben über den spätmittelalterlichen Handelsmann gesprochen. Wie sah es mit den Frauen aus? Hatten sie in dieser Zeit überhaupt Zugriff auf Geld?

A Die Frauen hatten Zugriff auf Geld. Sie waren sogar in den Wechsel und in die Produktion involviert. Auf Bildern aus den Niederlanden sieht man teilweise einen Mann und eine Frau, die Geld prüfen und wechseln. Abrechnungen der Münzstätte in St. Gallen weisen die Frau des Münzmeisters als Lohnempfängerin aus. Aus Chur ist eine Dynastie von Münzmeistern bekannt, bei der das Amt in der Familie weitergeben wurde. Wenn ein Mann früh verstarb, gab die Frau das Wissen an ihren nächsten Mann weiter, der dann Münzmeister wurde. Sie hatte offensichtlich das Knowhow dafür.

S Aus der Neuzeit gibt es zudem Bilder von bürgerlichen Frauen, die einen Schlüssel am Gürtel tragen. Damit war bestimmt nicht nur die Hoheit über die Speisekammer gemeint, sondern auch über das Haushaltsbudget.

Waren Frauen auch auf den Münzen selbst vertreten, als Abbildungen?

A Die allerschönsten Münzen, die es gibt, sind grosse griechische Prägungen mit Göttinnen, den Nymphen des lokalen Flusses und Personifikationen von Tugenden. Da gibt es Porträts von jungen Frauen, die sind zum Sterben schön. Die Römer wiederum haben ihre Töchter und vor allem Ehefrauen auf die Münzen gesetzt. Es gab hingegen nur wenige Herrscherinnen, die aktiv Münzen herausgaben: Kaiserin Zenobia von Palmyra oder auch Kleopatra sind vielleicht die berühmtesten von ihnen. Im Mittelalter war auf den Münzen fast konkurrenzlos Maria abgebildet. Ab dem 19. Jahrhundert finden wir wiederum vermehrt weibliche Personifikationen von Staaten: Helvetia für die Schweiz oder Marianne für Frankreich.

S Die Idee, Eigenschaften in Form einer Frauengestalt darzustellen, kommt ja ursprünglich von den Römern. Ich finde es spannend, wie sich das bis heute auf unseren Münzen gehalten hat.



Frauen auf Münzen: Kopf der Nympe Arethusa mit Perlenhalsband und Ohrschmuck auf der Rückseite (oben) einer Dekadrachme aus Syrakus, Sizilien, um 406 v. Chr. Die lockigen Haare werden von einem Haarnetz und einem schmalen Metallreif zusammengehalten. Um den Kopf sind die Münzumschrift und vier Delphine verteilt. Auf der Vorderseite (unten) ist ein Viergespann (quadriga) mit Wagenlenker abgebildet; darüber fliegt Nike mit einem Kranz, um den Lenker zu bekränzen. Im Abschnitt finden sich Helm, Panzer und Beinschienen.

Entwickelten sich die Abbildungen auf den Münzen parallel zu gesellschaftlichen und politischen Entwicklungen? Oder gingen sie diesen gar voraus?

S Im Gegenteil, Münzbilder sind in der Regel konservativ. Wenn man sie sich einmal eingepägt hat und ihnen vertraut, sollen sie schliesslich nicht gleich wieder wechseln. Der Dukat von Venedig wurde beispielsweise rund 600 Jahre lang mit demselben Bild geprägt. Zugleich sind Münzbilder urpolitisch, wie ein Beispiel aus der Zeit Justinians II. aus Byzanz zeigt: Ab einem bestimmten Moment tauschen der Kaiser und Christus auf der Münze die Plätze. Christus ist nun auf der Vorder-, der Kaiser auf der Rückseite. Das Münzbild spiegelt also den Übergang von einem heidnischen in ein christliches Staatsgebilde wider.

Wirkt sich die Ästhetik, das Münzbild, auch auf den Umgang mit der Münze aus?

A Zum Teil ja. Hier gibt es ein rührendes Beispiel: In einem ungarischen Grab wurde ein Christusköpfchen aus einer byzantinischen Goldmünze gefunden. Offenbar hat jemand das Köpfchen sorgfältig ausgeschnitten, dem Grab beigegeben und den Rest der Münze anderweitig verwertet.

Ich stelle mir vor, dass Münzen mit ihren Abbildungen eine starke nationale Identifikationsfunktion haben. Stimmt das?

A Es ist erstaunlich, wie schlecht die Menschen ihre Münzen anschauen und kennen. Die wenigsten Leute wissen, was auf einer Schweizer Münze abgebildet ist. Wenn es um das neue Design einer Banknote geht, dann schauen die Menschen ihr Geld an, aber danach gewöhnen sie sich daran und vergessen es wieder. Ich musste darum etwas schmunzeln über die ganze Diskussion um die Präambel der Bundesverfassung und ob Gott dort noch erwähnt sein soll. Schliesslich steht auf jedem Fünf-Franken-Stück «Dominus providebit», «der Herr wird vorsorgen» – darüber beschwert sich niemand.

S Ich erinnere mich, wie die Menschen bei der Einführung des Euros ihr Geld plötzlich wieder anschauten und sich freuten, wenn sie eine seltene Münze aus einem kleinen Euroland im Portemonnaie hatten. Überhaupt war das ein wichtiger Moment für die EU. Durch die Münzen und Noten wurde sie greifbar, während sie vorher nur ein theoretisches Konstrukt war. Ich denke, das ist für jedes Staatsgebilde ein wichtiger Schritt.

Um ein anderes Gegenwartsthema aufzugreifen: Lässt sich anhand von Münzfunden etwas über frühere Zeiten von Inflation sagen?

A Aus der ersten Hälfte des ersten Jahrhunderts nach Christus finden sich bei uns relativ viele Asse, die halbiert sind, also Hälften vom kleinsten geprägten Nominal. Es scheint eine Unterversorgung mit Kleingeld gegeben zu haben. Diese halbierten Asse verschwinden ab ungefähr 40 nach Christus, was auf eine Teuerung hinweist. Im zweiten Jahrhundert verschwinden auch die ungeteilten Asse, und man findet vermehrt Dupondien und Sesterzen, die das Doppelte oder Vierfache wert sind. Da gab es wohl einen weiteren Teuerungsschub.

S Im dritten Jahrhundert herrschte eine galoppierende Inflation aufgrund der vielen Kriege und weil jedes Jahr einen oder mehrere neue Kaiser kannte. Dasselbe Nominal, der Antoninian, der zu Beginn des Jahrhunderts noch relativ gross war, mit ziemlich viel Silber drin, war am Ende des Jahrhunderts nur noch ein kleines Kupferkrümelchen. Das Silber wurde einfach durch Kupfer ersetzt. Aufgrund des hohen Bedarfs zur Deckung der Kriegskostenprägten die Herrscher massenhaft und hofften, dass die Söldner den Ramsch dennoch annehmen würden.

Ab wann realisierte man, dass Geldmenge und Geldwert möglicherweise zusammenhängen?

S Die ersten Geldtheorien gab es im 16. Jahrhundert. Vorher war man noch komplett im Blindflug. Damals formulierte man beispielsweise das berühmte Greshamsche Gesetz, das besagt, dass schlechtes Geld gutes Geld stets verdrängt. Münzen mit einem tieferen Metallwert bleiben also im Umlauf, auch wenn sie denselben Nominalwert haben wie die guten Münzen. Wir kennen das noch heute: Schmutzige Einfränkler versuchen wir loszuwerden, während wir die glänzenden behalten. Im 18. Jahrhundert fiel John Law dann mit der Ausweitung der Geldmenge völlig auf die Nase, was eine Wirtschaftskrise zur Folge hatte. Nach jeder grossen Krise versuchte man, ein ökonomisches Gesetz zu basteln und hoffte, dass es bei der nächsten Krise halten würde. Heute stellen wir leider fest, dass die Theorien, die wir in Folge der grossen Inflation nach dem Ersten Weltkrieg formuliert haben, auch nicht mehr unbeschränkt gelten.

A Für die Römer stellten sich solche Überlegungen noch gar nicht. Die Kaiser und ihre Verwaltung hatten nicht den Anspruch, die Zivilbevölkerung mit Geld zu versorgen, sondern prägten, um ihren eigenen Bedarf zu decken. Darum wurde in Kriegszeiten so viel Geld produziert.

Das Vertrauen in Bargeld ist weiterhin stabiler als in digitales Geld.

Wird das Bargeld demnächst verschwinden?

S Ich denke nicht. Das Vertrauen in Bargeld ist weiterhin stabiler als in digitales Geld. Sobald das Vertrauen in den Staat oder in das Funktionieren des Systems verschwindet, horten die Menschen wieder Tausendernoten unter der Matratze. Ich denke, mit dem gestiegenen Risiko von Stromausfällen werden wir das auch wieder beobachten.

A Die Behörden empfehlen Bargeld auch offiziell als Teil des Notvorrats, den jede und jeder halten sollte. Zudem gibt es zahlreiche jahrhundertalte Praktiken und Gedankenmuster mit Münzen, die bis heute fortdauern.



Rahel C. Ackermann

Rahel C. Ackermann leitet seit 1999 das Inventar der Fundmünzen der Schweiz (IFS), einer Institution der SAGW. Sie hat an der Universität Basel Ur- und Frühgeschichte, Klassische Archäologie und Alte Geschichte studiert. Sie arbeitet in den internationalen numismatischen Netzwerken «nomisma.org» und «European Coin Find Network» mit und ist Co-Chair der Arbeitsgruppe «Digital Numismatics» von Dariah-EU.



Daniel Schmutz

Daniel Schmutz ist Historiker und Konservator. Er kuratiert beim Berner Historischen Museum die Sammlung Numismatik und Staatsaltertümer und koordiniert die historische Sammlung. Dort hat er auch bei der Wechsellausstellung «Das entfesselte Geld» mitgewirkt, die noch bis Januar 2023 läuft.

NETZWERK *RÉSEAU*

RECTO VERSO

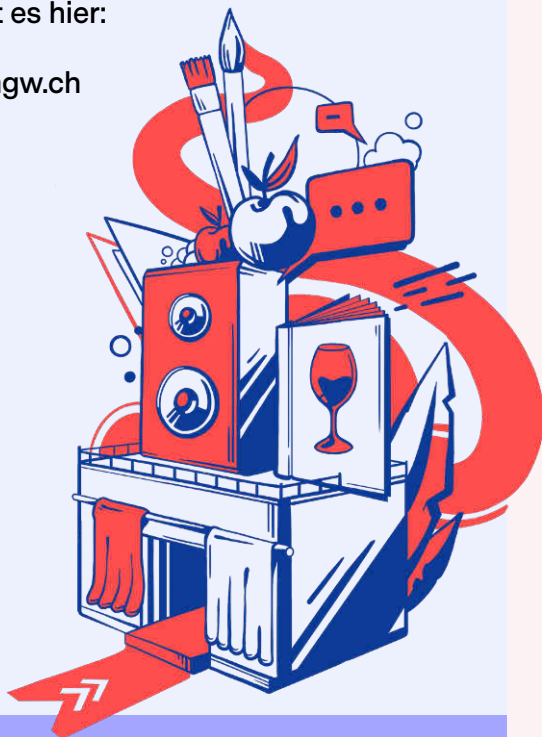


Wissenschaftliche Veranstaltungen zu aktuellen Themen

Unter dem Label RECTO VERSO organisiert die SAGW Veranstaltungszyklen zu Themen, die sich in der gesellschaftlichen Aushandlung befinden. Der aktuelle Zyklus befasst sich mit dem Thema «Kulturelle Teilhabe».

Alle Infos gibt es hier:

rectoverso-sagw.ch



Die Veranstaltungen werden von den Mitglied-institutionen der SAGW durchgeführt. Bis 2021 fand die Veranstaltungsreihe unter dem Label «La Suisse existe – La Suisse n'existe pas» statt.

Agenda «Kulturelle Teilhabe»

23 mars 2023

Neuchâtel (en français)

Chercher la langue. L'enquête linguistique à Neuchâtel du début du XX^e siècle à nos jours

Glossaire des patois de la Suisse romande

27 avril 2023

Lausanne (en français)

D'où tu causes ? Discours situés et participations culturelles

Pôle pour les études africaines de la faculté des Lettres de l'Université de Lausanne et Société suisse d'études africaines

2 juin 2023

Lausanne (en français)

Participations culturelles numériques ? Promesses et innovations à l'aube du Web 3.0

Swiss Association for the Studies of Science, Technology and Society

28 September 2023

Zurich (in English)

«Right for We». Cultural participation to achieve sustainable development? An interdisciplinary inquiry

Schweizerische Gesellschaft für Bildungsforschung

14. November 2023

Bern (auf Deutsch)

Bilderbücher – ein Beitrag zur Kulturellen Teilhabe

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien

November 2023

Bern (auf Deutsch, Französisch und Italienisch)

Komponierte Ihr Grossvater? War Ihre Nachbarin Pianistin? Schreiben Sie darüber!

Schweizerische Musikforschende Gesellschaft

Personalia



Anne Beutter



Marc Adam Kolakowski

Schweizerische Gesellschaft für Religionswissenschaft

Anne Beutter und Marc Adam Kolakowski mit Fritz-Stolz-Preis ausgezeichnet

Anne Beutter und Marc Adam Kolakowski haben den Fritz Stolz-Preis 2022 erhalten, den die Schweizerische Gesellschaft für Religionswissenschaft (SGR) seit 2011 jährlich für herausragende religionswissenschaftliche Dissertationen verleiht.

Anne Beutter, derzeit als Oberassistentin an der Universität Luzern tätig, untersucht in ihrer Studie, die unter dem Titel «Religion, Recht und Zugehörigkeit. Rechtspraktiken einer westafrikanischen Kirche und die Dynamik normativer Ordnungen» soeben im Verlag Vandenhoeck & Ruprecht erschienen ist, die Wirkungsweisen von Rechtspraktiken in religiösen Organisationen. Um diese aufzuzeigen, wählte Beutter das Beispiel der presbyterianischen Kirche im Ghana der 1950er-Jahre, das damals britisches Kolonialgebiet war. Die empirische Grundlage bildeten bisher unerforschte, von lokalen christlichen Mitarbeitern verfasste Protokollbücher der Sitzungen von Ältestenräten, der Basis der Kirchenhierarchie. Die «brillante und stringente» Untersuchung leistete einen wichtigen Beitrag, eine im Zeitalter des Postkolonialismus «eklatante Forschungslücke nicht nur zu schliessen, sondern erst recht bewusst zu machen», hielt die Jury fest.

Marc Adam Kolakowski, derzeit wissenschaftlicher Mitarbeiter am Bodmer Lab an der Universität Lausanne, erhält den Preis für seine Dissertation über den Schweizer Gelehrten und Theologen Johann Wilhelm Stucki (1542–1607). In seiner Studie gelingt Kolakowski eine neue Lesart von Stuckis Werk, insbesondere seiner enzyklopädischen Abhandlung über Opferriten in der Antike «Sacrorum sacrificiorumque gentilium brevis et accurata descriptio» (Zürich, 1598). Kolakowski leistet so einen gehaltvollen Beitrag zu einem besseren Verständnis des Paradigmenwechsels in der Religionswissenschaft der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts. Zudem ermöglicht seine Arbeit auch den Zugang zu bisher häufig übersehenen Quellen.

Der mit 2000 Franken dotierte Fritz-Stolz-Preis ist nach dem bedeutenden Religionswissenschaftler Fritz Stolz (1942–2001) benannt, der 1977 die SGR mitgründete. Die Preisverleihung fand am 14. Oktober im Rahmen der SGR-Jahrestagung in Lausanne statt.

www.sgr-sssr.ch

Agenda

3. Januar 2023

Bern

Vernissage Diplomatische Dokumente der Schweiz 1992

Die Abstimmung über den EWR-Vertrag vor 30 Jahren steht im Zentrum der Diplomatischen Dokumente der Schweiz zum Jahr 1992, welche die Forschungsstelle Dodis per 1. Januar 2023 veröffentlichen wird.

www.dodis.ch

7. März 2023

Bern

Psychisch gesund und krank – wie geht das? Ressourcenstärkung und Prävention im Fokus

24. nationale Konferenz zur Gesundheitsförderung und 10. Netzwerktagung Psychische Gesundheit Schweiz

<https://konferenz.gesundheitsfoerderung.ch>

23 mars 2023

Neuchâtel

Chercher la langue. L'enquête linguistique à Neuchâtel du début du XX^e siècle à nos jours

Manifestation dans le cadre de la série RECTO VERSO, organisée par le Glossaire des patois de la Suisse romande

<https://rectoverso-sagw.ch>

30./31. März 2023

Solothurn

GÉNÉRATIONS À VENIR – Herausforderung für das Kulturerbe

Die transdisziplinäre Tagung der Nationalen Informationsstelle zum Kulturerbe befasst sich mit Menschen, Materialien und Konzepten, die für die Zukunft des Kulturerbes eine wichtige Rolle spielen werden.

www.nike-kulturerbe.ch



Ursin Lutz



Giulia Raimondo



Vito Bumbaca

Dicziunari Rumantsch Grischun

Ursin Lutz neuer Chefredaktor und Geschäftsführer

An seiner Sitzung vom 2. November hat der Vorstand der Societad Retorumantscha Ursin Lutz als neuen Chefredaktor und Geschäftsführer des Instituts dal Dicziunari Rumantsch Grischun (IDRG) gewählt. Der 41-jährige aus Rabius in der Gemeinde Sumvitg hat an der Universität Fribourg Romanistik und Anglistik studiert und 2015 an selber Stelle promoviert. Seit 2006 ist er in verschiedenen Funktionen für das rätoromanische Wörterbuch tätig. Nebst seiner umfangreichen wissenschaftlichen Tätigkeit hat Ursin Lutz erfolgreich mehrere grosse Projekte insbesondere im Bereich der Informatik geführt, so namentlich das DRG-Online oder das Digitale Wörtermuseum. Als Stellvertreter des bisherigen Amtsinhabers Carli Tomaschett, der das IDRG per Ende Februar 2023 altershalber verlässt, ist Ursin Lutz mit dem Tagesgeschäft vertraut und gewappnet für anstehende Herausforderungen und Projekte.

www.drg.ch

Société suisse de droit international

Giulia Raimondo et Vito Bumbaca récompensés par le Prix 2022 de la SSDI

La Société suisse de droit international (SSDI) décerne un prix annuel pour l'excellence d'une thèse de doctorat ou d'habilitation consacrée au droit international public, au droit international privé, au droit européen ou au droit comparé. Cette année, deux prix ont été décernés, d'une part à Giulia Raimondo et d'autre part à Vito Bumbaca. La remise des prix a eu lieu à l'occasion de l'assemblée annuelle de la SSDI, qui s'est tenue le 30 septembre à Neuchâtel.

Giulia Raimondo est postdoctorante à l'Université du Luxembourg. Ses recherches portent sur l'interconnexion entre les normes internationales des droits humains et le droit des réfugié-e-s. Elle a consacré sa thèse de doctorat, obtenue à l'IHEID, à la responsabilité internationale de l'UE et de ses États membres en cas de violations potentielles des droits humains lors de la mise en œuvre de la gestion intégrée des frontières européennes.

Vito Bumbaca est juriste-consultant et privat-docent. Il a rédigé sa thèse de doctorat (Université de Genève) en droit international et comparé de la famille sur la résidence habituelle, portant sur l'analyse de plus de quinze systèmes juridiques.

Pour le prix 2023, le délai de soumission des travaux de l'année 2022 est fixé au 31 mars 2023.

www.svir-ssdi.ch



Madlaina Bundi

Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Madlaina Bundi neue Geschäftsleiterin

Die Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde (SGV) hat mit Madlaina Bundi eine neue Geschäftsleiterin. Sie folgt auf Sibylle Meier, welche die Geschäftsleitung seit Februar 2020 innegehabt hatte. Madlaina Bundi ist Historikerin, Autorin, Lektorin und langjährige Programmleiterin in Sachbuchverlagen, unter anderem bei Orell Füssli und im Badener Kultur- und Geschichtsverlag Hier und Jetzt (bis 2018). Sie übernimmt die Geschäftsleitung in einer Phase der Transformation: Die SGV möchte ihre Organisationsstrukturen grundsätzlich überarbeiten und diskutiert derzeit auch über eine Umbenennung.

www.volkskunde.ch



Christoph Landolt

Schweizerisches Idiotikon

Christoph Landolt übernimmt Chefredaktion

Im März 2022 übernahm Christoph Landolt die Chefredaktion des Schweizerischen Idiotikons. Sein Vorgänger Hans Bickel, der während 17 Jahren für das Idiotikon tätig war, die letzten drei Jahre als Chefredaktor, und seinerzeit die digitale Version des Wörterbuchs initiiert hatte, ging im Frühling in Pension.

Christoph Landolt studierte Vergleichende germanische Sprachwissenschaft, Nordische Philologie und Allgemeine Geschichte in Zürich. Seine Schwerpunkte sind Sprachgeschichte und Dialektologie im Allgemeinen sowie Lexikologie, Morphologie, Syntax und Sprachwandel im Speziellen. Eine weitere Schwerpunktsetzung erfolgte in jiddischer Sprache und Literatur mit Aufenthalten in New York und Oxford. Er ist Mitglied zahlreicher Fachgremien, unter anderem des Phonoarchivarchivs der Universität Zürich, der Gesellschaft für deutsche Sprache und Literatur in Zürich, des Zentrums für digitale Lexikographie der deutschen Sprache sowie der Edition von Heinrich Bullingers Briefwechsel. Der 56-jährige Landolt ist seit 1991 für das Idiotikon tätig, zunächst als wissenschaftliche Hilfskraft, seit 1997 als Redaktor und zuletzt als Redaktionsleiter.

www.idiotikon.ch



Alexandra Hofmänner

Swiss Association for the Studies of Science, Technology and Society

Alexandra Hofmänner nouvelle coprésidente

Après plus de quatre ans d'activité en tant que coprésidente de la Swiss Association for the Studies of Science, Technology and Society (STS-CH), Tanja Schneider a remis sa fonction en septembre à Alexandra Hofmänner, tout en restant active au sein de l'association en qualité de membre du comité. Après des études en sciences naturelles et un doctorat à l'EPF de Zurich, Alexandra Hofmänner travaille actuellement à l'Université de Bâle comme privat-docente dans le domaine Science & Technology Studies (STS). Depuis la soutenance de son habilitation en études des sciences et des techniques, elle mène des projets de recherche pour différentes institutions, notamment le Conseil suisse de la science (CSS) et les Académies suisses des sciences. C'est donc désormais avec Alexandra Hofmänner que Loïc Riom, chargé de cours au Laboratoire d'étude des sciences et des techniques (STSlab) de l'Université de Lausanne, partage la coprésidence de l'association.

STS-CH vise à promouvoir les réseaux et l'échange d'informations entre les membres de la communauté STS suisse, à renforcer le domaine des STS en Suisse, à attirer les jeunes chercheurs et chercheuses vers ce domaine et à représenter les intérêts des STS dans les contextes de politique scientifique, de recherche et d'éducation de la Suisse. L'association est ouverte à toute personne active dans la recherche en Suisse qui s'intéresse au domaine des STS.

<https://sts-ch.org>

27 avril 2023

Lausanne

D'où tu causes ? Discours situés et participations culturelles

Manifestation dans le cadre de la série RECTO VERSO, organisée par le Pôle pour les études africaines de la faculté des Lettres de l'Université de Lausanne et par la Société suisse d'études africaines

<https://rectoverso-sagw.ch>

31. Mai 2023

Olten

Alt werden ohne betreuende Familienangehörige: Herausforderungen für Altersarbeit und Alterspolitik

Die 5. Fachtagung Sozialplanung und Soziale Arbeit befasst sich mit der Frage, wie ältere Menschen ohne betreuende Familienangehörige ihren Alltag bewältigen.

www.tagung-sozialplanung.ch

2 juin 2023

Lausanne

Participations culturelles numériques ? Promesses et innovations à l'aube du Web 3.0

Manifestation dans le cadre de la série RECTO VERSO, organisée par la Swiss Association for the Studies of Science, Technology and Society

<https://rectoverso-sagw.ch>

28 September 2023

Zurich

«Right for We». Cultural participation to achieve sustainable development? An interdisciplinary inquiry

Event in the RECTO VERSO series, organised by the Swiss Society for Research in Education

<https://rectoverso-sagw.ch>

4 Fragen an ... Sarujan Theivendran

« Sie erhalten entweder doppelt so viel Lohn für dieselbe Arbeit oder gleich viel Lohn für die Hälfte der Arbeit. Wofür entscheiden Sie sich? »



Sarujan Theivendran ist Student der Geschichte an der Universität Bern und Praktikant Vermittlung im Bernischen Historischen Museum. In der Ausstellung «Das entfesselte Geld» (noch bis 8. Januar 2023) führte er als «Money Host» in der Bar «Chez Dagobert» über Hundert Gespräche mit Besucherinnen und Besuchern über Geld.

Als «Money Host» in der Ausstellung «Das entfesselte Geld» im Bernischen Historischen Museum haben Sie über hundert Gespräche über Geld geführt: Welche Themen brennen den Besucherinnen und Besuchern unter den Nägeln?

Obwohl die Ausstellung in einem historischen Museum gezeigt wird, sind es weniger historische als aktuelle ökonomische Themen, die zur Sprache kommen. Häufig angesprochen werden Kryptowährungen, die Inflation oder vor der Volksabstimmung im September die Altersvorsorge.

Die zentrale Frage der Ausstellung lautete: «Können wir unserem Geldsystem vertrauen?» Wie gross ist denn das Vertrauen der Leute?

Mein Eindruck war immer: Die meisten Leute in der Schweiz haben im Grundsatz grosses Vertrauen in die Politik und ins Geldsystem. In den Gesprächen mit den Besucherinnen und Besuchern habe ich dann festgestellt, dass das Vertrauen etwas weniger ausgeprägt ist, als ich dachte. Das steht im Kontrast zu den Expert:innen. In der Ausstellung gibt es eine Videoinstallation, in der bekannte Schweizer Ökonominnen und Ökonomen ihr Vertrauen ins Schweizer Geldsystem einschätzen: Auf einer Skala von 1 bis 10 liegt es im Durchschnitt bei 8. Die Videos wurden aber noch vor der aktuellen Krise aufgezeichnet. Es ist zu vermuten, dass auch einige der Expert:innen ihre Einschätzung heute anders treffen würden ...

Die Ausstellung erzählt die Geschichte des Geldes tendenziell als Fortschrittsgeschichte. Fragen zur ökonomischen Ungleichheit oder zur Verteilungsgerechtigkeit werden nicht gestellt. Ist das kein Thema?

Diese Themen werden im Begleitprogramm und in Führungen aufgegriffen. Vor allem Jugendliche machen sich viele Gedanken über Gerechtigkeit und globale Ungleichheit. Sie üben Kritik am Kapitalismus und argumentieren mit Karl Marx. Bei anderen stehen Geldvermehrung und Anlagemöglichkeiten im Vordergrund. In Führungen mit Gymnasiasten oder Berufsschülern stellen wir jeweils folgende Frage: «Ihr erhaltet sofort 100 000 Franken – in welcher Form wollt ihr das Geld?» Ich war erstaunt, wie viele junge Leute dann Antworten

gaben wie: bitte 10 Prozent in Aktien, 10 Prozent in Kryptowährung, soundso-viele Prozente Anlagen in Immobilien ... Als Gymnasiast hätte ich damals wohl geantwortet, man solle mir das Geld doch auf mein Sparkonto überweisen.

Hat sich Ihre eigene Beziehung zu Geld durch die Ausstellung verändert?

Schon, ja. Ein Beispiel: Den Besucherinnen und Besuchern an der Museumsbar stellen wir jeweils folgende Entweder-oder-Frage: «Sie erhalten entweder doppelt so viel Lohn für dieselbe Arbeit oder gleich viel Lohn für die Hälfte der Arbeit. Wofür entscheiden Sie sich?» Ich hatte gedacht, dass sich die meisten für mehr Freizeit entscheiden, was aber nicht der Fall ist. Das hat mich zunächst irritiert. Dann habe ich verstanden, dass es den meisten Leuten nicht darum geht, einfach mehr Geld zu haben, sondern darum, finanzielle Sorgen zu reduzieren. Geld macht zwar nicht glücklich, aber sorgloser.

Fragen: Heinz Nauer

Newsletters de l'ASSH

L'ASSH joue un rôle de médiateur au sein des sciences humaines et sociales et renforce leur dialogue avec la politique et la société. Nous vous tenons volontiers au courant par e-mail : de nos propres activités, des développements dans la recherche en sciences humaines et sociales et de la politique scientifique suisse. Pour ce faire, nous vous proposons différentes newsletters et infolettres thématiques que vous pouvez combiner selon vos intérêts.

Thèmes de l'ASSH

Quels sont les thèmes de l'ASSH qui vous intéressent ? Indiquez-nous vos intérêts afin que nous puissions vous inviter à temps à des manifestations et des ateliers, et vous informer sur les nouvelles publications et les développements de la recherche (environ une à trois fois par an).

S'abonner aux newsletters :



→ La newsletter mensuelle de l'ASSH :

nous vous informons chaque mois sur nos activités, sur une sélection de mises au concours et de manifestations et nous mettons en lumière la politique scientifique en Suisse.

→ Infolettre sur la thématique Ageing society :

trois à quatre fois par an, nous résumons dans la gazette Ageing Society les derniers développements en matière de recherche sur la vieillesse et la manière dont la politique nationale traite cette thématique.

→ Infolettre sur la consommation durable :

trois à quatre fois par an, nous regroupons des sujets d'étude, des projets, des publications, des appels et des événements à propos du volet « consommation responsable » de l'objectif 12 de l'Agenda 2030.

→ Appels à projets et bourses :

cinq à dix fois par an, nous vous envoyons des appels d'offres, des concours ou des offres d'emploi en lien avec la recherche en sciences humaines et sociales.



Direkte Demokratie in der Schweiz

Neue Erkenntnisse aus der Abstimmungsforschung

Die direkte Demokratie ist für die schweizerische Politik und Gesellschaft von prägender Bedeutung und macht das politische System der Schweiz weltweit einzigartig. Inner- wie ausserhalb der Schweiz werden die Chancen und Risiken von direktdemokratischer Beteiligung mittels Volksabstimmungen sowohl in der Forschung als auch in Politik und Öffentlichkeit immer wieder lebhaft diskutiert. Die Beiträge im Sammelband stützen sich auf die Fülle an praktischen Erfahrungen und Daten aus den über 170 Jahren Abstimmungsgeschichte der Schweiz und liefern neue Erkenntnisse zu folgenden drei grossen Fragen zur direkten Demokratie: Ist sie manipulierbar? Wie steht es um ihre Integrationskraft? Ist sie fähig, Probleme zu lösen?

Schaub, Hans-Peter und Marc Bühlmann (2022): Direkte Demokratie in der Schweiz. Neue Erkenntnisse aus der Abstimmungsforschung, Zürich. <http://doi.org/10.33058/seismo.30822>



Dodis

Die Schweiz und die Konstruktion des Multilateralismus

Diplomatische Dokumente der Schweiz zur Geschichte der UNO 1942–2002

Seit der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts war die Schweiz ein wichtiger Motor für die Konstruktion des Multilateralismus und die Kodifizierung des Völkerrechts. Nach 1945 bekundete sie aber grosse Mühe, ihre Position in der neuen bipolaren Weltordnung zu finden. Als Legitimation ihres Abseitsstehens konstruierte die Schweiz einen engen Neutralitätsbegriff, der den Beitritt zu den Vereinten Nationen lange Zeit verunmöglichte. Eine erste Volksabstimmung über den Beitritt zur Uno scheiterte 1986 deutlich. Das veränderte internationale Umfeld nach 1990 begünstigte den erfolgreichen Verlauf einer zweiten Uno-Beitritts-Abstimmung, so dass die Schweiz als letzter souveräner Staat am 10. September 2002 den Vereinten Nationen beitrug.

Im Band werden fünfzig Dokumente zur komplexen Beziehungsgeschichte der Schweiz zur UNO präsentiert. Dank der Verknüpfung mit zahlreichen weiteren Dokumenten und Informationen in der Datenbank Dodis ist der Band ein wertvoller Kompass für weitere Forschungen.

Zala, Sacha und Flurina Felix (2022): Die Schweiz und die Konstruktion des Multilateralismus, Bd. 3. Diplomatische Dokumente der Schweiz zur Geschichte der UNO 1942–2002 (Quaderni di Dodis – fonti, Bd. 15). <https://doi.org/10.5907/Q15>



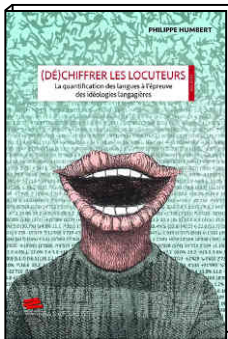
50 Jahre Schweizerische Arbeitsgruppe für Kriminologie

Welchen Einfluss haben Geschlecht und andere Faktoren auf Kriminalität? Wie sind Einbrüche geografisch und sozial verteilt? Sind wir eine Strafgesellschaft? Wie effektiv ist Kriminalprävention wirklich? Das sind nur vier von vielen Forschungsfragen, welche die Schweizerische Arbeitsgruppe für Kriminologie (SAK) umtreiben.

Seit 1974 organisiert die SAK regelmässig Tagungen und publiziert Tagungsakten, Ergebnisse und Debatten aus der kriminologischen Forschung und Praxis sowie seit 20 Jahren eine eigene Fachzeitschrift. Seit 2020 ist die SAK Mitglied der SAGW. Zur Feier ihres 50-jährigen Bestehens sind drei Projekte in der Pipeline: die Retrodigitalisierung aller SAK-Publikationen, ein Buch zur Kriminologie in der Schweiz sowie eine daran anschliessende Jubiläumskonferenz, die im Frühjahr 2024 stattfinden soll.

Die Jubiläumspublikation ist ein ambitioniertes Projekt: Nicht weniger als eine «umfassende und aktuelle Synthese zu Geschichte, Stand und Zukunft der Kriminologie in der Schweiz» auf den Ebenen Lehre, Forschung und Praxis soll es werden. Das Projekt ist partizipativ angelegt und soll auch Fachpersonal in der Strafjustiz anregen, sich zu beteiligen.

www.kriminologie.ch



(Dé)chiffrer les locuteurs

La quantification des langues à l'épreuve des idéologies langagières

La Suisse est un pays multilingue. Qu'en est-il de sa population ? Toutes et tous bilingues ? Selon les chiffres que l'on consulte, les plurilingues représenteraient tantôt 18%, tantôt 64% de la population... Depuis le XIX^e siècle, la Suisse mobilise la statistique pour gouverner les communautés linguistiques, voire pour mesurer l'intégration des populations, suisses comme étrangères. En tant qu'outil de gestion du plurilinguisme, la statistique est aujourd'hui encore régulièrement citée lors de débats politiques sensibles.

Dans une analyse fine des pratiques sociales et linguistiques, menée dans les coulisses de la statistique officielle, l'auteur de cet ouvrage explore les tensions et contradictions qui animent le processus de quantification. Il n'étudie pas la validité des chiffres, mais les idées sur les langues et les dialectes ainsi que leur impact sur les comportements des acteurs et actrices et des institutions qui agissent à différentes étapes de la production statistique : linguistes, responsables institutionnel·le·s, enquêtrices- et enquêteurs-téléphonistes, répondant·e·s, statisticien·ne·s... Autant de locutrices et locuteurs qui se demandent s'ils sont monolingues, bilingues ou plurilingues et cherchent à estimer la valeur symbolique ou matérielle des pratiques linguistiques. Un ouvrage qui intéressera aussi bien les spécialistes que toute personne s'interrogeant sur le rôle et la place des langues dans la société.

Humbert, Philippe (2022) : (Dé)chiffrer les locuteurs. La quantification des langues à l'épreuve des idéologies langagières, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, Neuchâtel.



Inventar der Fundmünzen der Schweiz

Römische Hortfunde aus dem Kanton Solothurn

Im neuen Band der monografischen Reihe des Inventars der Fundmünzen der Schweiz werden alle bis 2021 bekannten römischen Hortfunde aus dem Kanton Solothurn vorgestellt. Der Katalogteil umfasst 1114 Münzen. Als «Hort» oder «Depot» bezeichnen Archäolog·innen vergrabene oder versenkte Objekte, die weder als Grabbeigaben noch als Siedlungsreste zu werten sind. Besondere Erwähnung finden im Band das mögliche Motiv-Depot von Sesterzen an einem steil abfallenden Felshang bei Rüttenen und die Börse aus dem römischen Gutshof von Biberist, bestehend aus Antoninianen des Aurelianus.

Schinzel, Christian: Römische Hortfunde aus dem Kanton Solothurn (Inventar der Fundmünzen der Schweiz 17), Bern.



La Tène, lieu de mémoire

Aux origines de l'archéologie celtique

Découvert en 1857 sur les rives du lac de Neuchâtel, La Tène est l'un des sites archéologiques les plus célèbres de Suisse. Au fil des explorations, le lieu a suscité de vifs débats autour de l'interprétation de sa fonction. Un nouvel ouvrage, signé par Marc-Antoine Kaeser, directeur du Laténum, offre une première synthèse des enseignements récemment acquis sur La Tène dans le cadre d'un projet de recherche international conduit depuis plus d'une quinzaine d'années. Résumant l'histoire des explorations, il propose une nouvelle interprétation du site en tant que monument commémoratif d'une bataille, implanté dans un cadre topographique très particulier, probablement chargé de significations symboliques. Le livre est agrémenté de reproductions d'un grand nombre de documents d'archives et de témoignages iconographiques qui révèlent non seulement l'intensité des recherches archéologiques, mais aussi l'opulence visuelle des représentations suscitées par ce véritable « lieu de mémoire » de la Protohistoire européenne.

Kaeser, Marc-Antoine (2022) : La Tène, lieu de mémoire. Aux origines de l'archéologie celtique. L'ouvrage est disponible en français, en allemand et en anglais.



Le Mémorial, chronique d'une ville qui s'écrit au présent

Travaux d'histoire sur le Conseil municipal de la Ville de Genève

Fondé sur plusieurs sources, et plus particulièrement sur le *Mémorial* du Conseil municipal – un gigantesque corpus qui recueille la transcription fidèle et scrupuleuse des débats tenus en séance plénière depuis 180 ans –, ce livre offre pour la première fois une plongée dans l'histoire des hommes et des femmes membres du parlement de la Ville de Genève. L'ouvrage est le fruit du travail d'une dizaine d'historien-ne-s et d'un photographe. Ce projet de défrichage scientifique a été rendu possible grâce au soutien du Conseil municipal lui-même. De l'identité communale au rôle des arbres dans le développement urbain, en passant par les premières femmes élues au Conseil, les cimetières catholiques ou la fusion des communes, le livre aborde de nombreuses thématiques. « Les textes se révèlent dénués de toute compromission et dépourvus d'éloges à bien plaire, mais proposent plutôt des regards critiques laissant apprécier les perspectives, des références académiques et un ton accessible à tout un chacun mettant en lumière des aspects originaux de la démocratie municipale », souligne l'historien Christophe Vuilleumier, coauteur de l'ouvrage.

Gajardo, Jorge (dir.) et al. (2022) : *Le Mémorial, chronique d'une ville qui s'écrit au présent. Travaux d'histoire sur le Conseil municipal de la Ville de Genève*, Genève.



Archiv für Agrargeschichte

Eigensinnig vernetzt

Spuren sichern und Quellen erschliessen in der neueren Agrargeschichte

Die Agrargeschichte war historiografisch lange Zeit marginalisiert. Dies hat sich in jüngerer Vergangenheit im Zeichen einer transnational ausgerichteten Geschichtsschreibung geändert. In der Schweiz wurde dieser Trend vor allem vom Archiv für Agrargeschichte in Bern geprägt, das sich seit seiner Gründung vor 20 Jahren zu einer Schlüsselinstitution für die Agrargeschichtsschreibung entwickelt hat. Zum 20-Jahr-Jubiläum erschien im November ein Sammelband mit 15 agrarhistorischen Beiträgen sowie 15 Kommentaren zur Tätigkeit des Agrararchivs.

Archiv für Agrargeschichte (2022): *Eigensinnig vernetzt. Spuren sichern und Quellen erschliessen in der neueren Agrargeschichte*, Zürich.



Viadi en l'Isle de Fronscha

Die abenteuerliche Mauritiusreise eines nach Frankreich ausgewanderten Lumbreiners

Gion Casper Collenberg (1733–1792) stammte aus Lumbrin in der Val Lumnezia, verbrachte aber den grössten Teil seines Lebens in Frankreich. 1765/66 nahm er an einer abenteuerlichen Reise in die Kolonie «Île de France», dem heutigen Mauritius, teil. Michele Luigi Badilatti, Redaktor beim *Dicziunari Rumantsch Grischun*, hat sich in seiner Dissertation intensiv mit dem von der Forschung bislang wenig beachteten autobiografischen Reisebericht «Viadi en l'Isle de Fronscha» von Collenberg beschäftigt. Eine kritische Edition des Reiseberichts liegt nun in Buchform vor. Sie macht den im surselvischen Idiom verfassten bündnerromanischen Originaltext erstmals vollständig zugänglich und versieht ihn mit einer synoptischen deutschen Übersetzung. Der sprachwissenschaftliche Teil der Arbeit enthält eine eingehende Analyse des bündnerromanisch-französischen Sprachkontakts.

Badilatti, Michele Luigi (2022): *Gion Casper Collenberg: Viadi en l'Isle de Fronscha (1765/66). Die abenteuerliche Mauritiusreise eines nach Frankreich ausgewanderten Lumbreiners. Kritische Edition, deutsche Übersetzung und sprachwissenschaftliche Analyse* (Romanica Rætica 24), Chur.

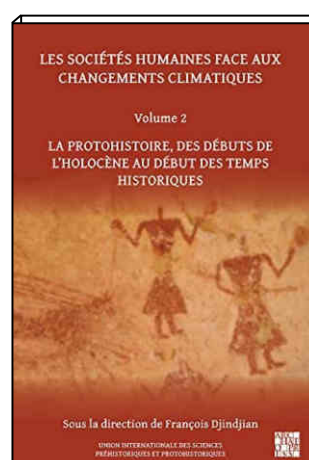
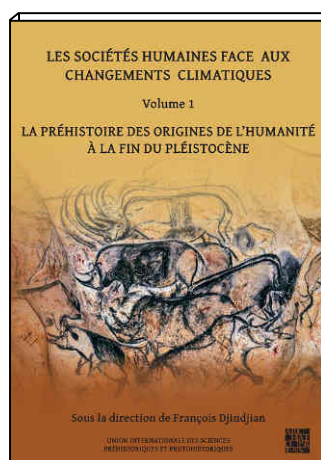


Sinneslandschaften der Alpen

**Fühlen, Schmecken, Riechen,
Hören, Sehen**

In den letzten Jahrzehnten hat sich das wissenschaftliche und gesellschaftliche Interesse am Reichtum und an der Vielfalt menschlicher Wahrnehmungen verstärkt. Im englischsprachigen Raum spricht man etwa von «Sensory Studies». Das Buch nimmt diesen Trend auf und untersucht die sinnliche Wahrnehmung der europäischen Alpen in Geschichte und Gegenwart. Wie fühlen sich die europäischen Alpen hautnah an? Welches könnte ihr Geschmack und Geruch sein? Und was lässt sich zu auditiven und visuellen Eindrücken dieser grossen Landschaft sagen? Das Buch kann zwar nicht die körperliche Erfahrung in den Bergen nachempfinden, dafür zur historisch-kulturwissenschaftlichen Reflexion über solche Erfahrungen anregen.

Valsangiacomo, Nelly und Jon Mathieu (2022): Sinneslandschaften der Alpen. Fühlen, Schmecken, Riechen, Hören, Sehen, Wien und Köln. Mit Beiträgen von Jon Mathieu, Nelly Valsangiacomo, Claude Reichler, Isabelle Raboud-Schüle, Beat Gugger, Bernhard Tschöfen.



Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques

Les sociétés humaines face aux changements climatiques

Les sociétés humaines ont connu depuis trois millions d'années une grande alternance de périodes glaciaires et interglaciaires. Quels climats ont été les plus favorables aux peuplements humains ? Lesquels ont entraîné des effondrements et des extinctions de populations ? Lesquels ont favorisé l'émergence d'innovations ? Quid de la résilience de l'Humanité face aux crises météorologiques ? L'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques (UISPP) a lancé en 2017, avec le soutien de l'Union académique internationale (UAI) et de l'ASSH, un projet de recherche consacré aux sociétés humaines face aux changements climatiques, des origines de l'Humanité au début des temps historiques, un thème d'un à-propos évident compte tenu du drastique réchauffement climatique actuel. Deux volumes collectifs, parus récemment sous la direction de François Djindjian, président de l'UISPP, et rassemblant une vingtaine d'articles scientifiques, soulignent la pertinence de la perspective et des enseignements des sciences préhistoriques dans le débat sur le dérèglement climatique d'aujourd'hui.

Djindjian, François (dir.) et al. (2022) : Les sociétés humaines face aux changements climatiques. Volume 1 : La préhistoire, des origines de l'Humanité à la fin du Pléistocène. Volume 2 : La protohistoire des débuts de l'Holocène au début des temps historiques, Archaeopress, Oxford.

4 questions à... Christophe Vuilleumier

« Conjuré la coutumace prononcée à l'encontre des femmes dans le récit historique »



Christophe Vuilleumier est un historien suisse indépendant, membre de plusieurs comités de sociétés savantes, notamment de la Société suisse d'histoire et de la Société d'histoire de la Suisse romande. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages historiques, il nous parle ici du lancement du projet « Faire des femmes du passé nos héroïnes de demain » qu'il dirige.

Pouvez-vous nous dire comment est né le projet « Faire des femmes du passé nos héroïnes de demain » et quels sont ses objectifs ?

Ce projet entend répondre à une attente sociale et politique forte à Genève portant sur la féminisation des espaces publics. L'idée, très ambitieuse, est de pouvoir proposer aux entités publiques des recommandations de noms permettant à terme, si c'est là leur vœu, de parvenir à une parité de noms hommes/femmes dans les espaces publics. Le projet vise à explorer un champ de recherche somme toute peu étudié, celui des femmes en tant qu'individus et non en tant que genre, partant du principe évident qu'elles ont été partie prenante de l'histoire de notre pays et de nos régions au même titre que les hommes. Il s'agit dès lors d'identifier des femmes ayant joué un rôle notable.

À terme, c'est une liste de portraits qui prendra la forme d'un ouvrage pourvu de l'ensemble de l'appareil critique et qui permettra, peut-être, de conjurer la coutumace prononcée à l'encontre des femmes par des générations d'historiens.

On imagine que des critères bien précis ont été établis pour dresser cette liste de noms de femmes ayant joué un rôle notable et étant tombées illégitimement dans l'oubli. Quels sont-ils ?

Il y a incontestablement une part d'arbitraire dans la détermination de ces noms ; un arbitraire présent au demeurant dans tout récit historique. Cela étant, nous avons tâché de restreindre cette dimension, d'une part en considérant des profils aussi étendus que possible (sportives, politiques, scientifiques, artistes, voyageuses, femmes d'affaires, soignantes, mais aussi artisanes et sorcières) et d'autre part en retenant trois critères qui semblent relativement évidents : les activités pionnières, les activités remarquées du temps de la personne et les activités que l'on pourrait considérer comme remarquables aujourd'hui.

Qu'est-ce qui distingue essentiellement cette action d'un projet comme 100Elles*, mené par l'association l'Escouade, pour prendre un autre exemple d'initiative œuvrant pour davantage de représentation féminine dans les noms des espaces publics genevois ?

Ce projet ne se base pas sur une mouvance militante ou politique et n'a pas pour vocation première de lutter pour l'égalité des sexes. Il entend évoquer des femmes dont l'empreinte sur la société a été importante. Les chercheuses et chercheurs retenus dans le cadre de ce projet, détachés de toute idéologie, s'appliquent ainsi à une recherche rationnelle et les résultats, ou l'absence de

résultats, seront dès lors pragmatiques et documentés. Outre quelques historien-ne-s chevronné-e-s, une quinzaine d'étudiant-e-s de l'Université de Genève prennent part à ce projet sous l'égide de la professeure ordinaire Irène Herrmann ; l'occasion par ailleurs de confronter l'expérience – ou, parfois, l'hermétisme – des historien-ne-s professionnel-le-s avec la candeur souvent porteuse d'innovation des jeunes chercheuses et chercheurs qui sont également formés à des sources relativement peu connues ou peu utilisées. Pour l'heure, les résultats enregistrés sont particulièrement prometteurs.

Bien que non politisé, ce projet entend répondre à une attente sociale et politique forte, disiez-vous. Quels sont vos contacts avec les autorités politiques ? À quel moment sont-elles impliquées et comment se déroule ensuite le processus de décision ?

Les autorités cantonales soutiennent ce projet dans la mesure où elles souhaitent une démarche qui soit la plus académique possible, afin de faire taire les polémiques et donner une légitimité scientifique à des noms appelés à venir agrémente les espaces publics. Les communes genevoises sont également intéressées, puisqu'il leur incombe de proposer des noms au canton lorsqu'un nouvel espace public est créé. Le projet bénéficie donc d'une certaine « bienveillance institutionnelle ». C'est en définitive la Commission cantonale de nomenclature qui préavise les propositions de noms, avant qu'une décision formelle ne soit prise par le Conseil d'État.

Questions : Fabienne Jan

Une version longue de cet entretien est publiée sur le site Internet de l'ASSH.



O-Ton

«Was ist eigentlich los in der Schweiz? Ist das Buchwesen so unwichtig, dass man all das einfach so hinnimmt? Die Schweiz nimmt in der Geschichte des Buches einen sehr bedeutenden Platz ein, die Amerbachs und Froben in Basel, die Etiennes in Genf, der Beitrag zur Encyclopédie in Neuenburg und Yverdon! Stattdessen setzen wir gerade alles daran, ein differenziertes, ausgewogenes Bibliothekswesen zu zerstören – statt es zu befördern.»

*Werner Oechslin, Architekturstoriker und Bibliotheksgründer,
in: NZZ-Magazin, 15.10.2022.*

«Historically, civil disobedience was often related to issues that were not yet on the agenda, to highlight problems that had not been discussed yet. I am doubtful that the very provocative actions of scientists in the public space help advance interests that already have significant political representation.»

*Caspar Hirschi, historian, in: Academics, Advisors, Activists?
Online discussion organised by Reatch, 19.10.2022.*

«Alle Fächer, die sich darauf kaprizieren, aus alten Texten neue zu erstellen, werden durch die künstliche Intelligenz in Frage gestellt. Die Geisteswissenschaften wird es treffen wie einen Schlag, dass der Geist in ihrem Namen einem Rechner entsteigen kann.»

Reto U. Schneider, Journalist, in: NZZ-Folio, 5.9.2022.

L'ultima parola

«...e com'è fare ricerca lì come donna?»

Ottavia Cima

Quante volte vi è stata rivolta questa domanda? Se avete condotto ricerca etnografica nel Sud globale, sicuramente troppe. Se il vostro terreno è altrove, probabilmente molte. E gli uomini, quante volte vi è stata fatta una domanda simile sul vostro genere? Lasciatemi indovinare: non abbastanza.

Domande di questo tipo non sono problematiche di per sé. Lo diventano perché sono indirizzate quasi esclusivamente a determinati gruppi di persone – o meglio, perché *non* sono indirizzate a ricercatori uomini, specialmente se sono bianchi, cisgenere ed eterosessuali.

«Ma non è pericoloso?»

Alcuni si preoccupano della sicurezza dell'interlocutrice. Questa preoccupazione, anche se sincera, rafforza l'immagine paternalista del «sesso debole» da proteggere e insinua il sospetto che una donna possa essere meno adatta a un certo tipo di ricerca. Che questa domanda sia rivolta in particolare a ricercatrici che lavorano nel Sud globale rivela inoltre la persistenza di una visione orientalizzante delle società «altre», percepite come patriarcali e «selvagge» (dove gli uomini sarebbero meno capaci di tenere a bada i propri istinti). Questa visione omette però che in Svizzera le donne sono ampiamente discriminate ed esposte quotidianamente a un alto rischio di violenza di genere, anche nelle università e nelle proprie case.

«E come influenza la ricerca?»

Altre volte ci viene chiesto che influenza abbia sulla nostra ricerca il fatto di essere donne. Spesso viene sottinteso che le donne abbiano più difficoltà nell'accedere agli attori rilevanti (normalmente uomini) o che vengano prese meno sul serio dai loro interlocutori, ricevendo quindi informazioni meno precise. Non c'è dubbio che l'essere donna influisca sulla nostra ricerca: è da ben più di trent'anni che noi ricercatrici riflettiamo non solo sul ruolo del nostro genere, ma più in generale sulla nostra posizionalità, con-

sapevoli che le nostre identità sono fluide, intersezionali, e mai riducibili a un'unica categoria fissa. Sappiamo anche bene che, se alcuni contesti di ricerca ci rimangono inaccessibili, abbiamo il privilegio di poter accederne altri a loro volta impenetrabili a molti nostri colleghi.

Il fatto che così pochi colleghi riflettano sulla propria posizionalità *in quanto uomini* rivela non tanto la parzialità della prospettiva delle ricercatrici, ma piuttosto quanto sia ancora radicata l'idea positivista del ricercatore – rigorosamente uomo – oggettivo, neutrale ed esterno al terreno. Un'idea confutata da decenni di teoria sociale.

Dobbiamo smettere di chiedere?

Per nulla! Ma diversamente. È importante assicurarsi che ogni ricercatrice (e ricercatore beninteso) sia al sicuro: è però ipocrita porre la domanda senza fare lo sforzo di riconoscere tutte le potenziali forme di discriminazione e violenza, sul terreno come anche nel nostro sistema universitario. È altrettanto doveroso continuare a riflettere sulla posizionalità di chi fa ricerca, incitando però non soltanto le nostre colleghe (la maggior parte è già abituata a farlo) ma soprattutto i nostri colleghi a domandarsi come il proprio genere, assieme ad altri aspetti della propria identità, condizioni la prospettiva, sempre parziale e situata, di ciascuna.

●

Nella sezione «L'ultima parola», i giovani ricercatori e ricercatrici scrivono del sistema scientifico e delle scienze umane e sociali. L'autrice nomina una persona di cui vorrebbe leggere il testo per il prossimo numero. Nominato per il numero 1/2023 è Adrien Folly, dottorando in giurisprudenza a Friburgo.

L'autrice

Ottavia Cima è geografa, attualmente ricercatrice postdottorale all'Università di Berna. Avendo condotto ricerca etnografica in Nepal e Kirghizistan, ha dovuto rispondere innumerevoli volte a domande come quelle discusse qui. Sul terreno Ottavia ha lavorato con diverse categorie di persone, passando lunghe giornate a preparare marmellate con le donne e a piantare patate con gli uomini. Come Donna Haraway, riconosce il privilegio della sua prospettiva parziale.



Impressum

Bulletin 28,3, Dezember 2022

Das Bulletin kann auf der Website der SAGW kostenlos abonniert werden.

Auflage
2500

Redaktion
Heinz Nauer, Fabienne Jan und Howald Biberstein (Bildessay)

Bilder

- Titelbild: Man with metal suitcases on Paradeplatz
© Mark Henley (www.markhenleyphotos.com), series «Bank on us»
- S. 12: Screenshots aus der Sendung «SRF Meteo», 30. Juni 2021
- S. 15, 16: Zurich Switzerland, Thomas8047 via Flickr (CC BY 2.0)
- S. 22: W. Kuhnert nach einer Fotografie von O. C. Hastings (CC0 Public Domain)
- S. 25: Porträt Heinzpeter Znoj: Dres Hubacher
CC BY 2.0
- S. 27: © KEYSTONE/René Ruis
- S. 28: Cary Ennis, Glow from a Growing Heart, 2020 (www.artsy.net)
- S. 33: John Lawson Stoddard (1850–1931), England and London: John L. Stoddard's Lectures, Volume 9, part 14, Norwood Press, p. 298 (CC0 Public Domain)
- S. 37: Hablot Knight Browne (1815–1882) (CC0 Public Domain)
<https://www.dcbank.ch/portrait/herkunft/www.portraitarchiv.ch/portrait/show/3616>,
- S. 39: Original im Staatsarchiv Obwalden
- S. 45: © KEYSTONE/SUEDDEUTSCHE ZEITUNG PHOTO/Schraudenbach, Kurt
- S. 46: Münzkabinett Berlin, Aufnahme durch Lutz-Jüraen Lübke (Public Domain Mark 1.0)
<https://ikmk.smb.museum/object?id=18250981>
- S. 48: Inventar der Fundmünzen Schweiz IFS.
- S. 50: Münzkabinett Berlin, Aufnahme durch Dirk Sonnenwald (Public Domain Mark 1.0)
- S. 55: Porträt Daniel Schmutz: Berner Historisches Museum
- S. 57: Porträt Daniel Schmutz: Berner Historisches Museum
- S. 58: Porträt Daniel Schmutz: Berner Historisches Museum

Gestaltung
Howald Biberstein, Basel

Korrektorat
Wortkiosk, Manuela Di Franco (deutsch)
Mot pour mot, Estelle Rutishauser (französisch)
Hypertext, Martina Knecht (italienisch)

Druck
rubmedia AG, Wabern / Bern

DOI
<https://doi.org/10.5281/zenodo.7360371>

Disclaimer

Die einzelnen Beiträge in diesem Heft können Meinungsäusserungen der Autor:innen enthalten und stellen nicht grundsätzlich die Position der SAGW dar.



Dies ist eine Open-Access-Publikation, lizenziert unter der Lizenz Creative Commons Attribution. Der Inhalt dieser Publikation darf demnach uneingeschränkt und in allen Formen genutzt, geteilt und wiedergegeben werden, solange die Urheber:innen und Quellen angemessen angegeben werden. Das Verwertungsrecht bleibt bei den Autor:innen der Artikel. Sie gewähren Dritten das Recht, den Artikel gemäss der Creative-Commons-Lizenzvereinbarung zu verwenden, zu reproduzieren und weiterzugeben. Den Autor:innen wird empfohlen, ihre Daten in Repositorien zu veröffentlichen.

Wir legen Wert auf eine nachhaltige Produktion.

Gedruckt wird mit Strom aus Wasserkraft. Die Farbe ist frei von Mineralöl und potenziell toxischen Metalltrocknern, ist energiesparend und besitzt das Gold-Zertifikat Cradle-to-Cradle. Das Recyclingpapier Refutura ist nach dem Standard «Blauer Engel» zertifiziert. Die Folie für die Verpackung ist zu 80% aus nachwachsenden Rohstoffen hergestellt worden.

printed in
switzerland



ISSN 1420-6560

